

# PREMIERE LETTRE

DE M. COSTE,

Médecin dé l'Hôpital Militaire de Calais,  
Agrégé Honoraire du Collège Royal  
des Médecins de Lorraine, Membre de  
l'Académie Royale des Sciences, Arts  
& Belles-Lettres de Nancy, Associé  
de celle de Lyon;

*A M. PAULET,*

*Docteur-non-Régent de la Faculté de Médecine  
de Paris,*

POUR SERVIR DE RÉPONSE  
A UN FACTUM DE CELUI-CI,

*CONTRE ABU-BECKER, MOHAMMED RHAZES,  
Ancien Médecin Arabe, Premier Médecin du Roi  
Almanzor;*

*Le Docteur MÉAD, Médecin du Roi d'Angleterre,  
Membre de la Société Royale & du Collège de  
Médecine de Londres;*

*M. ROUX, Docteur-Régent & Ancien Professeur de  
la Faculté de Médecine de Paris, Membre des  
Académies de Bordeaux & de Madrid, de la  
Société Royale d'Agriculture de Paris, Auteur  
du Journal de Médecine;*

*Et l'AUTEUR aussi flatté qu'émerveillé de se trouver  
en aussi bonne Compagnie.*



*A CANTORBERY,*

*De l'Imprimerie de SIMMONS & KIRBY.*

*M. D C C. L X X V I.*



PREMIERE LETTRE  
DE M. COSTE  
A M. PAULET.

*Jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,  
Pluraque differat. (Horat. Art. Poët.)*

MONSIEUR,

L'Ecrivain judicieux & délicat qui s'est chargé de la *Gazette Littéraire des Deux-Ponts*, celui qui travaille les extraits des *Livres de Médecine* dont on rend compte dans le *Journal Encyclopédique*, l'Auteur de la *Gazette Salutaire*, &c. &c. &c. avoient porté sur mon édition de Méad, long-temps avant M. Roux, un jugement non moins favorable que le sien. C'est de ce dernier que je devois être le plus jaloux. Aussi le suffrage de M. Roux avoit mis le comble à ma satisfaction. Votre diatribe, M., vient de l'altérer . . . mais ce n'est que par le sentiment du chagrin que vous ont occasionné les éloges que j'ai reçus. Est-ce ma faute, si l'on n'en a point donné à votre *Histoire de la petite vérole*? puisque le Public indigné vous ayant vengé de cette humiliation, pourquoi vous en prendre à moi? Observez, je vous prie; que vos sarcasmes

4

remplissent mal votre but. Vous vouliez prouver que M. Roux m'a jugé trop favorablement. Il falloit une critique juste, mais décente & modérée des endroits où cette partialité éclate : vous en auriez paru exempt vous-même, tandis que votre humeur m'est plus favorable, que vous n'avez pu espérer qu'elle me seroit nuisible : » Je viens, ( me faites-vous l'honneur de me dire dans votre honnête début, ) je viens de lire la liste de tous vos prodiges publiés en 1774, & relevés dans cet écrit *menstruel* en 1775. Je n'ai pas fait une fortune si brillante que vous dans ce Journal, tant s'en faut; d'abord j'y fus fort maltraité, c'est-à-dire, condamné... cette fois-ci, il faut que je me venge... & pour me venger, je déclare que la Traduction de Méad par M. Coste, avec des notes si exaltées par M. Roux, est peut-être l'ouvrage le plus *indécent*, le plus *mal fait*, le plus *absurde* qu'on ait encore publié depuis plusieurs siecles (a).

Les louanges que M. Roux a bien voulu accorder à mon Méad, vous vous êtes donc persuadé, M., qu'elles sont une usurpation faite à votre *Hist. de la p. v.*, & que le bien que ce Médecin a dit de mon Ouvrage, est évidemment, essentiellement & individuellement celui qu'il devoit dire du vôtre. La vengeance que vous semblez savourer avec tant de délices, n'est cependant pas la jouissance des ames nobles ; elle n'est ni celle des grands génies, ni celle des gens délicats. C'est

---

(a) Lettre de M. P. p. 6, 7.



Juvenal qui l'a dit, <sup>5</sup> si je ne me trompe; car  
je pourrois n'avoir pas mieux saisi sa pensée,  
que vous ne m'attribuez d'avoir rendu celles  
de Méad. Jugez-en vous-même

*Semper & infirmi est animi exiguae voluptas  
Ultio.* *minuti*  
( Juvenal. Satyr. IX. )

franchement, M., ce ton-là n'est pas celui  
que vous deviez choisir. La colere, les gros  
mots sont la ressource ordinaire de ceux qui  
en manquent. Si Jupiter eût eu raison, il se  
fût gardé de faire gronder son tonnerre.

J'aime mieux cette comparaison que celle  
dans laquelle vous vous donnez naïvement  
pour un étalon qui va se distinguer par ses  
*ruades*: . . . *Ruons*, vous écriez-vous avec  
complaisance, *ruons pour la premiere fois* (1).  
Oui; mais que deviendra pour nous le plaisant  
de l'allusion, & pour vous l'utilité de la  
*ruade*, si l'on vous faisoit voir que vous n'êtes  
pas *ferré*? Cependant il faudroit l'être; car  
vous entreprenez bien des choses.

Vous voulez corriger mes thèmes & mes  
versions, m'apprendre la Chymie & la Bo-  
tanique, réformer mes sermons. Vous vous  
chargez de m'enseigner la Rhétorique & l'His-  
toire Naturelle, la cuisine & l'Anatomie, le  
françois & le latin, & la Pharmacie . . . il n'est  
pas jusqu'à la Médecine, dont vous ne cher-  
chiez à me donner des leçons; mais vous ex-  
ceptez les Mathématiques, & je ne fais pour-  
quoi; car elles ont des propriétés bien mer-  
veilleuses entre vos mains. A l'aide du calcul,

---

(1) Lettre de M. P. p. 7.

vous augmentez tout-à-coup mon existence de quatre *hypostases*, il faut être bien savant & bien habile ! il ne faut pas moins que la ressource de toutes les sciences & de tous les arts dont vous vous établissez le Professeur, pour me faire subir, en si peu de temps, un si grand nombre de métamorphoses si disparates. Si ce n'étoit une histoire, cela auroit l'air d'une féerie. Vous allez en être tout émerveillé vous-même.

Je débute par publier des prodiges, (page 5.) Page 6, je suis un *indécent*, un *impudique*, un *rachitique*, un *absurde*, & je finis par devenir *loup*. Sans avoir encore reçu aucune leçon je deviens *écolier* à la page 9 ; à la 10<sup>e</sup>, un original Anglois, un Dom Quichotte, puis un *voleur* ; un *ingrat* à la 11<sup>e</sup> ; à la 13<sup>e</sup> un *bateleur*, un *indécent*, un *malhonnête*, un *sou*, puis votre Confrere, & immédiatement après un *bourru*, un *misanthrope*, un *ennuyeux*, un *ver qui ronge des étoffes bonnes ou mauvaises*, pour en faire un tableau. C'est finir là par être peintre, ou quelque chose de moins. A la page 14, après m'avoir défendu de m'ériger en *Correcteur*, on joue sur le calcul merveilleux de ma quintuple existence divisée en Coste, Médecin de Nancy, Coste Editeur, Coste Traducteur, Coste Observateur de Verfoyl, & Coste Auteur & Rédacteur de Préfaces. Mais quelle chute !

Après avoir été *moi cinq fois*, ou *moi en cinq personnes*, le *moi total* n'est plus qu'un chien à la page 15, & un chien à qui l'on donne à ronger un os si énorme, qu'il est obligé d'y renoncer. Au reste, on n'est en aucun endroit si sujet aux vicissitudes du sort,

7

que dans le pays des chimeres & des métamorphoses. Les bonnes conditions y succèdent bientôt aux mauvaises, & si ce fut un mal d'être *chien ou loup*, on s'en trouve bien dédommagé en devenant, par vertu de métémphose, *Prieur & Prédicateur*, comme il m'arrive à la page 16; ce qui me vaut, à la suivante, d'être appellé le *cher Frere en Dieu de mon Parrain*, item un très-bon Chrétien. Mais on sait bien qu'un très-bon Chrétien n'est pas toujours un excellent Traducteur. C'est pour cela qu'à la page 21, on me menace de *M. Cavelier de la rue Saint-Jacques*. Il est vrai qu'on me tranquillise un peu en m'assurant que je suis l'enfant gâté de *M. Roux*, qui me protégera; & il y paraît: car d'écolier, j'étois devenu *Dom Quichotte*. Cette fois-ci, page 24, après avoir été *Dom Quichotte*, on me présente comme un Régent de bonne humeur, qui s'égale aux dépens de ses écoliers, & joue quelques momens avec une férule badine. Ce meuble-là, quelque épithète qu'on lui donne, est bien fait pour porter malheur. Aussi on ajoute, nous allons bientôt voir *M. Coûte enchaîné*. On m'enchaîne. Et c'est dans cette cruelle position d'*Ecce Homo*, que *M. Paulet* a la dureté de venir me dire ironiquement, *je vous salue, M. Coûte*. Partant je reste sous la férule chymique de *M. Paulet*, jusqu'à la page 29, où mon Pédagogue, sans doute pour accréder son école, me présente au Public avec de grandes oreilles d'âne, acquises dans son Académie. Delà il me renvoie de nouveau, & bien à propos, sous la protection de *M. Roux*; car il est question de chymie. Mais qui me protégera à la page 30, où je suis livré seul

& sans appui , entre les mains des Botanistes de qui , dit-on , il n'y a aucune grace à attendre , & qu'on exhorte à tomber sur moi à bras raccourci . Si j'échappe aux poursuites de ces Inquisiteurs inexorables , c'est pour me voir assailli , page 32 , de gens bien moins traitables encore... de Charcutiers , de Marchands de jambons & de Restaurateurs , non de ces délicats Restaurateurs du Colisée , qui semblent avoir dérobé aux Dieux le secret de leur ambrosie , & qui savent distribuer au besoin l'Herculisme du moment ; mais de ces Restaurateurs subalternes , dont le bœuf à la mode , couronné de laurier , répand au loin son parfum , pour allecher les passans , c'en est plus qu'il n'en faut pour perdre la tête . Aussi suis-je digne de quelque pitié si , à la page 33 , mon Conducteur me brouille avec les Naturalistes , les Observateurs , le bon sens , la raison & les Anatomistes , si je fais de ces fautes qu'on ne passerait pas à un écolier de Sixième , si l'on me menace d'être honni par les quatre Nations de Grammairiens , & même par l'Académie trangoise , qui , heureusement pour M. P. & pour moi , n'en saura jamais rien . Mais avois-je lieu de craindre que la suite de ces hallucinations me compromettoit encore avec les Marchands de chapeaux de Venise , dans la page 35 ; dans la 36<sup>e</sup> avec les Cuisiniers & les Libraires de la rue Saint-Jacques ? Enfin avec les Médecins , non seulement régnicoles & modernes , mais encore anciens & étrangers , avec les Grecs , c'est tout dire ? Et si , après tout cela , on me reproche , à la page 38 , d'être un peu abstrait , on avouera que cela est bien pardonnable en pareilles circonstances . Cependant , en parlant de Fernel & d'A-

riftofe, je rentre tout-à-coup dans mes droits. Je deviens si *sublime*, qu'on est obligé de me prier de descendre pour me mettre à la portée de tout le monde. J'en impose à mes ennemis, au point qu'ils sont trop heureux de se servir de mes *Pitules pacifiques*, pour venir à capitulation & terminer la guerre. Moi, qui aime la paix, j'acquiesce volontiers ; mais ce n'est qu'une treve insidieuse & bientôt rompue, page 39, où l'on me menace de me poursuivre impitoyablement jusqu'au bout. On me fait passer, à la page 40, pour un *Savoyard* & pour un *ingrat*, dans le jardin de qui cet autre divin *Voltaire* a jetté, par pitié ou par hazard, je ne fais combien de marrons bien mal à propos, j'avoue que je ne m'attendais pas à ce coup-là. Heureusement que M. P. m'oublie un moment pour se ressouvenir de lui-même. Il me laisse reprendre haleine, tandis qu'il copie les catalogues des Libraires de la rue Saint-Jacques, qu'il fait part de ses avis au Gouvernement, qu'il raconte l'*Histoire de sa petite vérole*, pas imprimée chez *Vincent*, les crimes de l'*Auteur & LA PRISE DE MINORQUE*; sans cela comment tenir aux foudroyantes menaces qui terminent ainsi la terrible peroraison de son drame épistolaire ? En voilà assez pour aujourd'hui . . . Je vous donnerai de mes nouvelles. Nous parlerons des *Métamorphoses d'Ovide*, du *LiU1 mercure*, de mademoiselle *terre calcaire*, de la folie *ecclesiastique*, des *Médecins d'esprit*, de la *Médecine Italienne*, des *sauterelles à trois pieds*, &c. &c. &c. (1).

---

(1) Lettre de M. P. p. 47.

Eh bien ! voilà des matériaux sans nombre, des situations prodigieuses, des intérêts considérablement impliqués & multipliés. On ne devine pas trop comment vous avez pu mettre une semblable machine en jeu ; on sera bien plus surpris encore quand on va voir que tout le mouvement de ce drame singulier, plein d'épisodes, d'incidens, de variantes, d'entr'actes remplis de répétitions, sans *agrémens* à la vérité, que tout cela ne roule que sur deux rôles principaux, que vous vous êtes retenus, celui de l'*étonnante récalcitrant* (1), puis celui d'*Arlequin* (2) ; j'en demande pardon, pour vous, au Lecteur ; mais ce sont vos propres paroles que je copie. Comme vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour le Héros de la Pièce, je suis trop intéressé à examiner de quelle manière vous vous acquitez des deux Personnages que vous avez adoptés. Jugeons donc vos *ruades*, & évaluons vos *plaisanteries*.

Je voudrois éviter le ton didactique. Je serois plus flatté encore de pouvoir éviter l'ennui. Cependant, M., si je suis obligé de vous suivre, si j'entreprends de discuter la forme & le fond de vos mauvaises chicanes... s'il me faut relever l'infidélité de vos allégations... si je vais présenter un *Errata* des fautes typographiques que vous vous efforcez de dénaturer... & si je recherchois dans votre *Hist. de la p. v.*? Rechercher... non, M., si j'avois le temps d'en copier quelques pages prises au hazard... croyez-moi, il y auroit dans cette simple exposition plus de malice, que vous n'avez pu

(1) Lettre de M. P. p. 6.

(2) Ibid. 12.

mettre de méchanceté dans votre Libelle. Mais ne perdons pas , comme vous , dix-sept pages à menacer notre Adversaire , & dix autres , à la fin , à soutenir qu'on a dû bien rire des douze , qui se trouvent au milieu... avec des Préfaces & des *Post-faces* aussi intéressantes , nous ne finirions pas , & je m'apperçois qu'à près bien des paroles , je n'ai pas encore commencé.

Je vous dois des remerciemens , M. , & je débute par m'acquitter. Vous m'avez fait appercevoir des fautes. Il faut rendre la réparation aussi publique , qu'a pu l'être le scandale. Je déclare donc ici que j'ai eu tort (1) de traduire *turdus* par étourneau ; & j'ai d'autant plus de tort , que dans le *Beatus ille qui procul negotiis* , j'ai répété si souvent ce que j'ai fait avec tant de plaisir dans ma jeunesse :

*aut amite levì rara tendit retia  
turdis edacibus dolos.*

( Horat. Epop. carm. 2. )

ce *turdus*-là m'a toujours présenté l'idée de grive , d'où me venoit celle d'étourneau ? Si je voulois m'excuser d'une étourderie par un calembourg , je vous dirois que je venois de lire quelques pages de votre traduction de Rhazès.

Mais vous , M. , qui professez si bien l'Histoire Naturelle , vous n'ignorez pas que l'étourneau se trouve en Ornithologie dans l'ordre le plus voisin de la grive. Au reste , vous m'avez livré votre *Vindebone* , comme un os à ronger. Je veux être plus galant , je vous offre mes

---

(1) Trad. de Méad , Tome I , p. 53.

étourneaux. C'est le fruit de la chasse que vous avez faite sur mes terres. Ne dites pas que vous préféreriez les grives qui me manquent ; elles ne figureroient pas si bien que les étourneaux à la suite de ce bœuf à la mode, couronné de laurier , & dont le parfum vous alleche si fort en passant , vous , M. , qui avez encore l'attention de m'apprendre , & d'apprendre au Public que vous aimez beaucoup les noisettes , & que vous êtes tenté , à raison de ce goût , de leur substituer des araignées au dessert ( 1 ).

Je ne veux pas me justifier d'avoir écrit marron-d'Inde pour coque du Levant ( 2 ), c'est une inadvertence qui n'est pas pardonnable. Je ne le crois cependant pas aussi innocent que vous. Quant à la coque du Levant , elle enivre les poissons , elle tue la vermine ; mais elle n'est peut-être pas aussi mortelle que vous l'imaginez ( 3 ). Quoi qu'il en soit , mon inattention valoit-elle cette page entiere de grosse plaisanterie , où vous tombez sur moi à bras raccourci ( 4 ) ? Cette métamorphose ne passera pas. Les hommes sont si difficiles aujourd'hui , ils ne veulent rien croire ( 5 ) ! Tant mieux , M. , car s'ils croyoient légèrement , ma faute ne pourroit plus passer pour inadvertence. Mais c'en est une de votre part d'annoncer que je l'ai répété dans les pages suivantes. Le mot marron-d'Inde ne se trouve pas même à la Table. Vous n'avez pas ici

(1) Lettre de M. P. p. 41.

(2) Trad. de Méad , Tome I , page 212.

(3) Rumph. Herbar. Amboin.

(4) Lettre de M. P. p. 30. (5) Ibid. p. 31.

rempli la seconde partie de votre épigraphé ;  
*dicere verum.* Vous étiez trop occupé à justifier  
la première, *ridendo.* Vous le faisez à mes  
dépens, & vous avez cru sans doute que je  
devois être condamné à tous ceux du procès,  
même aux dépens de la vérité.

C'est bien pis encore, lorsque vous passez  
à l'histoire des *Lauriers.* Vous aviez intention d'y  
mettre tant de plaisanteries, que ce verbe pro-  
pre à effectuer votre dessein, est répété dix fois  
dans un très-court espace, qui néanmoins de-  
vient un très-long passage : » Que vous avoit-  
» il fait (le Laurier) pour le mettre par-tout?...  
» Si vous n'eussiez mis que deux especes, mais  
» vous en mettez trois, tandis que votre ori-  
» ginal n'en a mis qu'un... Vous mettez le  
» Laurier-rose... Si nous mettons le Laurier  
» ordinaire, nous nous mettons à dos tous les  
» Marchands de jambons, toutes les Cuisinie-  
» res... Nous dirons donc que tout ce qu'on  
» trouvera mis sur son compte, M. Coste,  
» l'Editeur, le met sur le compte du *Laurier-*  
» cerise (1).

Vous vous êtes plus embarrassé, M., dans  
tous ces *mis*, *mettre* & *mettons*, que vous  
mettez par-tout, que je ne le suis dans les *Lau-*  
*ri**ers.* D'abord avec un peu d'attention, je di-  
rois, presque de bonne foi, vous auriez re-  
marqué qu'à l'endroit où je ne traduis, ni ne  
copie personne, je prends les accidens causés  
par la liqueur du *Laurier-cerise*, pour un des  
modeles de la maniere d'agir des venins végé-  
taux (2). C'est donc encore ici une inadver-

(1) Lettre de M. P. pages 31, 32.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 163.

tence, que le hazard qui la produisoit a corrigée au même endroit, en me faisant ajouter *Lauro-cerajus* (1). Du Laurier-rose au Laurier-cerise, la *distance en Botanique* n'est pas si immense que vous le dites (2); mais vous savez, M., qu'en *Médecine*, la distance d'une plante à l'autre s'évalue moins par les classes & les espèces botaniques, que par les propriétés médicinales... Et comme le Laurier-rose est plus décidément encore un poison que le Laurier-cerise, ne pensez pas que l'équivoque soit d'une énormité irrémissible. Consultez l'Article *Nerion*, dans les Continuateurs de M. Geoffroy (3): Voyez, d'un autre côté, ce que dit M. Duhamel, au sujet du Laurier-cerise, dont on pourroit faire un stomachique très-agréable (4). Si sa liqueur dégénere en poison, c'est à l'aide de distillations réitérées. Eh, M.:! quel est le poison dont on ne puisse faire un remede? Quel est le remede dont on ne fasse tous les jours un poison? La fievre même, que vous regardez toujours comme un mal (5), n'en est pas moins, dans des mains habiles & exercées, le plus efficace des secours que la nature nous ait réservés. Sydenham, &c.

Sydenham, je crois, s'y connoissoit un peu; & cette vérité, qu'il a mise le premier dans le plus grand jour, est un apophthegme aussi essentiel dans la pratique de la Médecine, que celui concernant la différence des poisons aux

---

(1) Trad. de Méad, Tome I, p. 234.

(2) Lettre de M. P. p. 31.

(3) Matière Médic. Tome I, pag. 160.

(4) Traité des Arbres, Tome I, pag. 347.

(5) Lettre de M. P. p. 39.

remèdes , me paraît devoir être le fondement de toute matière médicale raisonnabla.

Evoquez après cela les *manes de Moliere*. Dites que le monde est renversé... Que le Lecteur ne le croira pas (1). J'espere cependant que ces idées feront plutôt fortune auprès des Médecins , que vous ne la ferez auprès des petits finges du grand *Moliere* (2), en vous efforçant toujours d'être badin , dans une matière qui ne comporte pas la moindre plaisanterie... Il faut toujours prendre garde de ne pas les faire rire à nos dépens (3). Vous prenez bien effectivement le ton propre à ne pas les faire rire... Ils ne sont déjà que trop enclins à nous tourner en ridicule (4). Ceci est une autre affaire. Et à ce propos , présentons au Lecteur le morceau de votre critique , terminé par ces réflexions:

» Croyez-vous avoir bien rendu ce passage ?  
 » Ait *Theophrastus Trafiam, Medicum, Pharamaci quoddam genus invenisse, quod mortem sine ullo dolore inferret*. Théophraste dit que Trafias , célèbre Médecin , avoit trouvé un remede propre à procurer la mort sans douleur. J'admire , continuez-vous , la découverte du remede... C'étoit , sans douté , le remede à tous maux. Entre nous autres Médecins , M. Coste , le mot remede pouvoit être appliqué un peu plus heureusement. Il faut prendre garde , &c. Ils ne sont que trop enclins , &c. Je ne leur parlerai pas de votre Ouvrage , je vous le promets (5).

Je suis fâché , M. , que vous ne vous soyiez

(1) Lettre de M. P. p. 39. (2) Ibid. p. 26.

(3) Ibid. (4) Ibid. (5) Ibid.

pas ressouvenu de l'étymologie de *remede*. Je suis fâché que vous ne conceviez pas que, dans le cas où se trouvoit Socrate , une composition propre à donner la mort sans douleur , étoit le seul *remede* à la nécessité d'en subir le sort. Je suis fort aise , peut-être un peu surpris , que vous n'ayiez jamais éprouvé ce *tærium vitæ* , cette funeste mélancolie , qui rend le poids de l'existence si fort à charge... Mais vous venez de faire l'acquisition d'un spécifique assuré contre ses atteintes. Si jamais le déplaisir de ne pouvoir être loué dans le Journal de Médecine , troubloit la sérénité de votre ame , jetez vite les yeux sur votre chef-d'œuvre de critique. Quant à ceux qui ne sont déjà que trop enclins à nous tourner en ridicule , si je leur parle de votre remarque sur l'application du mot *remede* , je me garderai bien de leur dire que vous êtes Médecin , je vous le promets. Mais quand vous vous serez bien lu & relu vous-même , & que vous aurez besoin d'un peu de délassement , parcourez , s'il vous plaît , la fin,... lisez même , si vous êtes dans les dispositions requises , l'Epitre entiere qui précède le *Barbier de Séville*. Etudiez le caractere du Médecin de M. de Beaumarchais. J'en ferois volontiers le mien. Mais la remarque ci-dessus vous ôte le privilege de devenir mon Médecin. Je vous prédis même que vous ne serez jamais celui de M. de Beaumarchais.

Les inculpations que vous me faites , n'ont pas toutes un objet si plausible ni si évident que celui des étourneaux , celui des cendres gravelées (1) & du marron-d'Inde. Vous êtes fort

---

(1) Les cendres gravelées ; sont un alkali fixe tiré sur

sur les mots , & c'est-là que là *ruadé à son plein*  
 & entier effet , ce qui use un peu *le fer*. De ma-  
 niere què quand on en vient aux choses , aux  
 choses médicinales & chymiques sur-tout , on  
 n'est plus ferré... Lors de se retrancher sur l'autre  
 rôle , de tourmenter son imagination pour  
 faire réussir la *parade*... voyons quel en est le  
 succès. Que trouvez-vous , par exemple , de si  
 étrange dans cette maniere de parler , lorsque  
 je dis que » les effets de la causticité du sublimé  
 » corrosif sont dus à l'admixtion des molécules  
 » salines (1) ? Ouvrez le premier Rudiment  
 de Chymie , & vous y verrez que cette prépa-  
 ration n'est formée que par la sublimation du  
 mercure , attaqué par l'acide du sel marin ; c'est  
 donc l'admixtion de ces molécules salines , qui  
 constitue le *mercure sublimé corrosif*. Toute sa  
 causticité est due à cette addition ; car le mer-  
 cure naturel n'est rien moins qu'un poison.

Le mercure étant beaucoup plus divisé dans  
 cette préparation què dans aucune autre , les  
 Médecins ont cru devoir en tenter l'usage dans  
 les maladies vénériennes .. Mais les *pointes* de  
 l'acide marin (je vous demande bien pardon de  
 ce mot qui vous déplaît , mais si j'en emploie

de la lie de vin. Les cendres de farment contien-  
 nent également un alkali fixe , mais embarrassé  
 d'une base terreuse ; qu'on en peut séparer par  
 différentes lixiviations. Ce dernier alkali fixe mêlé  
 avec les fleurs chymiques de Cobolt , donneroit le  
 même produit que ces fleurs mêlées avec les cendres  
 gravelées. D'ailleurs c'est du même végétal qu'on  
 retire l'un & l'autre. C'est ainsi qu'il n'est presque  
 pas de remarque de M. Paulet , qui ne fournit son  
 instruction.

(1) Lettre de M. P. p. 28. 29.

un autre , ce sera celui d'aiguillon , qui ne vous plaît pas davantage ), les pointes de l'acide marin pouvoient faire craindre , pour les organes , l'effet d'une irritation trop active. Les parties huileuses , que renferment les acides végétaux spiritueux , en s'interposant entre les aiguillons de l'acide du sel marin , tiennent ceux-ci suffisamment écartés les uns des autres , de maniere qu'il reste bien à l'acide du sel marin assez de force pour contenir le mercure en dissolution ; mais non pas assez pour exercer dans le corps humain les effets de sa causticité. L'acide végétal , à raison de ses parties huileuses , est donc déjà le correctif du sublimé corrosif. *L'eau distillée* le sera encore , parce que l'action d'un sel quelconque étant conséquente à son plus haut degré de concentration , cette action sera d'autant moindre , qu'il sera étendu dans un plus grand véhicule. J'ai dit , d'après M. de Horne (1) , *eau distillée* , parce que s'il existoit dans celle dont on se serviroit quelques matieres calcaires ou terreuses , elles pourroient faire précipiter le mercure. Ce n'est qu'un pourroit cependant , dites-vous , eh bien ! les Chymistes ne vous le passeront pas (2). Eh bien , M. ! en me corrigeant , ils m'instruiront. Je suis apparemment dans un préjugé quelconque. Mon erreur est-elle de croire que dans le cas d'une eau surchargée de terre calcaire , l'acide marin du sublimé corrosif , ayant plus d'affinité avec cette terre , qu'avec le mercure , abandonneroit celui-ci , qui tomberoit en *précipité* ? Je le crois décidément ,

---

(1) Examen des principales méthodes d'administrer le mercure , &c.

(2) Lettre de M. P. p. 39.

& si c'est une *dnerie*, comme vous le prétendez, les *roseaux* ne seront pas les seuls *confidens* de la *mésaventure* (1).

Les acides végétaux spiritueux & l'eau distillée, sont donc ici, si je ne me trompe, tout-à-la-fois *dissolvans*, *correctifs* & *véhicules* du sublimé corrosif. L'acide du sel marin & le mercure unis, éprouvant dans ces menstrues la plus grande division dont ils sont susceptibles, sans qu'il leur arrive la moindre décomposition, n'est-il pas évident que, par l'effet de ces liqueurs, le sublimé corrosif devient tout-à-la-fois *dissous*, *corrige* & *étendu*? » C'est-à-dire, « ajoutez-vous, que si l'on donnoit le sublimé corrosif dissous dans le vinaigre, ou dans l'eau distillée, il ne produiroit aucun effet dangereux? Il faut convenir que si cette doctrine, singulièrement neuve en effet, prend faveur, ce sera une découverte précieuse pour l'humanité (2).

Votre souhait médicinal & cosmopolite est accompli. Ne m'attribuez pas, M., le mérite de cette découverte précieuse pour l'humanité, le *vulgar medentum* même, & tous ces gens-là (3) vous diront quels succès on retire de cette méthode depuis que M. Van-Swieten l'a publiée & accréditée de son suffrage. Nous savons d'ailleurs distinguer les *véhicules* des *correctifs* (4); mais il est très-possible, comme dans le cas présent, que la même substance serve à une autre de *correctif*, par cela même qu'elle en est le *véhicule*. N'allez cependant pas conclure, comme vous paroissez en avoir

(1) Lettre de M. P. p. 29. (2) Ibid.

(3) Ibid. p. 18. (4) Ibid. p. 29.

envie , qu'on pourroit donner sans danger , un gros de sublimé corrosif dans une cuillerée de vinaigre , ou d'eau distillée ( 1 ). Ces Chymistes , dont vous faites des hommes si inexorables , ne manqueroient pas d'analyser votre plaisanterie , & comme vous n'en trouveriez dans leur phlegme non distillé , ni le dissolvant , ni le véhicule , vous pourriez y rencontrer le correctif que vous ne chercheriez pas , ce qui seroit d'autant plus mortifiant , que vous n'aimez pas les mortifications chymiques ( 2 ). Le D. Méad , qui paroît adopter de préférence l'usage des mercuriaux à l'intérieur , fonde son opinion sur ce que , dans toutes ces préparations , le mercure est intimement mêlé à des parties salines , dont l'action stimulante exercée sur les organes sécrétaires ne cesse de les exciter , jusqu'à ce que le sang ne soit plus surchargé de ce fardeau étranger ( 3 ). Le D. Méad considéroit dans les sels l'avantage que nous considérons dans les acides spiritueux , pour nous débarrasser des restes du sublimé corrosif . C'est qu'en stimulant nos vaisseaux , il procure l'excrétion de ces matières étrangères , par les voies de la transpiration , ou par celle des urines . A coup sûr , M. , quand vous prétendez que les Chymistes ne me passeront pas cette phrase , vous parlez de ces Chymistes transcendans , dont mon insuffisance ne me permettra jamais d'atteindre les sublimées idées .

Autre inculpation chymique : » *mixtus veneno violarum syrups nec ruborem nec viridem*

(1) Lettre de M. P. p. 29. (2) Ibid.

(3) Trad. de Méad , Tome I , p. 196. Lettre de M. P. p. 30.

» *colorem accepit.* Ce passage de Méad , ajou-  
 » tez-vous , n'a pas été tout-à-fait bien rendu  
 » à la page 76 de votre Traduction , où vous  
 » dites que le *syrop de violettes n'a pas fait*  
 » *prendre à la liqueur vipérine la couleur rouge*  
 » *ni la verte* (1).

Puisque vous m'attribuez , M. , tant de fautes grossières , il y a peu de générosité à en ajouter de nouvelles à mon texte , en l'altérant. Il est mention de *venin* , & non de *liqueur vipérine* , dans la phrase qui précède celle où je dis : *le syrop de violettes ne lui a fait prendre ni la couleur rouge ni la verte* (2) , à l'aide de votre *pas* , je n'aurois pas dit ce que vous me reprochez ; & je pourrois m'en tenir là pour toute réplique. Mais mon dessein est de donner à votre difficulté toute la force dont elle est susceptible , en rétablissant ma phrase dans son intégrité. Elle aura une faute de grammaire de moins : c'est une chose évidente. Ma Traduction n'est pas exacte , c'est encore un fait. Je devois dire : *le syrop de violettes mêlé au venin n'a pris ni la couleur rouge , ni la verte*. Mais cette inexactitude charge-t-elle la phrase d'une absurdité chymique ? Vous prononcez hardiment l'affirmative (3) ... Ce n'est pas encore pour moi une affaire bien décidée.

Etes-vous vous-même , M. , assez chymiste pour déterminer si dans les expériences qu'on fait avec le *syrop de violettes* , ou la *teinture de tournesol* , ces substances sont actives ou

(1) Lettre de M. P. p. 27.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 76.

(3) Lettre de M. P. p. 27.

passives, si elles donnent ou si elles reçoivent la couleur ? s'il n'y a pas action ou réaction des deux substances mêlées ? laquelle des deux contient le *principe colorant* qui ne se manifeste que par leur mélange ? si ce n'est pas de ce mélange enfin que résulte la couleur ? ... De quel droit donc, si vous n'êtes pas sûr de ces choses, qui me paroissent au moins très-équivoques, de quel droit vous érigiez-vous en despote, pour me forcer, en rapportant une expérience, à dire que le syrop de violettes a pris la couleur rouge ou verte ? De quel droit prétendriez-vous me déshonorer aux yeux de ceux qui ne connaissent rien dans les matières que nous traîtons, pour avoir laissé soupçonner qu'il pouvoit donner la couleur au venin ? Je ne me pique d'être ni grand Chymiste, ni Professeur de Chymie; mais si vous ne m'entendiez pas ici, je serois forcé, en dépit de toute modestie, de rendre hommage à la vérité, & de croire que la partie ne jeroit pas égale entre nous (1). Ces idées vous paroîtront neuves, je n'en doute pas; & j'ajouterai, d'après vous, que si elles méritent l'approbation de M. Roux, c'est un titre & une autorité grave en leur faveur (2), autorité aussi grave en Chymie, que la vôtre est légere, lorsque vous me priez de couper la pointe des aiguillons salins... lorsque vous défendez à la terre calcaire de s'unir à l'acide marin, & de laisser précipiter le mercure... &c. &c. &c. (3).

A l'égard de la dénomination de liqueur

(1) Lettre de M. P. p. 27.

(2) Ibid. p. 28.

(3) Ibid. p. 27, 28, 30.

*vipérine* donnée au venin de la vipere , si l'expression est inexacte , prenez-vous-en à M. Lorry , qui m'a induit en erreur , en l'employant dans sa version latine. Prenez-vous-en bien plus encore à Messieurs de l'Académie des Sciences , & tout récemment aux Rédacteurs du Tome IV de la Collection Académique , où sont rapportées toutes les expériences de Redi , sur le venin de la vipere.

Que n'existez-vous , M. , dans le quinzième siècle ! quelle réputation vous eussiez acquise parmi les *Nominaux* ! ils vous eussent établi le Prince de leur Ecole , & l'on eût créé pour vous , selon la coutume du temps , quelque titre imposant. Vous n'eussiez été ni le Docteur *subtil* , ni le Docteur *profond* , ni le Docteur *facond* , encore moins le Docteur *irréfragable*. Toutes ces places étoient prises , mais vous auriez pu être leur *Doctor nominans*. On n'en fait rien , au reste , les *Reaux* qui par fois plaisantoiient sur les noms , quand la plaisanterie de la chose s'y trouvoit , auroient mis des oppositions ; & en dépit des *Nominaux* , ils vous auroient surnommé le Docteur de *Vinedebone*. Quoi qu'il en soit , on trouve dans votre Lettre quantité de traits d'érudition propres à justifier l'une & l'autre de ces qualités. Vous remarquez , par exemple , avec cette justesse de discernement qui vous est toute particulière , combien j'ai eu tort d'écrire *teinture d'heliotropium* , pour *teinture de tournesol* (1) , & *éponge de cynorrhodon* , pour *éponge d'églantier* (2). Vous n'avez pris cette objection ni

---

(1) Lettre de M. P. p. 47.

(2) Ibid.

uprès des Cuisinieres de la rue Saint-Jacques, ni auprès des Marchands de bœuf à la mode, couronné de laurier. Car ils pensent que jus verd & verd jus reviennent au même, & je suis de leur avis : de maniere que nous n'aurons pas la moindre discussion à cet égard. Permis à vous d'ailleurs, quand je demanderai du syrop d'althæa, de me faire servir du syrop de guimauve, & s'il est bon, je le prendrai pour syrop d'althæa, ou de guimauve, à votre gré.

Pourquoi ajoutez-vous : » Il n'y a point » d'héliotrope, qui la donne, ( la couleur » bleue ) mais tout cela est de l'hébreu pour » vous ; c'est du *crotum tinctorium* tout pur. » Vous n'êtes pas Botaniste, &c. &c. (1) ?

Avouez, M., que si j'étois Savoyard, comme vous le prétendez, vous me donneriez-là tour-à-la-fois un beau modèle de politesse & d'élocution françoise. *Vous n'êtes pas Botaniste* ; mais le Garçon Apothicaire, que vous avez pris la liberté de mettre en jeu, soutient que *l'heliotropium minus* de Dioscoride & de Matthiol, *l'heliotropium tricoccum* de Bauhin, de Tabernæmontanus, & de Rai (ou Rauis, ou encore Ray, à votre choix) n'est autre chose que notre *tournesol*... Le voilà qui me dicte encore de l'érudition propre à le bien annoncer auprès de vous, *car vous êtes Botaniste*... Il dit que cette même plante, appellée par vos Confrères, *les Botanistes*, *morelle* ou *ricinoïdes*, est un *heliotropium* au dire de l'Ecluse, de Dalechamp, de Pena, de Lobel, de Magnol, &c.... Oh ! j'abrege la liste ; car il

(1) Lettre de M. P. p. 28.

dicteroit d'ici à demain... il veut, au moins, qu'on vous avertisse que votre Imprimeur a écrit *crotum tinctorium*, tandis que tout ce que nous venons de dire, doit être pour vous du *Croton tinctorium* (Linn. sp. pl. 1425) tout pur (1). M. P. m'entendra bien, ajoute-t-il, ce ne sera pas tout hébreu pour lui, car *il doit être Botaniste. Magister dixit*, c'est M. P. lui-même.

Le même Garçon Apothicaire, flatté de ce que vous voulez bien vous en rapporter à lui, & très-jaloux de justifier la présomption favorable qui vous engage à ne le pas soupçonner de partialité (3), se propose encore de vous présenter requête en faveur des cinq espèces de rosiers, porteurs de cette éponge qu'il appelle *bedeguar*, si je ne me trompe, ces rosiers sont :

*Rosa eglanteria*. Linn. sp. pl. 703. (je le prie de s'en tenir à une seule phrase; par exemple, à celle du Chevalier de Linné (ou de Linnæus, à votre choix); car il en fait bien d'autres);

*Rosa spinosissima*, sp. pl. 705.

*Rosa villosa*, sp. pl. 705.

*Rosa sylvestris*, Herm. ros. 5.

*Rosa sylvestris pomifera minor*. C. B. tous ces rosiers, & le premier sur-tout, sont, de temps immémorial, en possession du surnom de *cynorrhodon*. Le premier même auroit quelques prétentions à porter spécifiquement le nom d'*églantier*, qui lui est donné non-seulement par M. Linnæus; mais encore par

(1) Lettre de M. P. p. 28.

(3) Ibid.

les anciens Botanistes, & notamment par T  
ber næ montanus... titre imprescriptible, ai  
qu'il appert. Tous ensemble sont en possesse  
de fournir la Pharmacie d'éponges &  
bedeguar, & quelques - uns d'entr'eux p  
abondamment même que la *Rosa canina*  
(Linn. sp. plant. 704) appellée à la v  
églantier par le vulgaire ; mais que les B  
tanistes tant anciens que modernes, ont to  
jours désignée en françois par le nom  
*rosier sauvage*. Les fins de la requête se  
donc... à ce qu'il plaise, M., à vous, qui é  
Botaniste, permettre que les susdits rosiers  
jouissent à l'avenir de leur qualité d'églantier  
comme celui que vous avez honoré d'  
protection plus spéciale, & que tous ensem  
continuent, comme ci-devant, à porter sé  
rément, mais sans division ni préjudice,  
nom de *cynorrhodon*, tant en latin qu'en fr  
ançais, dans les champs, dans les formules  
Médecins, dans les magasins, dans les bo  
tiques & même dans vos écritures... & fe  
justice, M., à toute leur famille.

A force de vouloir me brouiller avec  
Naturalistes, les Marchands de jambons, le  
sens, les Cuisinieres & la raison (1), à fo  
de craindre que je n'aile encore me brouiller  
avec les Anatomistes, ne vous embrouill  
vous pas un peu vous-même dans vos mo  
phores, & dans le souvenir de votre étudit  
encyclopedique, & dans vos réflexions ? Si  
dis (2) que nous ne comptons plus au nom

(1) Lettre de M. P. pages 32, 33.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 216.

des poissons la cigüe & le napel, depuis que M. Storck les a tirés de cette classe pour les placer dans celle des remèdes les plus efficaces, vous vous écriez : *toujours des choses extraordinaires ! toujours des miracles* (1) ! Si je dis que les reptiles d'Amérique sont bien moins venimeux aujourd'hui, qu'ils ne l'étoient lors de la découverte du Nouveau-Monde (2), M. P. de recommencer son refrein favori, *encore un miracle !* Mais prenez donc garde à ce que vous dites, vous faites de ces fautes qu'on ne passeroit pas à un Ecolier de Sixieme. (3)

J'imagine que cette dernière honnêteté est encore une métaphore; car il n'est pas ici question de grammaire. Mais treve de qualifications. *La raison*, *le bon sens* & la Philosophie naturelle, font présumer qu'une terre inculte & inhabitée par les hommes, doit être plus abondante en végétaux malfaisans & délétères. Nous sommes sûrs au moins que la culture diminue singulièrement leur virulence. Quant à leur nombre, c'est une chose plus évidente encore. Les animaux de ces climats sauvages auront les humeurs plus ou moins âcres, plus ou moins caustiques, en proportion des principes vénéneux plus ou moins concentrés dans les substances qui servent à leur nourriture. Il n'est donc contraire ni à *bon sens*, ni à *la raison*, de penser que les reptiles d'Amérique doivent être aujourd'hui moins venimeux, qu'avant l'expédition de Christophe Colomb.

(1) Lettre de M. P. p. 32.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 150.

(3) Lettre de M. P. p. 33.

Je me garderois bien d'accumuler ici autorités, pour prouver une vérité si connue sans les gros mots qui terminent les reproches que vous me faites à ce sujet, je serois tenté de croire que vous avez voulu égayer vos Lecteurs avec ces reptiles-là.

N'est-ce pas encore quelque facétie déguisée dont il faudroit avoir le mot? Il y a une quantité d'endroits dans votre *Lettre*, qui dévoient une clef : ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'on est tenté de rire partout que vous parlez sérieusement, & qu'on ne jamais quand vous prenez le ton opposé.

Je me rends sensible par un exemple : lorsque vous parlez, presque à chaque page, de sauterelles à trois pieds & en fumées, que je fais, dites-vous prescrire par Rhazès à ceux qui ont la pustule de la vérole (1); & vous répétez cette admirable découverte, avec une délectation qui annonce combien elle a dû vous donner de contentement. Si vous aviez tiré, de cette fable-là, quel parti pour l'amusement de vos Lecteurs, cette qualité, je m'en serois fait une raison & j'aurois dit avant personne : *se non vero bene trovato.* Mais malheureusement toute provision d'esprit, tout le carquois de tes épigrammatiques s'étoit épuisé sur mes étrennes. Il n'en restoit plus pour vos sauterelles à trois pieds & en fumées . . . Oui, M., sauterelles . . . Vous m'en attribuez l'invention qui vous appartient bien toute entière, & je n'ai garde de revendiquer. Quand vous me accusez, si méchamment, de prendre mes

(1) Lettre de M. P. p. 11, 15, 18 bis, &c. &c.

ductions dans les vôtres (1), à Dieu ne plaît  
que j'accepte des cadeaux dont je me défie !

*timeo Danaos, & dona ferentes.*  
( Virg. Aeneid.)

Tirons toute cette histoire au clair. La version latine de Rhazès par M. Méad, dans l'Édition de M. Lorry, porte : *abstineant . . . a carnis  
vervecum & jumentorum & LOCUSTARUM, &c.* (2) J'ai traduit : proscrivez aussi du régime . . . la chair de mouton, celle de cheval, & de sauterelles en fumées &c. (3) Et j'ai dit à la fin d'une note ajoutée à ce passage : je trouve dans Pline, qu'il y a dans les Indes des sauterelles de trois pieds, dont on fait sécher les jambes & les cuisses, &c. (4) Ce n'est point ici le lieu de démontrer que ces sauterelles ( j'entends les miennes ) sont mieux placées dans Rhazès que les écrevisses que vous y avez introduites d'après Channing, nous en dirons deux mots dans la Lettre que je destine à la comparaison des cinquante passages. Il me suffit de faire voir comment avec une infidélité, une supposition mal controuvée, une calomnie, deux calomnies, vous cherchez ( j'aliois dire adroitement, je me tromperois ) vous cherchez à jeter sur ma note un ridicule qui reste tout entier pour votre compte, & sur votre compte. Vous me faites dire que Rhazès PRESCRIT, ce que je dis en effet qu'il PROSCRIT. J'en appelle à ma note inculpée par

(1) Lettre de M. P. p. 11.

(2) Rich. Méad Opéra, Tome I, p. 368.

(3) Trad. de Méad, Tome I, page 485.

(4) Ibid.

vous. Vous prenez cela pour une finesse, pour badinage ; ne seroit-ce point une véritable *hal nation* ? ... & d'une pour cette fois... mais en temps d'une *sauterelle DE TROIS PIEDS LONG*, faire une *sauterelle qui N'A QUE T PIEDS* pour se soutenir & cheminer ... pour le coup optez de qualifications... c'est encore plâsanterie , avertissez donc gens , & convenez que cette équivoque de instrument commensurateur , à pied , mén opérant la progression ! Oh convenez qu'à tece comme à *Vindebone* , c'est-là un bien n vais *lazzi* ... mais l'*hallucination* revend ici impérieusement ses droits ... un pied un autre ... Réellement c'est que vous n pas heureux dans vos *bardinages* sur cette tie-là. *Pied à apostume* , *pied de cheval qui pas ferré* , *pied de long* , *pied de Roi* , puis *pieds* pour faire marcher une bête ... vous embarrassez furieusement dans tous pieds-là , & ce n'est pas en les multipliant , vous en sortirez avec plus de facilité. ceux-ci , grace à vos admirables ressources les jeux de mots , se trouvent :

*in arctum*  
*Unde PEDES proferne pudor vetas, aut operis l.*  
 ( Horat. Art. Poët. )

Gare que vous n'ayiez fait avec tous ces p là , l'acquisition d'un autre , dont vous ne doutiez pas , & qu'à la fin de notre discu on ne pût vous faire le même compliment Gui-Patin fit au Gazettier Renaudot , au de certaine audience !



elle, pour un  
table halluciné  
nais en même  
S PIEDS DE  
4 QUE TROIS  
mer . . . Oh !  
tations . . . Si  
sez donc les  
voque de pied  
ed, membre  
nez qu'à Lu-  
un bien mau-  
u revendique  
un pied pour  
e vous n'êtes  
ur cette par-  
eval qui n'est  
oi, puis trois  
te . . . Vous  
ans tous ces  
tipliant, que  
facilité. Tous  
ffources pour

*arctum  
et operis lex.  
Poët.)*

ous ces pieds-  
vous ne vous  
tre discussion  
mpliment que  
dot, au sortir

*SE*

*A*

Votre  
au mo  
en assur  
Elle m  
encore  
il faut  
Neptun  
vous to  
tion de  
*QUOS* i  
êtes d'u  
moi-m  
le pren  
En eff  
reprend  
que da  
fautes  
vous fa  
& moi  
de gran

---

## SECONDE LETTRE DE M. COSTE A M. PAULET.

---

*Amphora cœpit*

*Institui, currente rotâ, cur urceus exit?*

( Horat. Art. Poët. )

---

VOtre Lettre, Monsieur, me fit bien peur au moment de sa réception. Oh! je vous en assure, & vous pouvez vous en vanter. Elle m'en fit d'autant plus, que je ne savoïs encore si j'en serois quitte pour la peur; car il faut vous rendre justice: semblable au bon Neptune, vous faites d'abord beaucoup de bruit... vous tonnez sur les mots, & quand il est question des choses, vous ne pouvez achever le *quos ego*; vous devenez si doux... vous êtes d'une bonté, d'une bonté si complete, que moi-même, qui y trouve mon intérêt, je suis le premier à dire que vous êtes trop bon. En effet, vous poussez l'indulgence jusqu'à reprendre avec une sévérité, qui n'a d'exemple que dans votre bonté, des inadvertences, des fautes d'impressions, de ponctuation.... vous faites semblant de vous attacher à un *os* & *moïde*... vous affectez d'ajouter des fautes de grammaire qui ne sont pas dans ma phrase,

A

que vous citez toutes en lettres majuscules . . . vous introduisez des *sauterelles à trois pieds*, & d'autres plaisanteries que vous mettez, *en badinant*, sur mon compte, afin d'égayer le Lecteur, & de lui prouver, *ridendo*, (*vous*) une chose qui lui paroîtra au moins vraisemblable, c'est que vous avez trouvé si peu de véritables *hallucinations* dans mon Méad, que vous avez été forcé d'y en supposer, pour vous donner l'air d'en faire la critique. Ce sont-là des égards auxquels je dois être assurément fort sensible. Cependant il faut continuer de répondre à ces inculpations, presque comme si elles étoient faites sérieusement. Il y a tant de gens qui ne saisisseut pas le fin des chosés!... Vous nous annoncez que dans cette seconde Diatribe, où vous devez me donner de vos nouvelles (1), nous parlerons des *Métamorphoses d'Ovide* . . . Vous aimez furieusement les *Métamorphoses*! *Du LVI Mercure*, direz-vous du bien de ce *lui-là* ! car vous avez bien mal parlé du *lui* sublimé corrosif; & de *Mademoiselle terre calcaire*; voilà une expression dont on peut dire que si elle n'annonce pas de procédé chymique, elle est au moins une preuve des égards du *Pigmalion chymiste*. *De la folie ecclésiastique* . . . c'est un fort mauvais sujet, M., un fort mauvais sujet de discours. Croyez-moi, ne vous brouillez pas avec la Sorbonne; il vaudroit mieux avoir affaire aux *Cuisinieres de la rue Saint-Jacques*, & aux *Chapeliers de Venise*, pourvu qu'on ne s'avise pas de déchirer leurs castors . . . *Des sauterelles à trois pieds!*

(1) Lettre de M. P. p. 476



3

Oh ! pour celle-ci vous avez une raison à vous ;  
c'est qu'elles sont de votre invention , & que  
chacun est intéressé à faire valoir les siennes.

Je le vois bien , vous ne vous écarterez pas  
de votre premier plan ; & ce que vous avez  
été dans votre premiere Lettre , vous le serez  
dans toutes les autres. Ce que vous nous avez  
déjà beaucoup dit , vous vous proposez de  
nous le redire encore davantage ; & après  
avoir fini par le répéter beaucoup de fois , il  
paroît que votre dessein est de recommencer  
par le répéter de nouveau , ou derechef , un  
bien plus grand nombre de fois encore . . .  
& ce sont-là les *nouvelles* que vous nous pro-  
mettez . . .

Mais achérons l'article des erreurs typogra-  
phiques. *Os & moïde* pour *os ethmoïde* . . .  
Passons . . . nous avons promis de n'en plus  
parler , . . . à cause de vous.

*Cornaille* pour *caille* : trois lettres de trop  
& une de substituée. *Sans doute* , ajoutez  
vous (1) , que par reconnoissance *les corneilles*  
*engraissent les hommes* , qui les ont si bien re-  
galeés avec de *l'hellébore*. J'avoue que le badi-  
nage est bon en cuisine ; mais médicinallement ,  
permettez-moi de vous représenter , que la  
graisse des *cailles* , dont vous me paroissez si  
jaloux de vous *engraiffer* , est bien fade. Si  
on la digere , cela ne sert qu'à augmenter  
le corps , & peut-être , si l'on peut se servir  
d'une de vos plus heureuses expressions , à  
*épaissir l'ame* (2). Le bon Fracastor conseilloit

---

(1) Lettre de M. P. p. 25.

(2) Hist. de la pet. vén. par M. P. Tom. II , p. 137.

4

bien d'aller à la chasse aux caillés ; mais non pas d'en faire *un régal*, non plus que d'oies, ni de canards.

*Tibi pinguis, anas tibi crudior anser*

*Vitetur, potiusque vigil capitolia servet,*

*Viteturque gravi coornix tarda saginâ.*

(Syphil. Lib. II.)

Au reste, si vous persistez dans ce goût, j'avouerai qu'il n'en faut pas disputer ; ce qui me consolera, c'est que *vous êtes assez Chymiste & assez familier avec le vin de Beaune*, pour savoir qu'il est le meilleur *dissolvant*, le meilleur *correctif* & le meilleur *véhicule* de toutes ces parties grasses. Honni soit qui mal y pense... Vous vous retenez là-dessus, que les *véhicules* ne soient pas confondus avec les *correctifs* . . . soit . . . Et moi, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas prendre *le vin de Beaune*, dont il s'agit ici en bon françois, pour la capitale de l'Autriche.

Dans le calcul de Keil sur la vélocité du sang, dans le système artériel, on a imprimé *quinze mille* pour *cinq mille* (1). Je confesse, à la face de l'univers physiologique & mathématique, que *quinquies millies* veut dire *cinq mille*. Il est vrai qu'ayant exprimé cette somme en chiffres arabes sur mon manuscrit, le Compositeur a pris pour une unité numérale & décimale, la virgule qui précédoit le 5, mais il n'y a pas un grand malheur. Je ne dis pas cela parce que vous m'avez passé encore cette faute, à condition de n'y pas revenir; mais je le dis,

---

(1) Lettre de M. P. p. 25.

parce que le calcul de Keil est connu de tout le monde, & de vous aussi.

*Médecine Italienne* pour *Médecine statique*. Si vous n'eussiez eu le dessein de produire un exemple propre à me justifier de toutes les fautes typographiques, vous eussiez d'autant moins cité celui-ci, qu'il se trouve à l'Errata imprimé. Vous me faites bien la grace de croire que j'ai lu quelquefois Sanctarius, ou au moins oui parler de lui & de sa balance. En traduisant le titre de son Livre même, comme vous traduisez les noms de Ville, j'ai dû l'appeler *Médecine statique*. Si vous ne m'aviez absolument interdit les mathématiques à propos du calcul de Keil, je dirois que *Medicina statica* est au moins à Médecine statique ce que *Vindobona* est à *Vindebone*, & que conséquemment la facilité méchanique de la traduction est la même. Cependant on a imprimé *Médecine Italienne*, comme votre Imprimeur auroit pu, de son chef, substituer Vienne à *Vindebone*, si vous n'eussiez été, heureusement, sur les lieux pour revoir les épreuves. Jugez, par cet exemple, de quoi a pu être capable, à trente-cinq lieues de moi, un Prote qui n'est point Médecin, qui cependant a été forcé de revoir seul toutes les épreuves, & qui n'a jamais eu le courage d'imprimer en entier l'Errata que je lui avois envoyé.

Peut-être son amour propre eût-il fait ce petit sacrifice-là au mien, s'il eût prévu qu'à la faveur d'un *déchire* pour un *détache*, vous vous efforceriez de persuader à vos Lecteurs que, selon moi, on s'amuse à Venise pendant la quarantaine, à *déchirer du haut en bas*

tous les chapeaux de castor qui y arrivent de lieux suspects (1), la bonne folie ! celle-ci prêtoit tant que vous n'avez été obligé d'y rien mettre du vôtre; aussi en a-t-on bien ri . . . mais si le hazard avoit placé dans la phrase de Méad, au lieu de cotons ou de camelots, quelques ballots de mauvais livres sur la peste ou sur la p. v. l'équivoque typographique leur eût fait subir le même sort. C'eût été merveille de voir votre embarras pour tourner cela en ridicule. Car déchirer de mauvais livres, est un très-bon remede à la contagion qu'ils peuvent propager. Contagion souvent plus funeste que celle de tous les castors & de tous les camelots. Aussi je pense qu'on fera très-bien à Venise & ailleurs, de continuer à séparer, à développer, à diviser, à détacher les camelots, les cotons, les chapeaux de castor les uns des autres, quand il en arrivera en temps de peste. Mais pour les mauvais livres . . . j'adopte votre méthode sans restriction quelconque. Il faut les déchirer du haut en bas, y faire pratiquer des ouvertures en tous sens, par des crocheteurs à bras nuds, &c. (2)

Quant aux léviers d'une délicatesse extrême, que vous me faites placer très-à-propos à côté de la bouche des araignées (3), il est certain que si vous vous étiez fait arracher, avec un bon davier, la mauvaise dent que le *Vindebone* vous avoit laissée contre moi, il ne seroit jamais sorti de votre bouche une *badinerie* d'une délicatesse aussi extrême.

(1) Lettre de M. P. pag. 35.

(2) Ibid.

(3) Ibid. p. 17.

7

De quelle ressource ne vous a pas encore été votre imagination , pour finir une phrase d'apostrophe qui m'est adressée , par ce mot que vous supposez *mon mot favori diabète*? Le confondre avec le siphon , nommé en grec *diabetes*? seconde hallucination en deux lignes... Prenez garde à vous (1) , j'en vais compter une troisième ... un érudit , un étymologue ... un grec de votre force , ne pas savoir que c'est du siphon grec *diabetes* , que la maladie *diabetes* a pris son nom métaphorique !

*Affectionem hanc hydropem , sive hidrum & siphonem .  
A fujorii instrumenti similitudine appellant.*

( Aët. Tetrab. Serm. III. Cap. de Diabete.)

*Inde mihi huic morbo diaetum appellatio indica fuisse videtur.  
Perinde ac si pertransiuntur dixeris , &c.  
( Aret. de sign. & cauf. morb. Lib. II. C. 2.)*

Ah! ... ah! ... M. le Docteur... si c'étoit moi , vous parleriez de faire une petite confidence aux roseaux (2). Or cette leçon m'apprend , (car il faut profiter de tout) qu'on peut fort bien s'embarrasser en beau chemin , à force de vouloir être trop grec , où il suffiroit d'être un peu françois.

Si cet imbroglio est un modele de ceux de votre pays , oh! je vous avoue de bonne foi qu'on n'y comprendroit rien dans le mien au pied des Alpes ; mais du côté opposé à la Savoie (3). Je crois d'ailleurs que tout cela doit être fort drôle pour ceux qui s'en doutent , ainsi que l'imbroglio suivant , où vous prétendez (4) » qu'on a trouvé à redire à quelques-unes de mes phrases; par exemple , à celle-ci ,

---

(1) Lettre de M. P. p. 36. (2) Ibid. p. 29.  
(3) Ibid. p. 40. (4) Ibid. p. 25.

» soit qu'on les prenne *intérieurement par la bouche*, soient qu'ils aient été introduits à l'*extérieur*. Mais croyez-vous, ajoute votre critique, qu'une chose prise par la bouche, puisse ne pas être prise *intérieurement*, & qu'une autre appliquée non *intérieurement*, puisse être introduite *extérieurement*? c'est un problème dont vous donnerez facilement la solution. Je m'en rapporte à vous sur ce point (1).

Voici, M., le passage critiqué, que vous n'avez pas copié, ou fait copier exactement : « On donne le nom de poison à tous les corps qui, par eux-mêmes, ou au moins par leurs qualités les plus insignes, sont tellement contraires à la vie des animaux, que leur plus petite dose suffit pour la détruire, soit qu'on les prenne *intérieurement par la bouche*, soit qu'ils aient été introduits à l'*extérieur au moyen d'une plaie* (2). » Cette suppression, M., vous argue d'*infidélité*. C'est une chose déjà démontrée par quelques exemples & qui le sera encore par plusieurs autres. Pour l'*énigme*, le *logographe*, l'*hiéroglyphe* que vous me proposez, vous me faites assurément beaucoup d'honneur de vous en rapporter à moi sur ce point. Je ne suis pas *Oedipe*. Mais la solution de ce *problème*, comme vous l'appellez, ne seroit-elle pas plutôt du ressort de M. Clistorel? Car enfin un *gargarisme* est une chose *prise par la bouche*, & qu'on ne compte pas au nombre des *remedes intérieurs*. Un lave-

(1) Lettre de M. P. p. 25.

(2) Rec. des *Gœuy.* de R. Méad, Tome I, p. 51.

ment . . . mais réellement, M., ne me donnez donc plus comme cela de mauvais exemples, & laissez-moi dans ma vieille habitude de respecter le Public. Où alliez-vous aussi chercher, pour *medium* d'une de vos *mille & une facetées*, un *medium* si peu *plaisant*? . . .

Comme vous vous perdez encore en cherchant à m'embarrasser dans les mots de *symptomes de végétaux*, virulence des *minéraux*, efficacité de ce qui tue les *animaux* (1)! C'est bien ici que votre dessein perce, & qu'on voit évidemment que votre critique n'est qu'une feinte, & que vous avez cherché à me donner beau jeu. Des gens mal intentionnés, & qui jugent les autres par eux-mêmes, voudroient m'insinuer que vous auriez pu prendre le change sur la nature de l'objet en question. . . . Loin de moi, M., des pensées si téméraires; je réponds à votre invitation, & je dis qu'il n'y auroit pas lieu d'être si fort étonné qu'un *Naturaliste attribuât tant de symptomes aux végétaux*, parce que par *symptome* on entend accident contre nature, & que les *végétaux* étant susceptibles des *maladies* qui leur sont particulières, ils le sont aussi des symptomes qui les caractérisent. Mais ici, c'est pour vous amuser, que vous me faites attribuer tant de symptomes aux végétaux (2); les végétaux vénéneux n'ont pas de *symptomes*; mais ils en produisent dans le corps humain; & de ceux-ci, on peut dire *symptomes dûs aux végétaux*; c'est ce que j'ai

(1) Lettre de M. P. p. 26. 27.

(2) Ibid.

dit en traduisant Méad (1), & je n'ai dit ni plus ni moins.

Quant à la *virulence* des minéraux, je n'ai employé cette expression à leur égard, que bien indirectement. Je ne serois point intéressé à accréditer le mot, puisqu'à peine pourriez-vous soutenir que je m'en sois servi (2) : si vous aviez un peu plus de confiance au D. Méad & à M. Lotry, je m'excuserois sur mes deux modeles qui m'ont induit en erreur (3) : mais étayons-nous auprès d'un Aristarque de votre force, de l'autorité prépondérante des Anciens. Pline, M., oui, Pline, ce Buffon des Romains, dit, en parlant des eaux de la mer, qu'elles perdent leur *virulence* lorsqu'elles ont été gardées long-temps (4). Cela vous paroît sans doute fort extraordinaire ! Et si je vous disois, pour faire le savant à mon tout, que le mot de *virulence* adapté aux *plantes*, n'a même pour elles qu'une acception métaphorique, & que le mot *virus* n'a signifié primitivement & dans le sens propre, que cette odeur qui annonce d'une manière aussi désagréable que caractéristique, le sexe du bétail domestique, *olentis mariti*? mais il faudroit une nouvelle caution, & j'exposerois encore le savant Robert Etienne à être taxé de *badin*, & son *Thesaurus linguae latineæ*, de recueil de *badinage*.

(1) Trad. de Méad, Tome I, p. 212.

(2) Ibid.

(3) Thé Medical Works of R. Méad, Edinburgh. T. I, p. 122. Rich. Méad Opera. Ed. A. C. Lorry, T. I, p. 132.

(4) Hist. Nat. Lib. VIII.

Savez-vous bien que si j'étois homme à me prévaloir des autorités, je tirerois encore ici en cause le Poète Lucrece ? qu'à l'égard des *capillamens* nerveux, je ferois valoir l'exemple de M. Lorry, celui du D. Méad, & celui du grand Newton lui-même ? Ne prodiguons pas tant d'érudition. On croiroit que nous prenons la chose au sérieux, comme vous, lorsque vous vous êtes imaginé *vous être engagé*, comme malgré *vous*, dans une dispute littéraire (1). Vous êtes bien fait, M., pour pratiquer les honnêtetés littéraires ! Mais *vous engager dans une dispute littéraire* ! oh ! ce n'est pas le fait d'une ame aussi pacifique, aussi modérée, aussi débonnaire que la vôtre ; d'un Confrere qui dans aucun des ses ouvrages, comme vous le prouvez très-bien, ne nous a jamais rien dit, qui ne nous a rien fait, même dans sa critique, & qui ne l'a faite, que parce qu'il ne nous connoissoit pas (2).

En effet, M., vous m'accusez d'un vice de l'esprit & du cœur, qui ne fut jamais le mien. Selon vous, je me suis cité pour modèle de bon écrivain (3), j'ai traité de vous tous mes Confrères (4), je suis le persécuteur de tous les écrivains (5), M. de Voltaire a trouvé en moi une terre furieusement ingrate (6), je fais l'histoire de ma famille (7), que vous placez au pied d'une montagne des Alpes, du côté de la Savoie (8).

(1) Lettre de M. P. Avertisse.

(2) Lettre de M. P. p. 13.

(3) Ibid. p. 19. (4) Ibid. p. 37.

(5) Ibid. p. 39. (6) Ibid. p. 40.

(7) Ibid. (8) Ibid.

Où ai-je fait, M., l'histoire de ma famille ? Elle n'offre rien d'assez intéressant, rien de relatif à l'objet que je traitois, pour m'être oublié ainsi vis-à-vis du Public. Savoyard ! ne croyez pas me fâcher ; si je l'étois, je ne nierois pas le fait. Avant que le bon Henri IV eût acquis la Bresse & le Bugey, en échange du Marquisat de Saluces qu'il céda au Duc de Savoie, mes aïeux maternels étoient Savoyards. Quand vous aurez fait quelques progrès en Géographie raisonnée, on vous dira que dans les bonnes sociétés de Chambery, on parle un françois plus épuré que dans celle de Paris, où le Docteur de la maison désigne la Capitale de l'Autriche sous le nom de *Vindebone*, ou il met dix fois dans la même page les différens temps du verbe *mettre* (1), où il parle de *pardonner des amorces au lecteur* (2).

Vous me prenez pour un Savoyard ! Eh ! voyez un peu sur quelle espece de fondement ! ... Mais ne serois-je pas plus autorisé, M., à vous croire du Pays de certain » Escolier » qui à Pantagruel l'interrogeant : D'où viens-» tu ? répondit ; de l'alme, inclyte & célèbre » Académie que l'on vocite *Lutece* . . . & » interrogé, d'ond'es-tu ? dist ; L'origine pri-» mève de mes aves & ataves feut indigène des » Régions Lémoviques (3) ». Pantagruel qui étoit aussi zélé que vous pour le *beau parlage*, mais qui n'étoit pas d'un naturel aussi débonnaire, tint un fort mauvais parti à votre ancien Compatriote, parce qu'il avoit *cuidé ainsi pindariser*

(1) Lettre de M. P. p. 31. (2) Ibid. p. 21.

(3) Pantagruel, Liv. II, chap. VI.

*en escorchant le latin, pour contrefaire le langage des Parisians.* » Le paovre excoriateur » en mourut de la mort Rolland, nous dé- » montrant ce que dict le Philosophe Aulle- » Gelle, qu'il nous conviant parler selon le lan- » gaige usité (1) ». Avouez que vous ne vou- » driez pas avoir eu pour censeur de votre *Vin-debone ung gallant* de l'humeur & de la force de Pantagruel ?

» Naviez-vous pas encore dans ces cantons » *cet autre divin Voltaire*, ce maître du goût, » dont le coup d'œil enfante les talens ? Vous » connoissez sa bienfaisance ; mais si, par » pitié ou par hazard, il a jetté quelques » marrons dans votre jardin, il faut conve- » venir qu'il a rencontré une terre furieusement » ingrate (2).

Voilà, M. de Vindebone, une de vos plus indécentes *hallucinations*, vous ne respectez rien. Quel est le ton que vous vous permettez ? *cet autre divin Voltaire*, j'en rougis pour vous... *cet autre... ce Maître du goût dont le coup d'œil enfante les talens* ! Mais je connois des gens que M. de Voltaire regarderoit du matin jusqu'au soir, sans en faire des hommes de mérite. Le soleil ne fertilise pas tous les climats qu'il éclaire.

Oui, M., je connois la bienfaisance de M. de Voltaire. Je la connois par ma propre expérience ; & tandis que j'ai eu le bonheur d'être son voisin, je l'ai vu cette bienfaisance, dont la source est intarissable, je l'ai vu se multi-

(1) Pantagruel, Liv. II. chap. VI.

(2) Lettre de M. P. p. 40.

plier & se reproduire sur tout ce qui l'environnoit. Et quand vous osiez dire qu'il a rencontré en moi une terre furieusement ingrate, vous me prêtez des sentimens dont vous connoissez apparemment un modèle ; mais qui ne fut & ne sera jamais en moi. Quelle est encore cette pitié ou ce hazard, que vous donnez pour cause alternative des bontés de M. de Voltaire à mon égard ? Non, M., duffé-je franchir les bornes de la modestie, votre injustice m'y force ; non, M. de Voltaire, en m'adressant au premier Ministre de l'Europe, daigna le faire en me donnant des qualifications trop flatteuses (1), pour me laisser croire que la pitié fut le seul mobile de sa recommandation. Par hazard ? Sachez, M., que rien ne se fait par hazard à Ferney, & que la bienfaisance n'y est pas plus bornée en lumières qu'en étendue.

Pour les marrons de M. de Voltaire jettés dans mon jardin, c'est un petit effort de facétie qu'il faut vous pardonner, pour soutenir mon rôle de bon Chrétien (2). Vous venez presque de me fâcher : *irascimini, ai-je autrefois chanté à Complies, & nolite peccare.* Parole de bréviaire. Si vous parlez au propre, mon jardin n'étoit pas assez près de celui de M. de Voltaire, qui d'ailleurs ne s'amuse point à jeter des marrons. Si c'est au figuré, mauvaise trouvaille, méchante métaphore ? un jetteur de marron peut servir d'emblème au portrait de la polissonnerie, comme celui qui jette des

(1) Journal Encyclop. année 1769.

(2) Lettre de M. P. p. 17.

boules de neige . . . mais jamais on ne s'avisera d'en faire l'emblème de la bienfaisance , & bien moins encore de la bienfaisance personnifiée à Ferney.

Mais à propos de marrons jettés dans les jardins , combien n'êtes - vous pas venu jeter indiscrettement des pierres dans le mien ?

Pourquoi chercher à me faire passer pour *le persécuteur de tous les écrivains* (1) , parce que j'ai dit , que vous avez donné une mauvaise traduction de Rhazès ? Si j'avois avancé cela sans preuve , je serois un mauvais juge . Mais d'un mauvais juge à un persécuteur la distance est encore très-grande . On peut respecter les intentions du premier , & plaindre son erreur ; mais le rôle de persécuteur est toujours odieux , il se décele dans un écrivain par l'acharnement avec lequel il poursuit son adversaire , par les personnalités , les fausses allégations , les suppressions infidèles , les calomnies , les injures qu'il emploie . Examinons notre conscience , & je pourrai encore finir mon sermon par ces mots : *ne persécutons jamais* (2) , sans craindre qu'on me reproche de n'avoir pas prêché d'exemple .

*Le sang de bouquetin guérit mieux la péri-neumonie que les antiphlogistiques* (3) ; c'est le langage que vous me prêtez . Voici ce que j'ai ajouté , après avoir rapporté les expériences de M. Tennent sur la racine de seneca : » N'oublions - nous pas quelquefois dans la pratique cette viscosité du sang , pour ne nous occuper que de l'inflammation ? Les antiphlogis-

(1) Lettre de M. P. p. 17.

(2) Ibid. p. 17.

(3) Lettre de M. P. p. 42.

» tiques laissent peut-être périr bien des gens,  
 » que le sang de bouquetin , ou la décoction  
 » de seneca sauveroit (1).

Vous me faites parler de guérisons de lepre faites avec des digestions de viperes , du côté de la Savoie , où , felon vous , il n'y a point de lépreux (2). En traduisant Méad , jai dit que le vin , dans lequel on a mis des viperes en digestion , lui a réussi dans les lepres les plus opiniâtres (3). Vous voyez qu'il n'est cependant là question ni de moi , ni de lépreux de Savoie , ni de digestion de viperes . C'est comme si dans l'endroit où , en traduisant Rhazès , vous dites que » le thebashir des Arabes n'est autre » chose que les cendres de cannes-à-sucre , » qui épaississent le sang par leur propre sub- » tance (4) « , je vous faisois dire que , pour épaissir le sang du côté de Vindebone , on fait avaler des cannes de sucre dans un thebashir de cendres.

Qu'eût-ce encore que l'Histoire de cette pauvre Dame dont on trouva , le matin , le ventre pendu aux dents de son mari (5) ? Ici vous avez au moins cité la page du Méad ; tout Lecteur raisonnable , qui voudra y recourir (6) , n'y trouvera pas , j'espere , le ridicule que vous avez bien de la peine à jettter sur un morceau de phrase isolé , dont vous supprimez les an-

(1) Trad. de Méad , Tome I , p. 92.

(2) Lettre de M. P. p. 42.

(3) Trad. de Méad , Tome I , p. 108.

(4) Traité de Rhazès par M. P. p. 43.

(5) Lettre de M. P. p. 35.

(6) Trad. de Méad , Tome I , p. 165.

técédens

técédens & les conséquens. Si c'est une fineesse, elle n'est pas d'une délicatesse extrême, comme les léviers de vos araignées ; elle est moins légère que vos sauterelles à trois pieds.

A propos de ces sauterelles ( je savois bien que nous avions encore deux mots à en dire ), est-ce que vous ne croyez pas plus aux Acridophages ? Vous avez cependant observé qu'ils avoient le ventre rongé de vers à l'âge de quarante ans ( 1 ). D'ailleurs l'Evangile y est formel ; car Saint Jean-Baptiste vécut de sauterelles dans le désert ( 2 ) ; peu vous importe , vous avez changé de ton depuis 1768. Vous ramassiez alors avec le plus grand scrupule les *cum permissione Dei*, les *si voluerit Deus*, de Rhazès. Vous n'auriez pas fait grace du plus petit *volente Deo* ; comme ces bonnes petites conclusions de collectes Musulmanes étoient alors respectées par vous , qui depuis

*quantum mutatus ab illo !*

devenu un esprit fort de la première classe , vous évertuez jusqu'à rapporter mes sermons , pour vous moquer de moi , en disant que je suis *un très-bon chrétien* ( 3 ).

Eh bien ! M. , puisqu'on ne gagne rien à vous citer l'Evangile , & que vous me défendez de prêcher , il me reste encore quelques autorités tirées des Livres profanes ; il faut en faire argument. Vous me reprochez d'être tout émerveillé de choses qui n'en valent pas la

( 1 ) Hist. de là p. v. Tome I , p. 278.

( 2 ) *Esca autem ejus erat locusta & mel.* ( Math. cap. iiiij ).

( 3 ) Lettre de M. P. p. 17.

peine ; vous ne cessez de crier au miracle (1) ; vous n'avez donc jamais lu que les catalogues de la rue St. Jacques (2) : ouvrez le *trésor de Seba*, vous y trouverez des papillons de Surinam, dont le volume égale celui de nos oiseaux. M. Valmont de Bomare raconte, dans son Dictionnaire d'Histoire Naturelle, la manière dont les Acridophages font la chasse des sauterelles. Il vous dira encore, contre le sentiment de l'Auteur du Dictionnaire des Animaux, qu'à Abbeville, à Saint-Valery, à Calais, on fait une assez grande consommation de sauterelles, qu'on en envoie par présent à ses amis. En avez-vous la moindre envie ? Je m'estimerois trop heureux d'être à portée de la faire. Vous n'avez qu'à me faire signe ; d'autant plus qu'il paroît que votre Restaurateur n'a aucune correspondance en basse Picardie. Réveillez-vous, M., bonne nouvelle ; je reçois dans l'instant l'envoi de M. de Trattner, Imprimeur de Leurs Majestés Impériales & du Docteur de Kaën (vous savez bien qu'elle est la Ville où celui-ci loge dans sa rue), la suite de la *Statistique des Etats de l'Europe*, que M. Baumann vient de publier en allemand, à Brandebourg (L. à Baumans Arbris, &c.) Cet Auteur dit formellement que dans le territoire d'Alep, on trouve des brebis dont la queue pese jusqu'à cinquante livres ; (je vous avertis que j'écris en toutes lettres, pour éviter les inconveniens des zéros en plus ou en moins), des chevres dont les oreilles ont un

(1) Lettre de M. P. pages 32, 33, &c. &c.

(2) Ibid. pages 22, 23.

pied de long . . . les sauterelles causent de grands ravages dans ce pays-là , on les mange fraîches , on les mange SALÉES & ENFUMÉES , comme un très-bon mets. Ne reconnoissez-vous pas ici bien évidemment les sauterelles de Pline , celles de Rhazès , les miennes de trois pieds de long ? . . . mais pour les vôtres à trois pieds , cherchez des autorités pour faire croire que cela est plaisant ; car jusqu'ici personne ne s'en est douté.

Nous parlions , avant ce long épisode , de la Dame dont le ventre se trouva pendu aux dents de son mari. Je suis bien étonné que vous n'ayiez pas saisi cette occasion si favorable pour ajouter à vos réflexions philosophiques sur les pendus de différentes saisons (1) , des réflexions philosophiques sur les pendus de différentes façons. Franchement , M. , cette manière de parler m'a parue l'une de vos moins bonnes plaisanteries ; elle m'a fait de la peine. Si vous aviez parlé de réflexions physiques sur les pendus de différentes saisons ! mais des réflexions philosophiques sur cet objet ! . . . oh ! c'est passer la permission d'abuser du nom sacré de Philosophie. Eh ! qui rédigera , je vous prie , ce Code Philosophique de réflexions sur les pendus ? Car enfin si vous ne vous proposez de dédier ce Recueil à ceux qui pendent ; vous le destinez probablement à l'instruction des gens à pendre , ou à la consolation des veuves de pendus.

Je crois , M. , que vous avez placé là du tragique un peu moins noble , qu'un Lecteur

(1) Lettre de M. P. p. 35.

d'une *delicatesse extrême* ne l'eût souhaité. C'est cependant une *ruade bien prononcée*; mais si votre philosophie est encourageante pour les pendus, vos badinages sont par fois peu édifiants pour les bons chrétiens.

Je ne sais si je pousse le scrupule trop loin; mais il me semble qu'il est certaines équivoques réprouvées même par la décence sociale, & qu'un homme de notre état, sur-tout, ne doit jamais se permettre. Ne parlez donc plus, je vous prie, de vos *Introductions sur l'homme* (1); n'appellez plus le *Journal de Médecine* un écrit *Menstruel* (2); cette métaphore, qui m'a paru impropre, a semblé mal propre à beaucoup de gens... sur-tout gardez vos *gueules* (3) pour une autre occasion, & souvenez-vous qu'il vaudroit mieux manquer à un procédé *chymique*, qu'à ces égards imposés par la bonne éducation à tous les gens honnêtes; égards dont il n'est pas plus permis de se dispenser en Savoie qu'en France; égards aussi sacrés au pied du *Mont-Jurat*, que dans la Capitale du Limousin, ou dans celle de l'*Autriche*.

Puisque nous finissons ici par le chapitre de la politesse, je n'y veux pas manquer envers vous. Mais né au pied d'une montagne des Alpes, tout près de la Savoie (4) & de la Suisse, j'ai conservé toute la franchise dont mes compatriotes & mes bons voisins m'ont donné l'exemple; & comme homme franc, je ne peux me dispenser de vous faire appercevoir

(1) Lettre de M. P. p. 34. (2) Ibid. p. 5.  
(3) Ibid. p. 34. (4) Ibid. pag. 40.

que le ton que vous avez affecté, présente le contraire le plus plaisant du monde. Autant vous paroissez familier lorsque la phrase s'adresse à moi, autant vous êtes respectueux quand c'est de vous que vous parlez. *Le je, le moi* dont vous êtes le sujet, est apparemment à vos yeux quelque chose d'un ordre, d'une hiérarchie trop relevée, pour être mis, par le porteur même, à la première personne. Vous poussez la réserve à l'égard de M. Paulet, qui n'est pourtant qu'un seul & même Sofi avec vous, jusqu'à ne parler de lui que comme d'un Amphitron à la troisième personne. Ne croyez pas, au surplus, que tout cela m'ait donné la moindre humeur : je vous jure que j'aime encore mieux rire, avec *vous*, du *vous* qui appelle *vous*, *MONSIEUR PAULET*, que de me fâcher pour entendre si souvent ce même *vous*, m'appeler par mon nom, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur,*

C . . .



---

---

## E R R A T A.

**P**Age 4, ligne 4, *Tibi pinguis, anas*, lisez,  
*Tibi pinguis anas.*

*Page 5, ligne 11*, de son Livre même, *lisez*,  
de son Livré, même.

*Page 6, ligne 16*, contiuuer, *lisez*, continuer.

*Page 7, ligne 4*, après *mon mot favori dia-*  
*BETE*, *ajoutez*, Voilà qui seroit aussi d'une  
délicatesse bien extrême; mais malheureusement,  
comme c'est encore vous qui avez ici le mé-  
rite de la création, celui de l'application se  
réduit à peu de chose; à une petite impolitesse.  
J'ai écrit diabete, comme M. Lieutaud & les  
Médecins François, & non *diabète*, comme vous.  
Et voyez, je vous prie, comme vous avez oublié  
d'être conséquent. Vous voulez que la maladie  
en question s'appelle *diabetes*, & votre raison  
décisive, c'est que si son nom s'écrit ou se  
prononce autrement, vous tremblez qu'on ne  
vienne à le confondre avec le Siphon, &c.

*Page 15, ligne 7*, des pierres, *lisez* de  
pierres.

*Page 17, ligne 7*, ne croyez pas plus aux  
Acridophages, *effacez*, pas.

*Page 18, ligne 20*, dans l'instant l'envoi,  
*lisez*, dans l'instant de l'envoi.

*Ibid. ligne 22*, de Kaën, *lisez*, de Haën.

*Page 20, ligne 22*, Mon-Jurat, *lisez*, Mont-  
Jura.

*Page 21, ligne 12*, Sofi, *lisez*, Sofie.



## TROISIEME LETTRE

DE M. COSTE

A M. PAULET.

---

*In parvis litibus has Tragædias movere tale est, quasi personam  
Herculis, & cothurnos aptare infantibus velis.*

(Fab. Lib. VI. Cap. de Perorat.)

---

VOUS aviez, Monsieur, en commençant votre Diatribe, l'imagination singulièrement exaltée, la tête pleine d'idées plus tragiques les unes que les autres. Vous vous représentez d'abord vos Adversaires ourdissant la trame d'une conjuration dont vous êtes l'objet, déguisant leurs motifs sous le voile de l'honnêteté, de la bonne foi & presque de l'indulgence (1); voilà le noeud qui se forme. Un instant après tout décele le manège de ces deux CRITIQUES QUE vous allez mettre à découvert (2). On s'attend à voir les preuves de la conjuration dévoilées; & après quarante pages, où il n'en est pas fait la moindre mention, vous terminez ce premier acte en promettant de vos nouvelles (3).

Promettre, est un; & tenir, est un autre.

---

(1) Lettre de M. P. p. 5. (2) Ibid. p. 8.

(3) Ibid. p. 47.

Croyez-moi, M., renoncerez à ces idées-là.  
Tous ces drames bourgeois ne font pas fortune :  
le magasin de votre Libraire & le Sénat de  
Rome, la critique de vos Opuscules & la mort  
de César, inspirent un intérêt bien différent ;  
n'introduisons jamais le cothurne, où les sifflets  
peuvent suffire.

Mais treve de réflexions sur la forme de vos  
Tragédies, de vos Parodies, de vos *Ruades*, de  
vos *Parades* substituées aux *Oremus* de l'ancien  
temps ; il est question de justifier notre premier  
dire sur votre Traduction de Rhazès.

Vous aviez annoncé, en 1768, *Rhazès pur  
& vengé du tort que lui avoient fait les Tra-  
ducteurs* (1). Après avoir été altéré, défiguré  
par les diverses traductions, ce Traité venoit  
d'être rétabli dans sa pureté naturelle par les  
soins de M. Channing (2). Vous exceptiez si  
peu le D. Méad, que son édition étoit celle  
dont vous parliez le plus, & vous étiez bien  
éloigné d'en parler avec respect. Vous n'aviez  
pas saisi l'endroit où il raconte comment il  
étoit parvenu à se procurer le manuscrit arabe,  
& encore moins comment fut faite la version  
latine & *angloise* qu'il publia. Pourquoi répé-  
ter que Méad se fit aider dans cette Traduc-  
tion par Salomon Negri, Gagnerus & Thomas  
Hunt (3) ? Méad n'a jamais dit un mot de  
cela. Ce Médecin ne favoit pas l'arabe, il pria  
deux Savans de lui traduire séparément le ma-  
nuscrit envoyé de Leyde par Boerhaave. Les

---

(1) Abrégé de la vie de Rhazès, p. 9.

(2) Hist. de la pet. vér. Tom. I, p. 101.

(3) Lettre de M. P. p. 7.



3

deux versions n'eſt pas ; il les fit comparer par un Professeur de Langues orientales ; & il facilita le travail de celui-ci par ses connoiſſances en Médecine ; c'eſt-à-dire, que dans les phrases qui parurent équivoques à Thomas Hunt, le D. Méad décida de la vraisemblance ſur le sens médicinal, ſur la connexité de la theſe en question, avec les précédentes & les suivantes. Au lieu donc de fe faire aider par les Savans dans une traduction qu'il ne pouvoit entreprendre, ignorant abſolument l'arabe, le D. Méad les aida du ſecours de ſes lumieres pour la perfectionner. Il eut donc, comme Editeur, le plus grand mérite de cette traduction.

Qu'eſt-ce qui engagea le D. Méad à préférer un ſens à un autre dans tel ou tel paſſage ? L'examen réfléchi de ce qui pouvoit former dans Rhazès un tout lié d'aethiologie, d'obſervations & de prescriptions conséquentes les unes aux autres. C'eſt sans doute le même motif qui vous a porté à adopter la version latine de Channing, plutôt que celle de Méad. C'eſt encore, en partant du même principe, que j'ai cru la version de Channing bien inférieure à celle de mon Auteur. Avant de diſcuter la solidité de nos conſéquences, qui font contraires, il faut établir le droit que vous me refusez impitoyablement d'avoir pu juger cette préférence. Voici votre objection dans ſon plus beau jour : » M. Coſte ne fait » pas l'arabe, il ne connoît même pas la version » latine de Channing ; donc il a tort de com- » parer la traduction françoife que j'ai faite » ſur celle-ci, avec la version latine de Méad » que je n'ai pas voulu suivre. » C'eſt là,

4

je crois , l'extrait , la quintessence de ce què  
votre rhétorique amplifiante nous dit en six ,  
Sept ou huit pages de votre Diatribe , (*initio*) .

Je dois supposer , M. , votte traduction fran-  
goise très-exacte & très-conforme à la version  
de Channing ; vous êtes intéressé à m'ac-  
corder cette majeure : or , si votre traduction  
est la fidele copie de Channing , en comparant  
Méad à vous , je comparois donc Channing  
à Méad ; & comme les objets qui peuvent  
être comparés à un troisième , peuvent l'être  
entr'eux , j'étois encore libre de juger de la  
préférence que je devois accorder à Méad sur  
Channing , par le plus ou moins de probabilité  
des passages dissemblables . J'avois la même  
raison que vous , la même qui avoit déterminé  
Méad sur le sens de chaque phrase en détail ,  
puisque nous ne savons pas plus l'arabe , ni  
vous ni moi , que Méad ne le savoit .

Mais Channing , direz-vous , avoit sur votre  
Méad cet avantage , soit ; mais celui d'une vaste  
érudition & d'une grande expérience en Mé-  
decine , n'a-t-il pas dû être préférable ? Car  
enfin , si le passage correspondant vaut mieux  
dans Méad , est-ce parce que Channing aura  
été plus exact dans la traduction ? Alors il  
faudroit réformer Rhazès . . . Ici vous pou-  
vez opter ; mais quelque parti que vous pre-  
niez , vous n'éviterez pas l'alternative : ou  
vous n'avez pas bien traduit Channing ( pro-  
position qui répugne aux intérêts de votre  
gloire ) ou votre Patron Channing n'a pas  
compris Rhazès . Il y auroit cependant une  
troisième maniere d'expliquer cela . . . Un  
manuscrit défectueux ; mais pourquoi l'auroit-  
on préféré à celui qui avoit servi au D. Méad ?

De quelque côté qu'on se tourne, les torts  
sont pour Channing ou pour vous; mais de  
façon que les siens ne pourroient excuser les  
vôtres; parce que le fait est que vous avez pré-  
féré sa version à celle de Méad, & que celle de  
Méad doit être préférée à la sienne, comme je  
le prouverai par la comparaison des passages  
qui different. Mais nous avons encore quel-  
ques petits objets moins essentiels auxquels,  
cependant, vous avez attribué assez d'impor-  
tance, pour qu'il soit nécessaire d'en dire deux  
mots avant d'entrer plus sérieusement en ma-  
tiere.

M. Roux a parlé d'un Traité de Rhazès,  
publié par Channing en *anglois* (1); il est  
évident que M. Roux a voulu dire en *Angle-terre*, & je ne doute pas que ce ne soit une  
faute d'impression; mais êtes-vous bien sûr,  
vous, M., qui ne doutez jamais d'aucune des  
choses qui peuvent vous être favorables, êtes-  
vous bien sûr que Channing n'ait jamais pu-  
blié Rhazès en *anglois*? Savez-vous, ou igno-  
rez-vous que le D. Méad a donné ce *Traité*  
*de la p. v.* en cette même langue à la suite  
du sien? Ce sont de petites misères qui ne  
coûtent guere à apprendre, qu'il n'y a pas  
grande gloire à savoir; mais qu'il ne faut  
pas ignorer, quand on veut donner, comme  
vous, des leçons de Bibliographie. Ce n'est  
pas vous, M., qui m'avez appris que M.  
Lavirotte avoit traduit la description de la  
machine de Sutton en françois; j'en ai été averti

---

(1) Lettre de M. P. p. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12,  
13, &c. &c.

par trois de mes amis, & je l'ai trouvé annoncé, je ne fais plus où. Je vous préviens encore qu'il y a des Œuvres de Méad un bien plus grand nombre d'éditions que vous n'en connaissez. Consultez là-dessus M. de Haller, (*Stud. Med. T. II. p. 638*). Vous m'avez dispensé, au reste, de faire une étude particulière des Catalogues des Libraires de la rue Saint-Jacques, & je vous en suis très-obligé; mais puisque vous donnez dans cette partie, vous ne serez peut-être pas fâché que je vous indique encore la rue de la Vieille Bouclerie. Vous trouverez dans le Catalogue de Madame *d'Houri*, une Traduction des *Monita & Præcepta* de Méad, publiée, il y a douze ou quinze ans. Pourquoi ne l'avez-vous su plutôt? quelle satisfaction vous auriez eue à lui donner le titre d'*excellente*, comme aux *excellentes* notes de M. Cliffton Wintringham (1)!

Vous voyez que je ne cherche pas à perdre de vue nos Libraires. Je vous assure que M. Cavalier de la rue Saint-Jacques ne me fera aucune querelle, & qu'il sera fort étonné que vous vous chargez d'être son Avocat dans une affaire où il n'y a pas matière à procès. Quatre mots qui doivent finir une phrase, mis au commencement d'une autre, ne peuvent former d'équivoque, à moins que dans un discours le sens ne soit aussi suivi, & l'expression aussi exacte dans l'une que dans l'autre variante; or voyons la phrase d'après laquelle vous concluez que j'ai dit qu'on ne trouvoit

(1) Lettre de M. P. p. 20.

7

point la *Dissertation sur les Médailles de Smyrne*  
dans l'édition de M. Cavelier (1).

» L'édition de M. Lorry ne renferme ni  
» les avis & préceptes de Médecine , ni la  
» Médecine sacrée ; ni les recherches sur la  
» Machine de Sutton , ni celles sur le scorbut  
» de mer. Celle de Mortier d'Amsterdam n'a  
» que les deux premières parties omises. Dans  
» celles de Cavelier , dans la dernière même  
» de Londres , qui a beaucoup servi à la nôtre ,  
» on ne trouve point la dissertation sur les  
» Médailles de Smyrne , &c. &c. (2).

Il y a , M. , de la mauvaise foi , il y a peu  
de générosité à abuser d'une faute Typogra-  
phique , de ponctuation , pour me faire dire  
une chose démentie dans le texte même de  
la citation. L'édition de *Cavelier* , & celle de  
M. *Lorry* , sont-elles différentes ? Lors donc  
que je n'exclus de celle de M. Lorry que les  
quatre parties des Œuvres de Méad , énoncées  
dans la première phrase , est-il probable que  
dans celle qui suit j'aie intention d'en exclure  
encore une autre ? Mais dans le fait , que signi-  
fieroit cette phrase : *celle de Mortier d'Am-  
sterdam n'a que les deux parties omises* ? où ?  
*dans celle de Cavelier*. Le point doit suivre  
ces derniers mots. D'ailleurs je dis que c'est  
d'après l'édition de M. Lorry , & d'après  
celle de Londres , que je traduis. Celle de  
Londres , selon moi (3) , manque de la dis-  
sertation sur les Médailles de Smyrne. Où

---

(1) Lettre de M. P. p. 20.

(2) Trad. de Méad , Tome I , p. 4.

(3) Ibid.

donc l'aurois-je prise ? si ce n'est dans l'édition de M. Lorry ? Car je n'avois pas celle de Vanden-Hoeck faite à Gottingue en 1748 & 1749, sous les yeux & par les soins de M. de Haller ; je n'en ai pas parlé, parce que je ne la connoissois pas. Il y auroit donc une contradiction frappante, une inconséquence d'autant moins pardonnable, qu'elle auroit été faite bien gratuitement, & sous les yeux de gens intéressés à me donner un démenti très-formel, très-authentique & très-humiliant... Je demande pardon au Lecteur de cette multitude de mots pour si peu de choses. Ceux qui vous auront lu, auront quelque indulgence pour moi. Je prie ceux qui n'apprendroient l'existence de votre Lettre que par mes répliques, de croire que je n'emploie pas sur l'objet en question une phrase par page de votre texte. Il est vrai qu'en revanche, vous avez sur les choses un style si laconique, qu'il faut quelquefois des pages pour faire à un petit énoncé de rien.

Pourquoi, par exemple, vouloir que je vous copie (1), moi qui n'en eus jamais l'envie, & à qui vous l'eussiez bien fait passer en me forçant de vous lire ? Pourquoi essayer de donner à ma Traduction de Rhazès une autre généalogie, pour vous en faire le pere immédiat, vous, qui y trouvez tant d'*hallucinations* ? Que concluront delà ceux qui croiront la calomnie sur votre parole ? Ils diront : Il faut que *le françois* de M. P. soit un *terrible françois*, puisqu'il a présenté plus de dif-

---

(1) Lettre de M. P. pag. xi.

9

sicutés pour être mis en françois, que du latin venu de l'arabe, qui avoit été grec, qui avoit été syriaque. D'autres voudront bien juger sur les preuves; car je vous copierai . . . mais avec des guillemets & des lettres italiques (1). Oui, M., vous m'en avez fait sentir la nécessité. Lorsque j'en ferai usage, ce ne sera pas par l'effet d'une échappée de raisonnement, & la copie actuelle ne viendra pas à l'appui de la copie supposée.

Vous ne voulez pas avoir fait dire au D. Méad que Robert Etienne étoit un *badin* (2). La qualification est donc de vous; vous avez beau plaisanter sur les étourneaux, ils ne feront pas perdre de vue votre *hallucination*. Que vous paroissiez là en qualité de *diseur*, ou en qualité de copiste, je laisse à d'autres la décision des qualités; voici ce que vous faites dire à Méad comparé à ce qu'il dit :

» <i>Edidit illum, (Rha-</i>	» Cet Ouvrage écrit
» <i>sis Tractatum) primus</i>	» d'abord en arabe, fut
» <i>græcè Robertus Ste-</i>	» dans la suite traduit
» <i>phanus, Alexandri</i>	» en syriaque . . . En
» <i>Tralliani Operi an-</i>	» 1548 Robert Etienne
» <i>nexum A. D. M. D.</i>	» de Paris le traduisit
» <i>XLVIII. hoc titulo:</i>	» en grec, & le publia
» <i>ραζὴ λόγος Περίλογιμος</i>	» avec les Ouvrages
» <i>κῆς. Hanc latinè trans-</i>	» d'Alexandre de Tral-
» <i>tulerunt tres Interpre-</i>	» les . . . C'est sur-tout
» <i>tes, quorum primus</i>	» dans cette traduction
» <i>Georgius Valla Plat-</i>	» que ce traité de Rha-
» <i>centinus... Jo. Guin-</i>	» zès perdit tout son

(1) Lettre de M. P. p. 15.

(2) Ibid.

» mérite, suivant la re-     » terii *Andernaci* . . .  
 » marque de Méad, &     » Nicolaus Machelli...  
 » le Traducteur, en     » at ipse *Liber græcus*  
 » badinant, retrancha     » non ex arabicâ, sed sy-  
 » de son chef ou ajouta     » riacâ, ut titulus in-  
 » tout ce qu'il voulut.     » dicat, linguâ traduc-  
 » George Valla, Mé-     » *tus est. Proinde multa*  
 » decin de Plaisance,     » *in eo aut syriaci, aut*  
 » Guinterus & Nico-     » *græci Interpretis hal-*  
 » las Machelli, &c.     » *lucinatione partim*  
 » en donnerent encore     » *omitti, partim perpe-*  
 » de nouvelles traduc-     » *ram verti, qui cum*  
 » tions (2).     » *nostrâ versione contu-*  
 »                             » *lerit, facile viderit* (1).

Si ce n'est pas là traduire positivement, c'est faire quelque chose qui semble se rapprocher un peu plus de la traduction *libre*, que de la paraphrase ; tout au moins vous rendez le D. Méad garant de votre allégment, en évoquant son témoignage. Mais prenez donc garde que vous faites ici comme le traducteur *bardin*, vous ajoutez de *votre chef* que la version de Robert Etienne *perdit tout son mérite*. Est-ce pour dédommager Méad des idées & des phrases que vous lui prenez *sans lettres italiennes* & *sans guillemets*, que vous cherchez ici à lui faire honneur d'une des vôtres ? Car enfin il s'est contenté de dire qu'il s'étoit glissé dans le Traité de Rhazès quelques omissions &

(1) Rich. Méad Opera. Edente C. Lorry, T. I., p. 239 & 298.

(2) Abregé de la vie de Rhazès, par M. P. p. 6 & 7.

II

quelques contre-sens par les *méprises* des diffé-  
rens Interpretes.

J'expose, comme vous voyez, les pieces du procès au Lecteur; & plus modeste que vous, je ne veux pas être juge & partie . . . qu'il décide lui-même si vous devez être sensé avoir traduit *hallucinatio* par *badinage*. Mais si vous êtes mis hors de cour, & déchargé de la première accusation, la Partie publique requérera toujours que vous soyiez blâmé, pour taxer, de *votre chef*, si légèrement le savant, l'infatigable Robert Etienne, à qui nous devons une si belle édition des Princes de la Médecine; d'avoir *badiné* en faisant sa version, & de s'être amusé à retrancher de *son chef*, & à ajouter tout ce qu'il voulut. Que n'avez-vous retranché du vôtre un peu d'inconsidération! si j'étois à votre place; je vous le dis franchement, & vous en ferez ce que bon vous semblera; je corrigerois cela dans une autre édition. Vous m'assurez qu'on ne s'empresse point d'acheter mon Méad, parce qu'on attend que j'en donne une nouvelle (1). C'est le souhait de ceux qui ne me connoissent que par vos *honnêtetés littéraires*. Vous êtes bien plus heureux, M., la seconde édition de votre Hist. de la p. v. n'est attendue que par ceux qui ont la première, ils en sentent tous la nécessité. Vous êtes bien honnête de me proposer des cartons (2). Heureux les ouvrages qu'on peut corriger par ce seul moyen! je ne me flatte pas que mon Méad soit du nombre. Quoi qu'il en soit, si vous ne voulez donner une seconde édition

---

(1) Lettre de M. P. p. 39.

(2) Ibid. p. 29.

de votre Diatribe , placez vite vous-même un carton , au moins à cette page 15 , où vous vous excusez mal au sujet du *Vindebone*. Ce maudit mot-là est peut-être la source de notre querelle. Vous ne me le pardonnerez pas ,

. . . manet altâ mente reposum.

Si nous en avons déjà dit quelque chose parci , par-là , c'est que réellement je me mets à votre place ; je sens que ce doit être là votre *noli me tangere* , & je voulois éviter d'en parler *ex professo* ; je le voudrois encore de tout mon cœur , mon dessein n'est pas de vous fâcher d'avantage ; *car vraisemblablement* , comme vous le dites , *les choses n'en resteroient pas là* (1). Au reste , pourquoi ne pas avouer bonnement cette petite échappée d'attention ? On n'en auroit plus parlé ; mais , en conscience , est-ce vous excuser loyalement , que de venir nous dire : » Que je plaisante sur ce mot , » sans faire attention qu'un mot en lettres » italiques avec des guillemets en marge , » n'est pas de l'auteur ; mais qu'on est obligé » de le rapporter tel qu'il est , quoique mau- » vais (2). « Voilà assurément , en matière de guillemets , une législation nouvelle , surtout quand le passage , mis en italiques & garni d'iceux , est allégué en preuve. Avouez au moins qu'une petite note de M. P. l'*Editeur* ne seroit pas venue ici mal-à-propos au secours de M. P. le *Traducteur* ; car M. P. le *Critiqueur* , seroit bien embarrassé de dire où M. P. l'*Auteur* , a pris cette citation en pareil françois. Il est vrai que M. P. le *Narrateur* , a montré plus de *bonhom-*

---

(1) Lettre de M. P. p. 18.

(2) Ibid. p. 15.

mie ; il cite au bas de la page le Livre intitulé : *Quæstiones sæpius propositæ super methodo inoculationi variolas.* J'ouvre ce Livre du D. de Haen, portant au frontispice : *Vindobonæ*, Typis J. T. Trattner. M. DCC. LVIII. Ce Médecin raconte fort au long, dans les pages 65, 66 & 67, l'histoire d'une petite fille qui avoit éprouvé la récidive de la petite vérole, & il dit, page 68 : « *Altero die quatuor adfuiimus Medici, quos inter qui infitionem propugnarent bini . . . si verò fint qui de prioribus dubitent, poterunt in vicinia mea puellam apud honestos suos parentes examinare . . . ut hoc exemplum est, plura alia vidi, notavi.* »

M. P. le *Collecteur*, dit à son tour, pages 247 & 248 du premier Tome, de ce que M. P. le *Nomenclateur*, appelle une histoire de la p. v. : « Le célèbre de Haen peu surpris de tous ces exemples de récidive, dit que cela n'est point rare, qu'il en a vu & noté plusieurs. Il parle, entr'autres, d'une fille qui en fut marquée deux fois, & il ajoute : si quelqu'un en doute, il n'a qu'à venir dans ma rue, je la lui ferai voir ; elle loge tout près de ma maison à *VINDEBONE* ; nous sommes quatre Médecins, dont deux sont partisans de l'inoculation, qui l'avons examinée.

Touchez-là, M. P. le *Pacificateur*, gardez doucement & patiemment votre *VINDEBONE*, pour faire le pendant du *BADINAGE* de Robert Etienne ; j'entends pendant d'oreilles, pour servir d'ornement à ces petits bouts échappés par malheur à M. P. le *Docteur*. Souhaitez que j'en aie assez parlé, pour qu'on ne l'oublie pas. C'est peut-être de tout ce qui nous

reste à dire, ce dont le souvenir nuiroit le moins aux intérêts de votre amour propre. Je vous promets cependant que pour vous, pour moi, & pour le Lecteur sur-tout, je vous en tiens quitte après cette dernière explication. Nous n'en parlerons plus, soyez bien tranquille, je ferai de parole.

Si j'avois promis d'être serré & concis en vous écrivant, je serois l'homme le plus embarrassé de ma personne. Il y faudroit renoncer. Vous êtes mon Apollon, & je sens que vous m'inspirez une prolixité . . . qui m'ennuie, dites-vous; voilà trente Lecteurs qui en disent autant. Je le disois moi-même tout en bâillant & vous écrivant ces mots. En parlant de bâiller, cela en donne envie, bâillons donc ici, & n'en parlons plus; mais cela ne nous arrivera-t-il plus, même en n'en parlant pas? Je ne réponds de rien. *Narrat de bobus arator.* Il faut reprendre votre Rhazès; allons, un peu de courage, nous ne dirons pas tout, nous nous contenterons de choisir quelques passages.

Convenons de nos faits: Rhazès est notre original commun. Il a été traduit de l'arabe en syriaque, du syriaque en grec, &c. &c. Méad en a publié une version latine, Channing une autre. Vous avez suivi celle-ci pour traduire Rhazès en françois; moi, j'ai suivi celle de Méad. Vous prétendez que j'ai eu tort. Je crois que vous n'avez pas raison. Appelons de nos prétentions respectives au tribunal des Médecins, par la comparaison de quelques passages correspondans. Appelons en même, si vous voulez, à l'opinion de ceux qui ne sont pas Médecins. Il n'y a rien de tellement scien-

tifique , qu'onne puisse le mettre à la portée de tout le monde.

Dans le premier chapitre qui traite des causes de la petite vérole & de celles de la récidive.

Vous faites dire à Rha-

Je fais dire à Rhazès d'après Channing :

» Elle survient encore  
» ( la petite vérole ) à  
» ceux qui ont peu de  
» vivacité naturelle ,  
» sans avoir beaucoup  
» d'humeurs; à ceux qui  
» n'ont eu qu'une petite  
» vérole trop bénigne  
» dans l'enfance , &c.  
» qui sont en même  
» temps maigres , secs ,  
» sans vivacité , sans  
» chaleur; à ceux qui ,  
» entrant dans la jeu-  
» ne, ont fait usage  
» d'une nourriture capa-  
» ble de les rendre ro-  
» bustes , vigoureux , &  
» de corrompre leur  
» sang.

» Cette maladie at-  
» taqué ordinairement ,  
» dans la jeunesse , ceux  
» qui ont peu de cha-  
» leur , peu de vivaci-  
» té , lors même qu'ils  
» n'abonneroient pas  
» en humidité , com-  
» me ceux qui , n'ayant  
» éprouvé dans l'en-  
» fance qu'une petite  
» vérole très - légere ,  
» sont restés dans la  
» sécheresse & dans la  
» maigreleur.

*Traduct. de Méad.*  
*T. I , p. 478.*

*Traité de Rhazès par  
M. Paulet , p. 27.*

Rhazès considere ici la petite vérole comme une maladie propre à dépurer le sang. Les enfans qui abondent en humeurs en ont , selon lui , un plus grand besoin. Je ne crains pas de prêter ce langage à l'Auteur Arabe ; car il paroît

avoir cru que la *fievre* n'est pas toujours un *mat*, & que certaines *maladies* peuvent être un *bien*. Il m'est agréable de voir Rhazès, Sydenham & Boerhaave cautions solidaires des ridicules que vous avez cherché à me prêter, en vous appuyant du suffrage de Moliere (1). Et pourquoi n'opposerois-je pas autorité à autorité? Je disois que Rhazès prétend qu'une petite vérole superficielle doit être suivie de la récidive. Elle arrivera plutôt aux jeunes gens, qui, faute de cette dépuration du sang qu'une petite vérole complète eût produite, sont restés maigres, secs, cacochymes . . . Ces vues-là sont sages, conformes à l'expérience. Mais quelle suite, quelle cohérence d'idée présente votre Traduction, quand vous faites ajouter à Rhazès : *ceux qui entrant dans la jeunesse, ont fait usage d'une nourriture capable de les rendre robustes, vigoureux . . . en corrompant leur sang?* . . . & cette nourriture qui rend robuste & vigoureux en corrompant le sang?... &c.

Vous intitulez le troisième Chapitre : » Des signes qui annoncent l'existence de la petite vérole & la rougeole dans le corps humain (2).	Je l'ai intitulé : » Des signes qui prouvent l'éruption de la petite vérole & de la rougeole.
--	--

Voulez-vous bien, M., avoir la complaisance de relire ce Chapitre ; il n'y est question que des signes qui précédent l'éruption, & qui

(1) Lettre de M. P. p. 39.

(2) Traité de Rhazès par M. P. p. 15.

annoncent

l'annoncent, & en aucune manière de ceux qui l'accompagnent.

Le titre du dixième chapitre offre un incident bien plus singulier, par la ressemblance que vous trouvez entre ma traduction & la vôtre; ressemblance dont vous partez pour m'accuser de plagiat, d'ingratitude, &c. &c. (1)

<p>Vous avez écrit, en traduisant Channing :</p>	<p>J'ai écrit, en traduisant Méad, &amp; non en vous copiant :</p>
--	--

<p>» Des moyens de faciliter la chute des croutes des écailles de la petite vérole.</p>	<p>» Les moyens de faciliter la chute des croutes de la petite vérole.</p>
---	--

C'est-là sans doute celle des cinquante variantes à laquelle j'attribuois le moins d'importance; mais vous lui en donnez beaucoup; puisqu'elle vous a fourni les trois pages peut-être les plus énergiques de votre *récrimination* (2), qui pourtant n'est pas une *défense légitime*. Je suis un *ingrat*, qui vous ai copié; qui prend mes traductions dans les vôtres (3). Et la preuvé? Là preuve doit être sans réplique, c'est l'exposition du texte de Channing & de celui de Méad; de votre version & de la mienne, qui est d'autant plus évidemment copiée sur la vôtre, qu'elle n'est pas conforme au texte de Méad.

Mais si je vous ai copié, il y auroit eu une singuliere mal-adresse à citer moi-même ces

(1) Lettre de M. P. p. 11.

(2) Ibid. p. 8.

(3) Ibid. pag. 12.

deux passages pour en faire juger la différence. Ensuite, si j'avois donné une seconde édition de cette ligne de vos Œuvres, vous devriez me savoir gré de la suppression des écailles qui font là le plus mauvais effet; d'abord parce qu'on ne comprend pas ce que sont les croutes des écailles; en second lieu, parce que, ce que vous entendez par *écailles*, est signifié par *crouutes*; enfin parce qu'on dit fort bien, une boîte d'*écaille*, des *écailles* d'*huître* ou des *huîtres* à l'*écaille*; mais que jamais *écaille* de p. v. ne fut françois. Confolez-vous, j'ai fait ailleurs la même *hallucination*, c'est ce mot-là qu'il falloit me reprocher d'avoir copié chez vous, il en vient sûrement, & je vous le restitue de grand cœur.

Cependant, M., toutes les *ruades* multipliées dans cet endroit, portent à faux; si je fais au défi, que vous me proposez avec tant de morgue, d'emphase & de prétentions, la réponse la plus simple, la plus vraie & la plus désespérante pour M. P. le *Triomphateur*; si je prie le Lecteur, & je vous demande la même grâce, M., de parcourir le Chapitre X de Rhazès: vous verrez, & il verra qu'il ne contient pas une phrase, pas un mot, pas un pauvre petit mot, qui fasse une mention plus spéciale de l'*œil*, que d'aucune autre partie. C'étoit donc une *raison* pour supprimer ce morceau du titre qui n'étoit pas rempli. D'ailleurs le titre spécial de ce Chapitre, page 388 du Méad de M. Lorry, ne porte que ce que j'ai traduit à la page 355 ( 474 de mon édition ).

Voilà néanmoins à quoi se réduit cette grande preuve, en vertu de laquelle vous nous permettez de me taxer publiquement de *plagiaire*

avéré. C'est un reproche qu'on ne me fera pas, *volente Deo*; mais *per Deum*. Je jure que si je vole quelqu'un, ce ne sera pas vous, il y auroit conscience; & quand nous aurons rendu compte de votre Histoire de la p. v., on verra si vous êtes un homme *votable*; ce n'est pas par la même raison qu'Harpagon ne l'étoit pas. Vous pourriez équivoquer sur le mot, vous qui savez si bien *votre Moliere*. Cherchons encore quelques bons endroits où la différence de nos phrases n'annonce pas l'avantage de vous prendre pour modele.

#### Chapitre VI : Des moyens d'accélérer l'éruption de la petite vérole.

Vous dites d'après J.  
Channing :

» Lorsque la fievre  
» paroît douce, calmée  
» extérieurement; mais  
» que le malade néan-  
» moins est inquiet,  
» agité; que l'éruption  
» de la petite vérole est  
» difficile & retardée jus-  
» qu'au cinquième jour,  
» il faut alors employer  
» les secours qui la fa-  
» cilitent; mais avec  
» beaucoup de précau-  
» tions & de prudence,  
» &c.

Trad. de Rhazès par  
M. P. page 37.

Je dis d'après Méad:

» Mais lorsque la fie-  
» vre extérieure sera  
» modérée, que néan-  
» moins les inquiétudes  
» & les anxiétés fati-  
» gueront le malade, &  
» que l'éruption se fera  
» difficilement; tempori-  
» sez jusqu'au cinquième  
» jour; & alors vous ne  
» pourrez vous dispen-  
» ser d'user des remèdes  
» propres à la favoriser;  
» mais il faut agir ici  
» avec beaucoup de pru-  
» dence & de précau-  
» tion, &c.

Trad. de Méad, T. I,  
page 494.

Lorsque l'agitation extérieure ne sera pas en raison des anxiétés , c'est une preuve que l'éruption sera moins facile. Rien cependant ne doit inquiéter. On peut attendre jusqu'au cinquième jour. Encore Rhazès recommande-t-il la plus grande réserve dans l'usage des moyens propres à favoriser l'éruption. Cet Auteur , dans la suite de ce Chapitre , paroît singulièrement incliner pour l'expectation. Il donne , dans le plus grand détail , les signes qui doivent engager le Médecin à préférer cette méthode. Mais d'après votre maniere de rendre les réflexions , ne diroit-on pas qu'il existe un très-grand danger , dès que l'éruption n'est pas faite au cinquième jour. C'est que probablement vous avez supposé que cette fièvre , qui paroît si douce , doit avoir la phisonomie trompeuse.

*Chapitre VII. Du traitement qu'exigent en particulier les yeux , le gozier , &c. dès que la p. v. s'est manifestée.*

Vous dites d'après Channig :

» Ne perdez pas un  
» instant pour garantir  
» les articulations : ap-  
» pliquez dessus du san-  
» tal , du *mamithsa* , le  
» bol d'Arménie , le  
» camphre , le vinaigre  
» & l'eau-rose. En frot-  
» tant n'appliquez rien  
» au delà des articula-  
» tions.

*Ibid. p. 69.*

Je dis d'après Méad :

» Cette maniere de  
» préserver les articula-  
» tions , consistera à  
» faire sur elles des em-  
» brocations avec le san-  
» tal , l'eau de coings ,  
» le bol d'Arménie , les  
» roses , le camphre , le  
» vinaigre , l'eau-rose.  
» Ces embrocations ce-  
» pendant ne doivent  
» pas être excessives.  
| *Ibid. page 501.*

Appliquez du *santal*, du *mamithsa*, le *camphre* . . . mais comment, sous quelle forme ? Puis en frottant n'appliquez rien au *deld des articulations* . . . Pourquoi ? Quel seroit l'inconvénient ? celui de l'inutilité, direz-vous. Mais cette défense positive sembleroit annoncer quelque danger à faire le contraire. Sans doute votre version latine porte : *Nodum non excedas*. Je trouve dans la mienne *Modum*. Quoi qu'il en soit, laquelle des deux explications paroît la plus naturelle ?

Vous intitulez, d'après Channing, le Chapitre XIV :	Je l'ai intitulé d'après Méad :
---	---------------------------------

» <i>De la petite vérole &amp; rougeole bénignes, &amp; des mortelles.</i> <i>Ibid. page 96.</i>	» Des petites véroles & des rougeoles curables, & de celles qui sont mortelles. <i>Ibid. page 517.</i>
---	---

Faites-moi encore le plaisir, M., de lire ce Chapitre dans votre traduction même (1). Il y est question des petites véroles & des rougeoles ordinaires susceptibles de curation, par opposition à celle dont le caractère malin & mortel se refuse au meilleur traitement. Est-ce que vous n'auriez jamais guéri que des rougeoles & des petites véroles essentiellement bénignes ?

Chapitre IV. Vous faites là, est-	J'ai cru devoir dire : Comment on accé-
--------------------------------------	--

(1) Page 96.

Iere le desséchement des croutes.

Méad, T. I, p. 482.

ce bien d'après Channing ? ne seroit-ce pas plutôt de votre chef ? un cinquième article pour la maniere de faciliter l'aridité des croutes.

*Ibid. page 36.*

Il me semble qu'il ne faut pas confondre l'aridité avec l'aréfaction , si l'on peut parler ainsi. D'ailleurs le Savoyard que vous m'avez conseillé , en si bon françois , de consulter (1) , soutient qu'on ne dit pas plus faciliter l'aridité pour procurer le desséchement , qu'on ne diroit pour faire rafraîchir l'appartement d'un malade ; facilitez l'humidité de son appartement .

Après avoir parlé dans le Chapitre V , des symptômes fébriles qui accompagnent l'éruption de la p. v. , Rhazès enseigne avec quelle prudence & quelle circonspection il faut user du régime antiphlogistique , de maniere qu'on ne laisse pas subsister un degré de fièvre propre à conduire le malade au tombeau ; mais qu'il en reste cependant assez pour éviter la rétropulsion de l'humeur varioluse. Comparez vous-même , M. , vos pages 48 & 49 , au passage qui y correspond , pages 490 & 491 de ma Traduction. Quelque prévenu que vous puissiez être , vous ne pourrez vous dissimuler qu'il faudroit ne vous avoir pas lu , pour être tenté de vous copier ; ce seroit se montrer plus jaloux de remplir des pages de mots , que d'écrire des choses qui présentent quelque

(1) Lettre de M. P. p. 40.

suite . . . quelques données pour être comprises, saisies ou devinées. Contentons-nous seulement de la fin de ce long passage. Car enfin la mémoire de Rhazès m'est chère, & c'est cruellement défigurer son ouvrage, que de lui faire dire :

» Mais lorsque la fie- Voici ma Traduction :  
 » vre paroît avec les au-  
 » tres symptômes de la  
 » petite vérole ; il faut  
 » bien se garder d'em-  
 » ployer ces remedes  
 » sans un mûr examen,  
 » & sans une attention  
 » des plus réfléchies ;  
 » c'est-là où il faut être  
 » prudent, & où la  
 » moindre faute seroit  
 » des plus graves : la  
 » raison en est que le  
 » sang bouillonne alors,  
 » la masse est augmen-  
 » tée ; cependant la na-  
 » ture fait tous ses efforts  
 » pour se débarrasser &  
 » pousser au dehors, ou  
 » sur quelque partie,  
 » toutes les matieres  
 » surabondantes dont  
 » elle est surchargée. Et  
 » si , cherchant alors à  
 » condenser & à rafraî-  
 » chir le sang , vous ne  
 » pouvez pas parvenir  
 » à le ramener à un plus

» Mais quand la fie-  
 » vre & les signes de  
 » la petite vérole ont  
 » paru , il ne faut user  
 » de ce régime qu'avec  
 » beaucoup de précau-  
 » tion & de prudence ,  
 » & après un examen  
 » bien attentif , parce  
 » que la moindre erreur  
 » peut être funeste. Car  
 » si le mouvement du  
 » sang est très-accéléré ,  
 » si ce liquide est très-  
 » ratéfié & que l'on ait  
 » affaire à un tempéra-  
 » ment fort échauffé ,  
 » la nature , dans ces  
 » circonstances , fait  
 » tous ses efforts pour  
 » pousser à la superficie  
 » du corps. Si alors le  
 » rafraîchissement & la  
 » condensation , que  
 » vous avez desséin de  
 » procurer , ne sont pas  
 » portés à un plus haut

» degré que celui qui » haut degré de froi-  
 » existoit auparavant , » deur & de densité, que  
 » il se formera une se- » celui qu'il avoit au-  
 »conde & une troisième » paravant ; *vous le ver-*  
 » effervescence ; & au » *rez fermenter jusqu'à*  
 » lieu d'aider la nature, » *trois fois ; & au lieu*  
 » vous n'aurez fait que » *d'aider la nature, vous*  
 » mettre des obstacles » *ne faites que la trou-*  
 » à son opération. Il » *bler & la détourner*  
 » n'est guere possible » *de ses opérations : car*  
 » d'ailleurs, d'appaiser » *on ne sauroit appaiser*  
 » une violente ébulli- » *le sang, lorsqu'il est*  
 » tion sans inconvé- » *dans cette véhémence,*  
 » nient , lorsqu'on met » *que par des remèdes*  
 » en usage des moyens » *capables de coaguler*  
 » propres à refroidir & à » *le sang ; mais qu'il est*  
 » figer, pour ainsi dire, » *fort dangereux d'ad-*  
 » le sang , tels que l'o- » *ministrer, tel que l'o-*  
 » pium , la cigüe , le » *pium , la cigüe , une*  
 » suc de laitue , la » *grande quantité de*  
 » morelle & d'autres » *suc exprimé de laitue,*  
 » semblables. Il faut » *le solanum & autres*  
 » donc apporter bien de » *semblables ; & quand*  
 » la réserve dans l'ad- » *même vous les auriez*  
 » ministration du ré- » *donnés à une dose*  
 » gime que nous avons » *excessive , vous ne*  
 » conseillé. Ce qui le » *pourriez pas encore*  
 » rend dangereux , c'est » *vous flatter d'empê-*  
 » la crainte que , porté » *cher l'effervescence du*  
 » à l'excès , il ne glace » *sang , ni d'éteindre un*  
 » le sang & n'éteigne » *feu aussi extraordi-*  
 » la chaleur naturelle ; » *naire ; & si vous pa-*  
 » car il est bien difficile » *sez les bornes , vous*  
 » de parvenir tout-à-la » *étouffez en même*  
 » fois à appaiser l'effer- » *temps & la chaleur*  
 » vescence du sang , & » *furnaturelle & le prin-*

25

» cipe de la vie qui » à lui conserver un  
» étoit essentiel pour ex- » degré de chaleur con-  
» pulser hors du corps, » venable.  
» une matiere étrangere | Traduct. de Méad.  
» & ennemie. | T. I, p. 490 & 491.  
*Traité de Rhaçès par  
M. P. pages 48 & 49.*

Cet article ne faisoit cependant pas nombre dans les cinquante passages à comparer. Je ne choisis pas, je prens au hazard ; & plus heureux qu'*Arlequin*, je n'ai pas besoin de m'informer (1) si j'ai gagné ou perdu ; on est toujours sûr de quelque lot à la tontine de vos hallucinations.

Voyons quelque chose du traitement de la petite vérole. Gage que ce ne sera pas en vain :

» Le point le plus » essentiel, dites-vous, » dans le traitement de » cette maladie, consiste » dans la saignée, lors- » que le sang est trop » abondant & qu'il n'est » pas possible d'appaiser » sa fougue par les re- » medes rafraîchissans ; » il est donc important » d'en ôter une portion » pour soulager la na- » ture, diminuer la plé- » thore des vaisseaux » sanguins & leur gon-	» Le remede le plus » essentiel dans la petite » vérole est la saignée, » quand le sang est trop » abondant, ou qu'il n'y » a pas d'autre moyen » d'appaiser son effe- » vescence. Il faut le » tirer petit-à-petit, » soit pour soulager la » nature, soit pour » diminuer la pléni- » tude des veines, qui » entraîneroit à sa suite » des accidens très-gra- » ves, sur-tout dans
---	---

---

(1) Lettre de M. P. p. 12.

» le cas d'inflamma-  
» tion.

*Traduct. de Méad,*  
*T. I, p. 515.*

» flement excessif, causé  
» par sa surabondance ;  
» sans quoi le malade  
» n'est point à l'abri des  
» accidens & des mau-  
» vais symptômes, sur-  
» tout lorsque le sang est  
» échauffé au point qu'il  
» abonde en exhalaisons.

*Rhazès de M. P.*  
*p. 92 & 93.*

Les Médecins s'appercevront bien évidemment que Rhazès a eu intention de distinguer ici la pléthora vraie, de la fausse. C'est dans la fausse sur-tout qu'il convient de modérer la quantité du sang qu'on tire chaque fois. On se persuadera difficilement que Rhazès ait assez aimé les pléonasmes & la poly-logie, pour parler d'ôter une portion de sang afin de diminuer la pléthora des vaisseaux sanguins, & le gonflement excessif causé par sa surabondance. Qu'est-ce ensuite qu'un sang échauffé au point d'abonder en exhalaisons ? *Per Deum ! Fiat lux !* Une petite note de Channing ou de vous, qui dites modestement que vous en faites beaucoup qui éclaircissent le texte (1), n'eût pas été inutile en cet endroit. C'étoit une belle occasion pour changer, commenter, cu justifier cette version de Channing... Il faut bien s'en prendre un peu à Channing, & imiter la prudence de ces bonnes qui grondent quelque fois le chat des petits malheurs dont il n'est pas la cause. On évite par-là la dureté de l'apostro-

---

(1) Lettre de M. P. p. 12.

phe, qui n'est pas une figure d'une *delicatessen*  
extrême, & le marmot ne profite pas moins  
de la leçon indirecte.

Voici encore un mot qui ne peut être une  
faute d'impression, & qui me paroît une étrange  
hallucination pour un Savant comme vous.

Vous faites parler Rhazès d'un quatrième  
Livre de Galien *ad Timaeum*.

Trad. de Rhazès par  
M. P. page 20.

Tandis qu'il est question de la quatrième  
partie du Commentaire de Galien sur le *Timée*  
de Platon.

Traduct. de Méad,  
T. I, p. 475.

Un Philosophe, comme vous, n'auroit jamais lu Platon ! il ignoreroit que le *Timée* (*Timaeus*) est le XXXIII<sup>e</sup>. Livre de cet Auteur ! qu'il est ainsi intitulé du nom du principal Interlocuteur de ce dialogue, qui est Timée de Locres, Philosophe Pythagoricien ! Vous ne sauriez pas que Platon, dans ce livre, traite de la nature, qu'il en traite en Physicien & presqu'en Médecin ! C'est pour cela, M., que Galien a composé neuf Livres de Commentaires de *Decretis Hippocratis & Platonis*; mais jamais il n'a existé de quatrième Livre de Galien *ad Timaeum*. Où étoit alors votre érudition bibliographique & médicinale ? Elle dormoit avec le petit germe pestiféré ; j'aurois pu la laisser dormir encore longtemps dans toutes vos Œuvres (1). Mais il falloit vous montrer, au moins une fois, que vous n'aurez rien perdu à comparer la version de Channing à celle de Méad qui vous étoit connue (2); tandis que je n'au-

(1) Lettre de M. P. p. 47.

(2) Ibid. p. 12.

rois rien gagné à comparer celle de Méad à celle de Channing que je n'avois pas , & que je crois , charitalement pour Channing , ne devoir pas juger encore par votre traduction de ce quatrième Livre ad Timæum.

Voulez-vous que nous fassions encore une petite revue , là , en badinant , sans cependant rien ajouter ni retrancher de notre chef ; & sans recourir même à cette colonade de chiffres étalés avec un luxe typographique peu commun (1) ; puisqu'elle vous a donné de l'humeur , ne la consultons plus. Les comparaisons ne vous amusent pas ... Eh bien ! ne comparons plus. Bornons-nous à vous contempler , à vous citer , à vous copier fidellement , à vous admirer ... nous parviendrons peut-être enfin , à force de nous retourner , à vous servir selon votre goût. Ceci tiendra lieu de dessert , c'est vous qui en allez faire les frais. Ne multiplions pas trop les plats , un peu de choix ; pauca , sed bona.

Pour bien annoncer le Traité de Rhazès , dès la Préface vous faites dire à l'Auteur , que dans cette assemblée choisie , où il fut question de la p. v. , il dit tout ce qui lui vint à l'esprit (2). Aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir donné le melon des Indes pour plus utile dans la rougeole que dans la petite vérole , il s'écrie : Dieu en est témoin (3)! Une chose d'une pareille importance exigeoit bien une caution aussi essentielle. Il traite ensuite , ex professo , de la maniere de faire sécher les pustules (4) , & des scarifications qu'il faut faire à toutes les

---

(1) Lettre de M. P. p. 9.

(2) Rhazès de M. P. p. 14.

(3) Ibid. p. 86.

(4) Ibid. p. 73.

*pustules d'une grandeur extraordinaire & énorme* (1). Viennent après cela les préceptes de la conduite qu'on doit observer à l'égard du ventre dans la petite vérole (2), & ce qu'il est essentiel de connoître sur la maniere de conduire le ventre (3); c'est une bonne décoction de *myrobolans citrins* qui a la propriété de purger la bile sans échauffer, & de laisser le ventre sec (4). Est-ce une médecine cela? Le bon temps pour les hydropiques, que celui où un purgatif, pris seulement pour conduire le ventre dans la petite vérole, vous laissoit le ventre sec! D'où viennent les accidens qui succèdent à cette maladie? De ce qu'on n'emploie pas la saignée à propos; mais avant de la conseiller » voici, » dit Rhazès par votre organe, voici ce qu'il » convient de faire dans ce cas, & que plusieurs » Médecins oublient, soit par ignorance, soit » par une avidité sordide de tirer une récom- » pense qui tourne entièrement à leur avantage, » afin de ne pas commettre avec eux un crime » contre la nature, suivons cette route, volun- » tate Dei potentis & gloriofi (5).

Dans vos notes qui éclaircissent toutes le texte, vous vous montez au ton de l'original, comme vous l'avez traduit, & vous justifiez de la maniere la plus sensible cette prophétie faite par vous-même: » Je ne rougirai jamais d'avoir rendu Rhazès en françois (6). « Si l'on peut tirer gloire d'une conduite opposée, vous avez pris, M., les précautions les plus efficaces pour éviter cet affront que vous avez paru redouter.

(1) Rhazès de M. P. p. 73. (2) Ibid. p. 90.

(3) Ibid. p. 93. (4) Ibid. p. 91. (5) Ibid. p. 49.

(6) Hist. de la p. v. T. I, p. 101.

Je ne dirai rien ici de vos excellentes notes sur le faluzedgat (1), sur le sicbadg (2), sur le ribas de *lapathum acetosum* (3), sur l'isfidbâg-dât (4), sur l'al-raib (5), sur le tebashir (6), sur le bambu ou bambou (7), sur le secangia-bin (8), sur le mamithsa (9), sur l'almuri d'après *Ebn-Giazla* (10), sur le massahkounia, le miraan & l'hedgiazi (11); comme vous expliquez tout cela!... comme celui qui l'a inventé. Cette facilité m'a causé un petit mouvement d'envie, il faut en convenir, & je me suis écrié avec M. Jourdain : Oh ! mon pere & ma mere, que je vous veux du mal (12)! L'éducation ne se traite pas aux pieds des montagnes des Alpes, comme devers les Régions Lémibériques. Vous expliquez tout cet arabe-là comme un Turc ; tandis que je sue encore, comme le pourroit faire un Savoyard, de la peine que j'ai eue à copier tous ces mots, si savans que je n'y ai rien compris, excepté la note sur le terengiabin, dont j'ai été moins effrayé que des autres; la voici : » Les Arabes appellent Manne, » en général, toutes les différentes gommes, ré- » fines, ou sucs épais, qu'on trouve sur cer- » tains arbres : & la manne térengiabin étoit » une sorte de manne ; c'est-à-dire, un suc » épais sur les feuilles de plusieurs arbrisseaux » qui croissent dans la Médie & la Perse (13).

(1) Rhazès de M. P. p. 30. (2) Ibid. p. 38.

(3) Ibid. page 39. (4) Ibid. page 41.

(5) Ibid. page 43. (6) Ibid.

(7) Ibid. page 44. (8) Ibid. page 45.

(9) Ibid. page 64. (10) Ibid page 64.

(11) Ibid. page 78., 79..

(12) Bourgeois Gentilhomme, Act. I.

(13) Rhazès de M. P. p. 92.

Un Macquer , un Spielmann , n'entendoient pas un mot au sujet des ces *mannes* , *gommes* & *résines* ; mais vous l'avez dit : ces Chymistes sont des hommes inexorables (1). Je suis de l'avis de M. Tue notre Confrere : *Compendium* veut dire . . . comme qui diroit . . . *compendium* , cela s'entend. Eh ! qui est-ce qui seroit d'assez mauvaise humeur , pour vouloir empêcher les *Arabes* de donner le nom de *Manne à la manne térengiabin*, qui est une sorte de manne ? On doit bien s'appercevoir , comme vous le dites très-bien , à propos d'un lit de *roses écrasées* (2) , que la médecine de Rhazès n'étoit pas si barbare (3) , & je serois tenté de copier ici , pour le plaisir de nos Lecteurs , la seconde de vos notes qui s'est trouvée le plus à ma portée , & qui prouve vos bonnes intentions & l'envie que vous avez eue de faire l'éloge de Rhazès :

» C'est dans ce Chapitre (vi) , dites-vous , que  
 » Rhazès prouve toute l'excellence de sa pra-  
 » tique ; méthode simple , aisée , facile dans  
 » l'exécution ; fondée sur des principes vrais ,  
 » solides , dont nous avons fait voir toute  
 » l'efficacité ; & comment toutes les observations  
 » se réunissent pour la faire valoir : puisque  
 » toutes les fois qu'on l'a imitée , d'une ma-  
 » nière encore bien éloignée , on a toujours  
 » réussi (4).

Cette preuve , en faveur de la Méthode de Rhazès , m'auroit parue , je vous l'avoue , un peu singuliere , si la note de la page précédente

(1) Lettre de M. P. p. 29.

(2) Rhazès de M. P. p. 73.

(3) Ibid. p. 74. (4) Ibid. p. 54.

ne m'eût fait comprendre pourquoi on a *toujours réussi* en imitant, d'une maniere *encore bien éloignée*, le traitement que vous lui prêtez. Vous dites : » Jusqu'ici Rhazès n'a cherché qu'à étouffer la petite vérole . . . remarquez qu'il rafraîchit & noie toujours son malade, il fournit toujours des armes à la nature, il rafraîchit toujours l'intérieur du corps, parce qu'il fait qu'il est nécessaire de noyer le corps, pour chasser heureusement cette maladie (1). « Il est certain, M., que ces moyens-là paroissent un peu violens & un peu extraordinaires, sur-tout à un homme aussi neuf (2) que moi. J'ai cru d'abord que noyer étoit mis là hyperboliquement & comme synonyme d'inonder ; mais vos trois *toujours*, & cette nécessité absolue de *noyer le corps*, bien exprimés & répétés, sont faits pour exclure l'idée d'une figure de Rhétorique. J'aurois désiré cependant quelques recherches sur la maniere dont la police de Bagdad s'accommodeoit de cette singuliere méthode de guérir, en étouffant la maladie & noyant le malade. Vous auriez bien dû nous dire comment il revenoit de cette submersion thérapeutique ; & si l'on connoissoit dans les Villes de Perse l'avantage de nos boîtes à résurrection . . . deviez-vous rester en si beau chemin, & nous laisser au milieu de toutes ces difficultés ? . . .

J'allois prendre congé de vous, M., & rester sur la bonne bouche de l'élegant Panégyrique de Rhazès, dont la médecine, quoique *pas si*

(1) Rhazès de M. P. p. 52 & 53.

(2) Lettre de M. P. p. 42.

*barbare,*

*barbare*, selon vous, me paroît, comme à vous, ne devoir être imitée, pour ce dernier article, que d'une maniere encore bien éloignée. Mais je trouve un secret unique pour rendre à nos Belles les attraits que la p. v. auroit enlevés, en imprimant sur leur visage des stigmates ineffaçables... *ineffaçables!* oh! point du tout, graces à vous, graces à Channing; & le voici ce secret merveilleux, ineffaçable & immanquable:

#### A V I S I M P O R T A N T,

A l'usage des Demoiselles qui furent belles, avant la p. v., & qui desireroient de l'être encore après, & faire disparaître les traces *ineffaçables* que cette maladie leur a laissées, ou leur laissera sur le visage, & ailleurs. Tiré du Rhazès de M. Paulet, Médecin de Montpellier... & enfin... de Paris, & Auteur de plusieurs Livres très-estimés (1).

» Quant à ce qui concerne les remedes qui  
» effacent les creux de la p. v., & rendent la  
» surface de la peau égale. *Je laisse ce soin à*  
» *l'homme*; qu'il s'*engraisse*, qu'il se baigne &  
» se frotte *souvent le visage* (2).

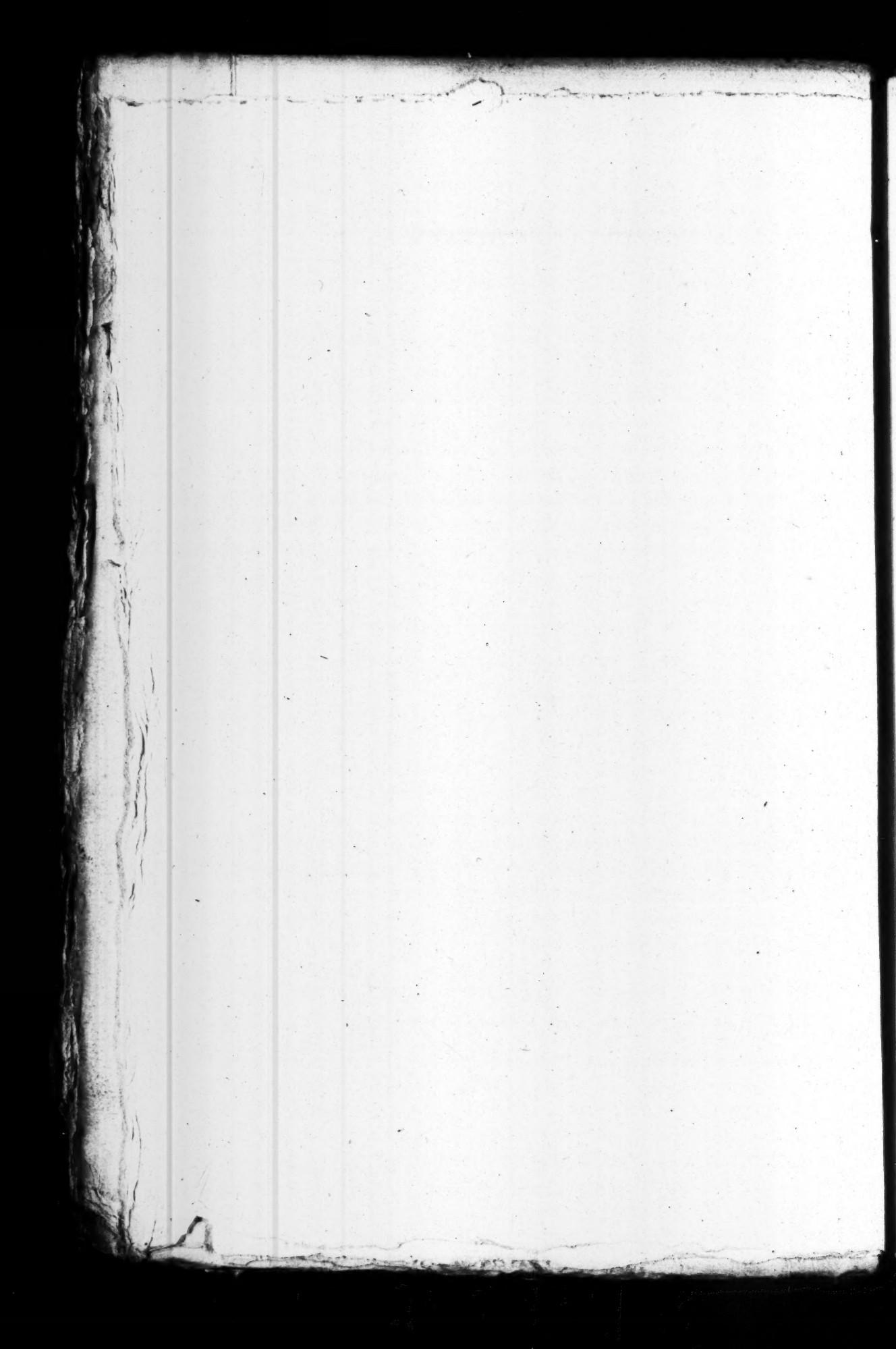
Un aussi bon avis perdroit peut-être quelque chose à être commenté : à coup sûr, il n'y pourroit gagner. J'ai l'honneur, M., de vous saluer, & de vous souhaiter le bon soir.

(1) Les Œuvres de M. P. se vendent chez Ga.  
peau & chez Ruault.

(2) Rhazès de M. P. p. 83 & 84,







---

## QUATRIEME LETTRE

D E M. C O S T E

A M. P A U L E T.

---

*Tecum habita, & noris quām sit tibi . . .*  
(Perf. Sat. IV.)

---

Cette obligeante Lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, Monsieur . . . elle me prit sur le fait de la plus grande sécurité. Il faut que je vous raconte cela. Ce maudit Prote, dont vous parlez (1), . . . c'est lui qui, dans une addition de sa façon à ma Table, (que j'ai tort d'avoir intitulée *raisonnée*, puisque vous trouvez l'Ouvrage total si déraisonnable) c'est lui qui vous avoit donné là la qualité de Médecin de Paris. *Cela ne se peut pas*, disois-je! Et vite d'insérer dans la liste de mes reproches à ce Prote *faisant le Docteur* (2), de quoi il s'avisoit de vous faire ainsi Médecin de Paris. . . . Est-ce que les Médecins de Paris écrivent de ce ton-là? Vous êtes mal informé, mon cher Prote! . . .

---

(1) Lettre de M. P. p. 36.

(2) Ibid.

2

c'est , à coup sûr , quelqu'autre . . . & le nom de M. Paulet est-il de nature à ne pouvoir être celui de bien des gens ? . . . C'est lui , M. , c'est lui-même . . . J'avois beau répéter : *cela ne se peut pas* , on me fit toucher là chose au doigt & à l'œil , & je restai d'accord qu'il n'y a présomption , ni raisonnement , ni raisons , qui puissent tenir contre les faits.

Eh bien , dis-je à un de mes amis , comme vous le diriez à un des vôtres , vous qui favez si bien votre Moliere , *qu'allois-je faire dans cette maudite galere* ? Boileau l'a annoncé :

Le mal qu'on dit d'autrui , ne produit que du mal .  
je croyois ce M. P. de la p. v. , voyageant ,  
comme le Juif errant , pour trouver un VINDOBONIENNE  
que personne ne pouvoit lui enseigner (1) . Ne le voilà-t-il pas , pour mes péchés , établi Médecin au milieu de Paris !  
S'il vient à jeter les yeux sur notre Méad !  
s'il entend parler seulement de la Préface  
VINDOBONIENNE , je suis perdu ! . . . Ma  
pauvre Traduction , mes Notes , Préfaces ,  
Dédicaces , Avis , Avertissemens ! . . . Oh !  
maudite démangeaison de médire ! Si jamais ...  
mais ce M. P. s'est distingué , dit-on , dans sa  
licence . . . depuis il est devenu un Personnage .  
Il donne des leçons aux Peuples &  
aux Rois . . . s'apercevra-t-il de l'existence  
d'une Traduction faite par un Médecin de  
Province ! *de minimis non curat Prætor* (2) ;

---

(1) Je n'en parle plus , il faut être de parole ;  
vous voyez bien qu'ici je ne suis qu'Historien .

(2) Lettre de M. P. p. 24.



dailleurs , ést-ce que Louis XII vengeoit les  
injures du Duc d'Orléans ?

Ah ! ah ! je respire ... je reprends confiance ...  
le remords sûrement me fert de pénitence ,  
& je forme des résolutions pour l'avenir ...  
oh ! des résolutions si chrétiennes , qu'il  
n'est pas de payen qui n'en eût été édifié.  
J'étois dans ce calme , dans cette douce situa-  
tion qu'amene un peu de repentir mêlé de  
beaucoup d'impunité . . . C'étoit , il m'en  
souvient , le propre jour de S. Côme. De  
fort-honnêtes Chirurgiens nous avoient donné ,  
avec des Femmes plus aimables qu'eux en-  
core , une fête charmante hors de la Ville . . .  
A mon retour , les ténèbres couvroient déjà  
la surface de la terre ; d'épais brouillards s'é-  
levoient . . . le croassement des oiseaux de  
la nuit . . . que sais-je si c'étoient des *cor-  
beaux* ou des *corneilles* ? . . . En plein-midi ,  
de sinistres présages ne m'eussent pas permis  
de distinguer une *grive* d'un *étourneau* . . .  
J'entre . . . On me remet un paquet cacheté  
de noir , dont je ne connois ni l'écriture , ni  
les armes , la boîte à Pandore au milieu . . .  
deux autruches en support . . . caractere ara-  
besque sur l'adresse. J'ouvre . . . Ciel ! c'est  
du Traducteur de Rhazès . . . il a taxé tous  
ses prédécesseurs , & les miens , de *badins* ; je  
vais être traité comme un Arabe . . . Mo-  
hammed , fils d'Abu-Beker . . . & à ces mots ,  
je tombe . . . je ne fais comment . . . on  
dit que je chancelois ; même après ma chute . . .  
une sueur froide & une jaunisse subite s'em-  
parent de moi comme d'un homme qui vient  
d'être mordu par un serpent à *clochette* . . .  
& , sans un reste de cette *eau de luce* , faite

A ij

4

galéniquement à Gex , & que ma femme con-  
serve avec plus de confiance qu'un Traducteur  
de Rhazès n'en avoit , il y a six ou sept ans ,  
à tous les *volente Deo* de ce *bon Musulman* , je  
crois que vous auriez pu compter mes héritiers  
au nombre de vos débiteurs. Heureusement  
que me voici encore , *vita brevis* , Hippocrate  
l'a dit. On ne fait ce qui peut arriver , & un  
pere de famille doit mettre ordre à ses affaires.  
Or , M. , pourachever de me libérer avec  
vous , il n'est plus question que d'acquitter l'o-  
bligation que j'ai contractée en promettant un  
petit extrait de votre Hist. de la p. v. Si vous  
vous obstinez à refuser de me compter au  
nombre de vos admirateurs , je vous forcerai  
au moins de me reconnoître pour un de vos  
Lecteurs les plus patiens & les plus intrépides.

Mon dessein , dans cet extrait , n'est pas de  
copier ce que vous avez déjà copié vous-même  
dans des Auteurs qui en avoient copié d'autres ,  
qui étoient déjà eux-mêmes des copistes. Ces  
généalogies de plagiats importent fort peu ici.  
Le Lecteur ne me fauroit aucun gré de lui répé-  
ter ce qu'il a déjà lu & relu , & oui dire , redire  
& répéter mille fois , avant que votre Hist. de  
la p. v. parût. Vous me bouderiez vous-même  
si j'allois choisir ces morceaux d'Histoire pris ça  
& là , & qui n'auroient pu vous faire quelque  
honneur , que par une maniere neuve de les lier  
& de les présenter. Ainsi , sans m'arrêter à l'Histoire  
de la création , à celle du déluge , à la ci-  
tation des passages d'Hippocrate & de Galien ,  
où ils ne parlent pas de la p. v. , sur quoi  
vous concluez très-conséquemment qu'ils n'en  
parlent pas là . . . sans discuter l'époque à  
laquelle vous fixez la naissance de cette mala-

5

die , deux ans avant celle que lui assigne le D. Méad , d'après un monument très-authentique . . . Nous passerons encore , si vous le voulez bien , tout ce que vous dites du Nil & des Habitans du Grand-Caire , & des Hottentots , & du D. Timony , & de la Theffalienne , & de Lady Montaigu , & de M. de l'Epine , *lippis notum & Tonforibus* . . . Je vais parcourir succinctement quelques-uns des endroits les plus faillans , au moins à mon goût , & selon l'impression que j'ai éprouvée en lisant votre Livre. Je n'y mets aucun ordre , je vous en avertis , parce que je n'y attache aucune prétention. Je copie comme cela vient. Tout mon mérite , c'est de donner la préférence aux passages qui me paroissent les plus neufs , les plus piquans . . . Pour n'être pas content de moi , M. , il faudroit , cette fois-ci , ne l'être pas de vous-même.

L'étymologie du nom latin , que vous donnez à la petite vérole , est curieuse : » *Marius* » est le premier , selon vous , qui s'est servi de » celui de *variola*. *Vari* , chez les Latins , signifie » fioit des tubercules , des boutons qui naissent » au visage . . . *varius* , *varia* , qui varie , ta- » cheté . . . On ne doit donc pas être surpris » que *Marius* ait ajouté à l'adjectif *VARIA* la ter- » minaison féminine *ola* , qui convenoit au nom » d'une maladie . . . c'étoit en forme de dimi- » nutif , à l'imitation des Latins qui en avoient » fait de semblables , en disant *arteriola* , *fi- liola* , *bestiola*. Quel que soit l'Auteur de ce » mot , il est fait pour lui faire honneur (1) «.

---

(1) Hist. de la p. v. de M. P. T. I , p. 85 , 87.

Holà ! duquel parlez-vous ? je vous prie ; si c'est *filiola*, passe. Le nom est mignon, gracieux, assorti au sujet. Si c'est *bestiola*, d'où viendroit l'intérêt que vous y prenez ? Je ne vois pas en quoi l'invention de ce mot peut faire tant d'honneur à celui à qui elle appartient.

Quoi qu'il en soit, » la rougeole eut le nom de *Morbillus* ou *Morbilli*, comme pour dire petites maladies ; mais soit que dans la suite, ce diminutif de *Morbi* parût *un peu trop barbare* à quelques Auteurs, soit qu'on voulût lui donner un nom plus distingué, (comme celui de *Quinola*) on en fit quelques-uns qui ressemblent à celui de la petite vérole... On essaya de peindre sa couleur... & comme elle étoit rouge & couleur de rose, on employa quelques mots expressifs, auxquels on ne fit qu'ajouter *ola*. Ainsi de *rubea*, *rosea*, *rubia*, on fit *rubeola*, *roseola*, *rubiola*, qui signifient tous la rougeole. C'est ainsi que nous, à l'imitation des Latins, nous avons dit *rougeole*, *vérole*, *gaudriole*, *babiole*, *bestiole*, &c. &c. (1).

Il semble que cette fin-là soit un reste de dialogue. Mais ne badinons pas, & écrivons ici d'après vous. » Pourquoi dans le quatorzième siècle les François avoient donné à la petite vérole le nom de *picore*. « J'aimerois qu'un Médecin de Montpellier, qui a dû passer par le Languedoc pour y arriver, eût ajouté que le Peuple de ce Pays ne lui donne pas encore d'autre nom ? Mais poursuivons. » Arnauld de Villeneuve qui vivoit alors, & qui étoit le

---

(1) Hist. de la p. v. de M. T. I, P. p. 88.

» Devin de son siecle, « ( je ne devine pas si *devin* est pris là comme synonyme de *sortier*. Tout ce que je sais, c'est qu'Arnauld de Villeneuve poussa la haine de la superstition à un point propre à lui faire honneur, même dans un siecle plus éclairé. ) » Arnauld de Villeneuve l'appelle *en bon françois*, dans son Trésor des Pauvres, *picote*, terme formé de *pic*, oiseau, qui *pique*, ou bien de *pic*, outil à *piquer*, qui fait des trous comme la petite vérole (1) «.

Ce n'est pas dans l'historique même de la chose, qu'il est le plus agréable de vous suivre. Vous n'y parlez pas assez souvent en original; mais on est bien dédommagé par les réflexions de tous genres qui semblent se précipiter sous votre plume : le Lecteur perd toujours à mes verbiages de transition. Eh bien ! copions donc pour son plaisir, pour le vôtre, & sur-tout pour le mien, » *Chez les Grecs*, chacun *avoit son talent*, & le savoit employer. Le *grand objet* étoit le *salut de la patrie*. L'Orateur *n'ouvroit la bouche* que pour la défendre « ( Je connois, & M. P. en connoît sûrement aussi, de très-grands Orateurs, & même des Avocats-Généraux, dont l'estomac s'accommoderoit difficilement d'un pareil régime.) » Le Soldat *s'exerçoit au milieu de la guerre*, pour *battre l'ennemi commun*. Le Poète étoit chargé de chanter les conquêtes. Le Médecin cherchoit à rendre *la République saine*; & quand la peste menaça *un jour Athènes*, *on brûla un bois entier* pour purifier l'air. » *Chez les Romains*, les Soldats ayant sou-

---

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 112.

» vent deux ennemis à vaincre , se couvraient  
 » de leurs armes pour combattre l'un , & n'ou-  
 » blioient jamais leur posca , pour se préser-  
 » ver de l'autre . . . Ils laissoient aux Orateurs  
 » le soin d'avertir le Peuple , lorsqu'un mal-  
 » heur les menaçoit . . . On laissoit aux Mé-  
 » decins le soin de combattre les maladies. Si  
 » la petite vérole eût existé parmi eux , on  
 » auroit chargé les seuls Médecins de lui  
 » faire la GUERRE. La prise d'une Ville ,  
 » d'une Province , d'un Royaume , faisoit  
 » leur principale occupation . . . ( 1 ). Au-  
 » jourd'hui , parmi nous , la prise d'une ma-  
 » ladie occupe tous les hommes. Les Ora-  
 » teurs , les Poëtes , les Ecrivains les plus cé-  
 » lebres , les Académiciens les plus illustres ,  
 » n'emploient leur plume & leur éloquence  
 » qu'à exalter l'inoculation . . . C'est bien  
 » plutôt l'art de combattre ( la petite vérole )  
 » & de la chasser , qu'il faudroit célébrer , &  
 » & non celui de l'introduire. Si l'on vouloit  
 » imiter les Athéniens , on brûleroit les bois.  
 » Si l'on vouloit suivre l'exemple des Ro-  
 » mains , on se muniroit de posca. Tout le  
 » monde se ligueroit contre l'ennemi commun.  
 » Alors cette occupation seroit noble , digne  
 » du Poëte , de l'Académicien , de l'Orateur.  
 » Cela seroit grand , cela seroit beau. On dé-  
 » fendroit alors la République. Mais au lieu  
 » de se liguer tous contre une maladie , tout  
 » le monde se réunit en sa faveur. On veut

(1) Ce n'est pas des Médecins que l'Auteur l'en-  
tend ; mais des Romains en général. ( Note de  
l'Editeur ).

9

» la retenir parmi nous. *On dira ensuite : le Poète, l'Académicien, l'Orateur, ont cru bien faire, leur intention étoit pure, je le veux ; & s'ils se sont trompés, cela n'est pas étonnant. Ils n'entendent rien aux ladies, ni à la maniere de les combattre, ni à la Médecine. Ce n'est pas là leur métier. S'ils n'y entendent rien, de quoi se mêlent-ils ? Qu'on laisse donc au Médecin le soin de discuter si l'inoculation est bonne ou mauvaise, & qu'on ne le gêne point dans sa décision (1) «.*

Bravo, mon cher Docteur ! . . . c'est bien fait cela . . . j'aime quand on relance ainsi vigoureusement les *gens* qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. *Et cet autre divin Voltaire (2), & cet autre d'Alembert, & feu cet autre la Condamine, de quoi se mêloient-ils ? ce n'est pas leur métier, aussi n'y entendent-ils rien, & il n'est pas étonnant qu'ils se soient trompés ! D'où je conclus avec vous, & de grand cœur, que laisser à tous ces gens-là le soin de discuter si l'inoculation est bonne ou mauvaise, ou le laisser à un Médecin qui en fait métier comme vous, & qui s'y entend . . . oh ! oui, M., oui, c'est une toute autre affaire . . . c'est alors que cela sera beau, que cela sera grand . . .*

» Plusieurs Auteurs ont cherché les causes de cette maladie dans l'air . . . Ces conjectures ne sont fondées que sur des idées vagues, gratuites. Si l'on considère l'air, on voit un

---

(1) Hist. de la p. v. T. I, pages 189-191.

(2) Lettre de M. P. p. 40.

» fluide dont la substance est inaltérable ,  
 » comme les autres élémens dont il fait par-  
 » tie. Il ne peut être nuisible que par les  
 » matières étrangères qu'il contient (1) «.

J'avois cru jusqu'ici que l'air avoit quel-  
 qu'influence sur nos corps. Je distinguois en-  
 core l'air élémentaire de l'air athmosphérique.  
 Je distinguois aussi même l'eau croupissante  
 dans les marais de la Sologne , de cette belle  
 eau limpide qui jaillit de nos rocs des Alpes ...  
 Abus ! abus ! tout cela est égal ... les élémens  
 sont inaltérables , & toutes ces idées de con-  
 tagion à laquelle l'air sert de *medium* , ces ath-  
 mosphères plus ou moins faines , ces disserta-  
 tions sur les inconveniens des cimetieres , des  
 cloaques , &c. &c. Babioles des bestioles qui  
 se disent *du métier* ; mais qui n'y entendent rien.

Vous paroissez tenté d'admettre une *repro-*  
*duction animale venimeuse* , pour cause de la  
 p. v. Il est vrai qu'ennemi des systèmes , &  
 toujours conséquent , après avoir fait les plus  
 grands efforts pour démontrer cette proposi-  
 tion , vous vous contentez ensuite modeste-  
 ment de la donner pour une *conjecture*. Il y a  
 seulement là une petite assertion qui vient à  
 l'appui de la *conjecture* , & qui m'a parue un  
 peu hétérodoxe.

» La démangeaison du nez , le sentiment  
 » de ponction dans tout le corps , les gouttes  
 » de sang qui coulent du nez , sont des signes  
 » qui indiquent toujours aux Médecins la pré-  
 » fence des vers dans TOUTES les mala-  
 » dies (2) «.

---

(1) Hist. de la p. v. T. I , p. 168. (2) Ibid. p. 181.

Je crois effectivement que la démangeaison du nez est souvent un des *indices* qui annoncent les vers, chez les enfans sur-tout. Mais j'ai vu nombre de maladies, où tout ce, dont il est fait mention ici, existoit sans vers ; & quelques gens du *métier*, qui me faisoient l'honneur d'assister à mes visites d'Hôpital, pensoient avec moi, que nous pouvions attribuer ces symptômes à une toute autre cause qu'aux vers.

Avant d'en venir au spécifique de la p. v., vous avez soin de citer quelques exemples de substances qui servent de contrepoison à d'autres. Vous ne nous apprenez pas que *l'eau distillée du laurier-cerise empoisonne* ; mais vous faites part d'une découverte très-précieuse, en ajoutant que *l'eau distillée du laurier-odorant est son contre-poison* (1).

» *On connaît*, dites-vous, *un peu après*,  
 » *un contre-poison pour le sublimé corrosif*,  
 » *c'est l'alkali fixe de tartre*, ou tout autre de  
 » même nature. *Le SEL DE CUISINE* pro-  
 » *duit le même effet* (2). « Avouez, M.,  
 que vous ne vous ressouveniez plus de ce pas-  
 sage ; quand vous m'avez plaisanté d'une ma-  
 niere si *mortifiante*, au sujet de ce poison mi-  
 néral & de son correctif (2) ; avez-vous ja-  
 mais oui parler de cet Evêque qui promit de  
 lire un de ses Mandemens, d'après tout le  
 bien qu'on lui en avoit dit. Et parce que *M.  
 Roux le JOURNALISTE* a fait une *réticence* d'élo-  
 ges sur votre Hist. de la p. v., vous n'avez pas

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 324.

(2) Ibid. p. 325. (3) Lettre de M. P. p. 29.

le courage d'y regarder, vous vous êtes livré à la complainte ! . . . .

Je ne m'étonne plus si vous vous êtes moqué de mon eau de luce & de mes alkalis volatils, pour remédier à la morsure du serpent à sonnette : » Les Américains, dites-vous, ont leur préservatif contre la morsure du serpent à sonnette. Ce spécifique est une plante que l'on trouve *toujours* auprès du serpent (1). « Voilà, assurément, qui est bien plus commode. Je suis tout enthousiasmé du remede (2); mais vous savez que je suis *si* neuf, qu'il faut me passer bien des questions indiscretes. Peut-être vous allez encore vous moquer de moi ? Je le gage . . . Eh bien ! soit . . . j'aime mieux vous voir gai, pourvu que vous m'instruisiez . . . dites-moi tout bas, si cette plante est une sorte de sensitive, Dom Quichotte, toujours aux aguets pour réparer les torts du serpent à sonnette ? ou bien si c'est le serpent à sonnette, qui a l'ame assez bonne pour ne mordre jamais les gens, qu'à côté du spécifique de sa morsure ?

*Quidquid dixeris, admirabo !*

Passez-moi ce latin en faveur de vos métaphores, puisqu'elles viennent du même pays, comme votre sel *de cuisine*.

» Si l'on doit ajouter foi à quelque spécification pour la p. v., c'est au camphre (3) «. Le beau projet de camphrer toute une Ville, toute une Province, tout un Royaume . . .

(1) Hist. de la p. v. T. I, pag. 325.

(2) Lettre de M. P. pag. 42.

(3) Hist. de la p. v. T. I, pag. 328.

13

les deux hémisphères, la terre & la mer, pour préserver de ce fléau tout ce qui respire!

A quel propos le camphre ? disent ces gens inexorables, qui veulent qu'on ait des idées suivies. Ils vous soutiendroient, à ennuyer plus de gens que vous n'en amuseriez avec votre histoire, que puisque l'air ne contribue en rien à la propagation de la p. v., il est ridicule (ce sont toujours eux qui parlent au moins) ridicule de venir assigner le camphre fumigé comme un préservatif ... Oh ! Messieurs les Critiques, on auroit fort à faire, s'il falloit répondre à tout, & je ne m'en charge pas. D'ailleurs cette phrase-là n'est pas pour l'endroit où M. P. dit que l'air n'y contribue en rien, elle est pour celui où l'air fait tout le mal, & où M. P. recommande si précisément le genievre, les fumigations balsamiques & le vinaigre aussi, pour purifier un air putride & mal-sain (1).

Que de vertus, M., que de vertus admirables dans le genievre ! je ne m'en serois jamais douté, sans la multitude de pages que vous employez à faire son panégyrique : » Le genievre, par son principe huileux, aromatique, est capable non seulement de corriger LA MALIGNITÉ DE L'AIR ; mais même d'étoffer une semence de peste ou de p. v... Il semble que c'est la plante la plus précieuse qu'il y ait sur la terre ... elle est répandue par-tout ... s'il y avoit dans la nature une plante signée, c'étoit celle-là, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. (2) «.

---

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 341. (2) Ibid. p. 337.

C'est bien ici le cas de dire quatre pages d'*Et cætera* . . . car vous les faites, sur les incomparables qualités du *genievre*, dans lequel vous reconnoissez une *panacée thérapeutique & prophylactique*. Je ris bien un jour : un homme vêtu à la Turque, élevé de trois pieds (*de roi*) au dessus de ceux qu'il haranguoit, en débitoit bien plus encore en faveur de la *marjolaine*, que vous n'en avez écrit là, en faveur du *genievre*. Des Philosophes, qui étoient à ma fenêtre, rioient aussi comme des fous . . . mais c'est que notre Homme ne croyoit pas un mot de ce qu'il disoit ; & si j'avois un conseil à vous donner, ce seroit de l'imiter, lorsque vous prendrez lecture de certains endroits de votre *Histoire*, qui sentent un peu les *métamorphosés*, que vous aimez tant, & dont nous avons plus parlé, je crois, que nous n'en parlerons.

Voici les moyens qu'il faut employer pour faire cesser *la petite vérole EN FRANCE*. Ecoutez bien, petits & grands : » Si les hommes veulent se délivrer entièrement de cette maladie, il faut qu'ils portent **TOUTE** leur attention sur la boëte d'un Inoculateur, *la Garde-malade, la Blanchiffeuse . . .* (1) il y aura pour cela des *Commissaires préposés* (2), on fera des *capottes* de toile, nouées pour les Gardes-malades & les Chirurgiens (3); on aura soin de parfumer les lettres (4); on établira des *Blanchiffeuses varioliques*, &c. (5) « Les bornes que je suis forcé de

---

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 351. (2) Ibid. p. 352.

(3) Ibid. p. 354. (4) Ibid. p. 356. (5) Ibid. p. 358.

me prescrire , ne me permettent pas de décrire ici les hottes & les tombereaux à linge sale , avec les variantes de leurs usages ( 1 ) ; ce sont des détails neufs & piquans , qui méritent d'être vus en entier dans l'ouvrage même.

» La maison des Blanchisseuses , dites-  
» vous , sera gardée par un Inspecteur chargé  
» de veiller au maintien des regles que nous  
» allons prescrire ( 2 ). « Ces regles paroissent  
» toutes plus importantes les unes que les  
autres , & je crois qu'il n'auroit pas été inutile  
de dire quelque chose du choix de l'Inspec-  
teur lui-même. Je desire qu'il soit d'un âge  
mûr , d'un tempérament phlégrmatique , connu  
par sa piété & ses mœurs ; & vous sentirez ,  
comme moi , la nécessité de ces conditions ,  
puisque l'un des principaux offices que vous  
lui assignez , consiste à faire changer , devant  
lui , de linge aux Blanchisseuses ( 3 ). C'est un  
Argus qui doit opérer , pour la garde de ces  
Blanchisseuses , plus que les grilles & les bar-  
reaux . . . personne , c'est vous qui lui or-  
donnez d'y tenir la main , personne n'aura le  
droit d'entrer dans l'ENCLOS des Blanchif-  
seuses ( 4 ).

» Le Malade sera privé , pendant tout ce  
» temps , de la lecture , de l'écriture , du  
» plaisir de prendre du tabac dans une boëte ,  
» de manier de l'argent , de se servir d'un  
» couteau ( 5 ) « .

Vous poussez l'attention jusqu'à décrire la  
maniere d'exécuter le lavage des planchers , la

( 1 ) Hist. de la p. v. T. I , pag. 359. ( 2 ) Ibidem.

( 3 ) Ibid. ( 4 ) Ibid. p. 360. ( 5 ) Ibid. p. 361.

désinfection des ferrures (1). On aura grand soin , dites-vous , avec cette bonté de détail qui semble ne pas tenir à l'étiquette d'un Préteur (2) , on aura soin d'éloigner les mouches de l'appartement (3) , création évidente d'un Office de *GOBE-MOUCHES EN CHEF.* Etonnez-vous , après cela , Messieurs de toutes les nations , que la p. v. ait fait par-tout de si grands ravages. Vous seriez-vous jamais douté de toutes ces précautions ? Mais c'est qu'il faut toujours partir d'un principe vrai (4) , c'est qu'il n'y a que le pus , où les croutes de la p. v. qui puissent communiquer la maladie. La bonne chose , que de partir ainsi d'un principe ! Comme cela donne un ton imposant !

Oh ! cette fois-ci , mon cher Maître , je vous prends en défaut. Dans toutes ces charges , dans tous ces offices de votre création , vous en avez oublié un . . . mais . . . que je suis de mon Pays ! . . . vous l'avez peut-être fait exprès. D'ailleurs c'est peu de chose . . . Il n'est question que du Médecin seulement , & les petits Singes du grand Moliere viennent de dire , avant de l'avoir lu , qu'une omission de ce genre , peut devenir un avantage positif.

Parlez-moi de vos précautions relatives au voyageur : » Son linge *sale* sera trempé dans » de la lessive bouillante , ses habits seront » battus , broffés avec des brosses trempées

(1) Hist. de la p. v. T. I , p. 363 , 364.

(2) *De minimis non curat Praetor.* Lettre de M. P. pag. 24.

(3) Hist. de la p. v. T. I , pag. 361. (4) Ibidem. dans

» dans le vinaigre , ses *hardes* , ses papiers  
 » & tout ce qu'il a dans ses *poches* » , ( c'est bien le moyen de faire perdre aux gens l'habitude d'avoir leurs mains dans leurs poches )  
 » éparpillé dans une chambre , « ( j'aimerois mieux que cet éparpillement-là se fit dans une grande cour en présence de votre Inspecteur , & qu'en été le *Gobe-mouche* en chef eût grand soin d'écartier ces insectes , qui pourroient emporter de la matière variolique & contagieuse )  
 » & exposé au parfum (1). « Bien ! *bene* ! optimè !

Mais ce n'est pas tout , & je m'en doutois.  
 » Pendant qu'on fait la visite des hardes sur  
 » les frontières , on devroit obliger *tous* les  
 » voyageurs de changer de chemises ; mais  
 » tout le *linge sale* doit être trempé dans l'*eau bouillante*. Il y a bien des voyageurs qui  
 » ne seroient pas fâchés de se laver . . .  
 » cela est sain , cela délassé (2) dans les visites  
 » qu'on fait ; on retiendra tout le *linge sale*  
 » qui vient de l'étranger , « ( ceci concerne les pays où il se fait des importations de *linge sale* )  
 » il sera trempé dans de l'*eau bouillante* ,  
 » tord & égoutté tout de suite : c'est un très-  
 » petit embarras. Il ne faut pour cela qu'une  
 » chaudiere d'*eau bouillante*. On feroit obser-  
 » ver rigoureusement cette loi à tous ceux  
 » qui ont l'air *mal propre* ».

Si bien que tout ce que nous avons lu jusqu'à présent , se réduit à conclure pour la nécessité de parfumer *tout*. Oui . . . tout en général. Avec quoi ? Avec le parfum *A* & le

(1) Hist. de la p. v. T. I , p. 368. (2) Ibid. p. 369.

parfum *B*. Le parfum *A* & le parfum *B* sont l'ame , sont le centre de réunion de tous les raisonnemens de votre premier Volume. Le parfum *A* & le parfum *B* figurent là comme l'éton & le Camarade de *Scapin* dans votre Lettre.

» Nous n'avons fait jusqu'ici , » dites-vous en commençant le cadet de vos volumes , assez , mais bien moins épais que son ainé , » nous n'avons fait que la moitié de nos re- » cherches. On n'a vu qu'un Historien , on n'a » parlé que pour le particulier (1) « .

Voilà , M. , un début trop modeste. On a vu certainement plus d'un Historien dans votre Histoire , & l'on doit vous rendre cette justice , que vous ne pouviez donner des préceptes d'une utilité générale , puisqu'il n'est question que des Peuples & de l'univers. On tosteroit , en Angleterre une pareille santé , sans s'exposer à l'amende. « L'origine de la » petite vérole , sa marche *dans le monde* , ne » sont que des objets de curiosité. La maniere » dont elle renait & se communique , est beau- » coup plus importante , & pourra déterminer , » peut-être quelque jour , les hommes à se pré- » servir d'un fléau meurtrier que notre négli- » gence nourrit & fortifie. Mais comme on » ne peut se flatter que *tous les Peuples* con- » courront à la fois au projet de l'anéantir (2) « ; ( c'est que vous ne leur avez pas fait notifier le jour auquel vous vouliez indiquer un congrès général de *Gens du métier qui s'y entendent* , pour statuer sur cet objet ) » ; en attendant , «

---

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 1. (2) Ibid. p. 2.

( ce qui n'arrivera pas ) » tâchons de con-  
 » noître ce Protée sous toutes ses faces « ,  
 c'est-à-dire , pour parvenir à le reconnoître , con-  
 fidérons-le sous toutes ses formes : & essayons  
 » de le combattre , même lorsqu'il existe en  
 » nous (1) « . Essayer après avoir tâché . Ne vau-  
 droit-il pas mieux d'abord tâcher d'essayer , afin  
 d'avoir ensuite plus d'avantage , pour essayer  
 de tâcher ? Je m'en rapporte à vous sur ce point .  
*C'est un problème dont vous donnerez facilement  
 la solution (2).*

» Après avoir suivi sa course dans le monde ,  
 » il faut se transporter au lit du malade , &  
 » c'est là où ( que ) commence la tâche du Mé-  
 » decin , qui n'est encore qu'au commencement  
 » de la route qu'il doit parcourir « . Voilà une  
 tâche , convenez-en , dont vous n'avez ni tâché ,  
 ni essayé d'abréger les longueurs . Elle ne doit  
 commencer qu'au lit du malade , & c'est après  
 avoir couru le monde avec la petite vérole (3) ,  
 après avoir suivi ses courses dans le monde (4) ,  
 après l'avoir laissé courir le monde sans l'ar-  
 réter (5) dans les 371 pages de votre premier  
 Volume , que vous vous décidez enfin à pren-  
 dre cette courueuse sur le fait . Vous la saisissez  
 sur le théâtre même de son inconduite .

» Nous n'avons suivi notre ennemi que des  
 » yeux , nous n'avons apperçu ses ravages ,  
 » que de loin (6) « . Cette maniere d'hé-  
 roïsme n'étoit pas digne de votre courage

(1) Hist. de la p. v. T. II , pag. 2.

(2) Lettre de M. P. pag. 25.

(3) Hist. de la p. v. T. I , p. 306. (4) Ibid. p. 91.

(5) Ibid. pag. 91-288. (6) Ibid. T. II , p. 2.

C'est ainsi que le Camarade de Scapin, auquel vous me faites toujours songer (1), préféroit dans les batailles au rôle d'Acteur celui de Spectateur, encore du plus loin qu'il lui étoit possible. Mais vous, qui avez du cœur comme un César, » il faut se rapprocher de lui, » avez-vous dit, & le vaincre sur le corps hu- » main (2) «. C'est le *veni, vidi, vici*, en d'autres termes. Mais ce *vaincre sur le corps humain*, m'a fait rire de souvenir : Un Campagnard, que je connois du côté des Alpes, & qui est bien le meilleur homme du monde pour les intentions, pensa renverser, un jour, un grand Seigneur, d'un énorme soufflet qu'il lui donna à dessein de débarrasser celui-ci d'une mouche, que mon Bourgeois Cisalpin voyoit avec impatience incommoder une face aussi auguste.

Voyons donc enfin en quoi consiste la p. v., & ce que c'est. Il y a bien assez long-temps que nous en parlons pour cela.

» Le virus de la p. v. est un être dont la » nature nous est encore inconnue. Les crou- » tes exposées à l'alembic, donnent d'abord » un peu de phlegme odorant, un alkali » volatile, une huile fétide comme toutes les » substances animales. Ceci ne nous apprend » rien (3). « (La remarque est vraie, mais inutile.) » Ainsi nous le regarderons comme in- » connu (qui? quoi? où?) & nous ne pré- » tendons faire ici *nul* (c'est-à-dire, aucun) » usage de nos conjectures. Il faut parcourir » exactement les effets qu'il produit sur nous «.

(1) Lettre de M. P. p. 12.

(2) Hist. de la p. v. T. II, p. 2. (3) Ibid.

Je croyois , M. , qu'en suivant les effets d'une maladie , on prenoit un des meilleurs moyens pour parvenir à connoître sa nature. Il me sembloit qu'il seroit alors inutile de faire usage de conjectures , parce que ce n'est point à un inconnu qu'on a affaire. S'il est une maladie connue , c'est certainement bien celle-ci. Il est vrai que ce n'est pas par le *phlegme odorant* , *l'alkali volatil* & *l'huile féide des croutes*... Mais... comment , M. , c'est-là ce que vous intitulez : TABLEAU GÉNÉRAL DE LA PETITE VÉROLE , ET DE SES EFFETS SUR LE CORPS HUMAIN ? Mais ne privons personne de la bordure d'un tableau aussi admirable. Le voici sans doute dans la phrase qui le termine : » étant introduit dans le corps humain , » le virus peut y rester du *deuxième au onzième jour* , sans se manifester à la peau ; » mais lorsque l'éruption doit arriver , elle » commence toujours dans cet intervalle (1).

#### D E S C R I P T I O N .

» La p. v. est mise par les Auteurs dans la classe des maladies épidémiques , aigues , » inflammatoires , avec fièvre éruptive , suivie » de pustules phlegmoneuses , qui se terminent par suppuration : elle est contagieuse , cutanée & pestilentielle (2) «.

Maladie épidémique . . . aigue . . . inflammatoire avec fièvre . . . éruptive . . . suivie de pustules phlegmoneuses , & qui se terminent par suppuration. Elle est contagieuse , cutanée & pestilentielle ! Je croyois , avec Sydenham , que

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 3. (2) Ibidem.

la fievre de certaines petites véroles bénignes ne pouvoit passer pour *aigue*. Je m'imaginois que la fievre *éruptive*, qui accompagne *ordinairement* la p. v., étoit ainsi nommée de l'*éruption critique* qu'elle produit à la peau ; mais je ne savois pas qu'elle fût suivie de *pustules phlegmoneuses*, c'est-à-dire, d'une seconde éruption. Je m'étois persuadé, d'après Boerhaave, qu'il pouvoit y avoir des petites véroles *sans éruption*, comme j'avois sans doute rêvé en avoir observé une ; je croyois que les pustules, en certaines occasions, manquoient un des temps qu'elles observent ordinairement dans les petites véroles régulières, & que la suppuration n'avoit pas toujours lieu . . . J'aurois bien juré avoir vu quelques petites véroles isolées. Mais il est bien évident que je me suis trompé, puisque vous décidez que cette maladie est essentiellement *épidémique* . . . pour *cutanée* . . . après la fievre *éruptive*, suivie de pustules *phlegmoneuses* à la peau . . . cela va tout seul. Cependant vous dites, un peu après, que » les effets qu'elle produit dans l'intérieur » du corps, sont les plus formidables lors » qu'elle l'attaque (1) «. Et de toutes les parties internes qui peuvent être susceptibles de ses atteintes, vous n'exceptez que le cœur (2). Ici j'ai été un peu embarrassé pour la concordance des deux passages : mais qui est-ce qui n'est pas exposé à de pareils embarras ? & peut-être n'y a-t-il rien de si clair ? . . . *Pestilentielle* ! oh ! pour le coup, M., j'en suis encore tout effrayé. *Pestilentielle* ! J'en avertirai tous

---

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 8. (2) Ibid. p. 12.

23

ceux qui n'ont pas été assez heureux pour vous lire . . . Il faut, Messieurs, & je me fais un devoir de vous le dire tout haut, il faut vous précautionner contre quelqu'espece de petite vérole que ce puisse être, comme contre *la peste*. Ne vous y fiez pas. Vous seriez les dupes de votre sécurité.

Nous avons admiré le *tableau*, nous avons parcouru la *description* avec plaisir, retenons bien la cause de la p. v. » Je ne connois point » d'autre cause de la p. v., que sa *semence* » *propre* qui se régénere dans le corps *animal*, » où elle est reçue *comme* dans une *terre* pro- » pre à la faire *germer* & *pulluler*. S'égaré qui » voudra dans d'autres recherches (1). «

Si l'on marioit cette *semence* avec le *petit germe inné*, qui est au moins majeur, & qu'on pût obtenir de les faire *dormir ensemble* à perpétuité, je vous assure que ce seroit dommage, car le parfum *A* & le parfum *B* deviendroient inutiles. Et c'est une chose, ou plutôt ce sont deux choses *si bien inventées*, que le parfum *A* ! & que le parfum *B* !

Vive la description du tissu cellulaire ! C'est là qu'on reconnoît le pinceau de Maître. On fait tant de cas du D. de B . . . & de tout ce qu'il nous a débité sur l'action & les propriétés de cet organe universel . . . cela est marqué, dit-on, au coin du génie, & du génie médicinal . . . vous le croyez, je le crois comme vous : mais qu'on me fasse voir, dans toute cette *Médecine organique*, un seul passage où la matière qu'on y traitoit, *ex professo*, soit

---

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 13.

présenté d'un ton aussi neuf & aussi saillant que dans ce bel endroit où vous représentez ainsi le tissu cellulaire.

» On fait qu'il y a dans le corps humain,  
 » un *organe* très-étendu, qui fert *d'enveloppe*  
 » générale & particulière à tous les viscères...  
 » qui embrasse les fibres même les plus fines  
 » des muscles, & les lie les unes aux autres...  
 » c'est un *tissu* plus ou moins serré, composé  
 » de plusieurs fibres *entrelassées* en tout sens,  
 » qui forment des *mailles*, des *vuides*, des  
 » *cavités*, qui communiquent l'une à l'autre,  
 » & qu'on appelle *cellules*; voilà pourquoi cet  
 » organe porte le nom de *tissu cellulaire*. Les  
 » trois principales *cavités* du corps humain  
 » sont tapissées de cette *toile*... ce tissu cel-  
 » lulaire... renferme une humeur *plâtreuse*,  
 » *muqueuse*, *huileuse*, suivant les fonctions aux-  
 » quelles la nature le destine. « ( C'est le Maî-  
 » tre Jacques de la nature. Il est bon à tout,  
 » selon le vœu de qui l'emploie ) » quand il  
 » s'agit de former un *calus*, un *os*, c'est un  
 » *périoste* chargé d'une humeur *plâtreuse*, d'une  
 » *colle* qui se durcit... S'il faut former un  
 » *muscle*, un *viscere*, c'est une matière *mu-*  
*queuse*: s'il faut former un *amas de graisse*,  
 » c'est un *suc huileux*... il tapisse non seu-  
 » lement les trois *cavités*; mais il fournit  
 » une *enveloppe* générale & extérieure à tout  
 » le corps, qui communique avec celles des  
 » trois *cavités*.  
 » Il forme extérieurement un *sac* qui em-  
 » brasse tout le *tronc*: c'est cette portion de  
 » *tissu cellulaire*, principalement, qui *filtre* &  
 » renferme la *graisse* dans ses *cellules*; c'est  
 » un *matelas couché* sur des *muscles*, qui les

» garantit . . . & qui leur fournit un *suc huileux*, &c. Ce sont des *ressorts* que la nature » *graïsse*, pour maintenir leur jeu, sans quoi » ils seroient bientôt secs, irrités, & usés. » C'est encore un *réservoir* précieux où la na- » ture puise un *baume*, un *suc doux & huileux*, » pour modérer dans les maladies l'âcreté des » humeurs . . .

» Le tissu cellulaire forme à la tête *une* » *espece de calotte* qui enveloppe la boëte du » crâne . . . les extrémités en sont recouver- » tes; & il y forme *une espece de culotte*, ou » *manche*, qui serre les muscles comme *une* » *botte*, & les empêche de se déplacer . . . » il plonge par les *deux principales ouvertu-* » *res*, la *bouche* & l'*anus*, dans l'intérieur du » corps, &c. &c. &c. « (1).

Il y a dans cette exposition, il faut en con-venir, & vous n'exigez pas, M., qu'on use l'encensoir aux dépens de la vérité; il y a, dans cette exposition, quelques idées qui ne garderoient pas, dans un examen réfléchi, cet air de fraîcheur qu'elles semblent offrir au premier coup d'œil;

*tantum series juncturaque pollet,*  
*tantum de medio sumptis accedit honoris.*  
 ( Horat. Art. Poët. )

Qui ne seroit émerveillé, en effet, de cette agréable variété du tissu cellulaire, qui, tour à tour, *organe*, *enveloppe*, *ligature*, *réservoir à baume*, *toile*, *matelas*, *sac & tapissérie*, finit

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 23, 27.

par être sur la tête une *espece de calotte* qui ferre les muscles comme une *botte*; & plonge dans l'intérieur, par les deux *principales ouvertures* qui sont, (selon vous, car je ne suis caution d'aucune assertion trop générale) *la bouche & l'anus*. Je m'étois bien douté que cette *espece de culotte naturelle*, dont vous parlez, devoit s'écartier un peu de la forme de nos culottes de garde-robés. Mais c'est l'idée du Peintre, & d'un grand Peintre quand c'est vous qui l'êtes, qui seule a le droit de la comparer à une *manche* qui ferre les muscles comme une *botte*. Permettez-moi une bien petite remarque tirée de la distinction du pluriel au singulier. La culotte étant meuble double, résultant de deux parties égales, parallèles & symétriques, ne seroit-elle peut-être pas mieux comparée à une paire de manches & à une paire de bottes? Pardon, M., de la liberté que je prends, & soyez persuadé que ce que j'en dis, est autant à propos de *manches*, qu'à propos de *bottes*, à condition cependant qu'on ne se servira pas sur-tout du dernier objet de comparaison, pour plonger dans la plus noble des *deux principales ouvertures*. Quant à l'autre, accommodez cela pour le mieux, avec nos Confrères du Tiers-Ordre. Je suis d'avis qu'on les laisse en pleine possession de *plonger*, là, autre chose que du tissu cellulaire, à moins que . . . Mais parlons un peu la langue des visages.

Je n'imagine pas que vous en ayiez voulu employer une autre dans vos sermons. Vous avez édifié vos Lecteurs en citant un des miens, voici le vôtre . . . Il est vrai que la physique qui y regne, a produit une *échappée* de métaphysique peu orthodoxe, mais la mo-

ralité en est très-belle, & elle est la partie essentielle des discours d'un bon Prédicant :

*Fratres, sobrii estote.*

» Outre les maux physiques, que l'intempé-  
 » rance, la mollesse, la dépravation des mœurs,  
 » le rafinement de goût dans ses mœts, *mille*  
 » *maladies* auxquelles (*l'homme*) s'est exposé  
 » lui procurent, son ame *inquiète*, toujours agi-  
 » tée, toujours battue par mille événemens...  
 » le trouve en proie à *mille maux*, *mille cha-*  
 » *grins* cuisans qui la *dévorent* & la *déchirent*  
 » sans cesse. Voilà de ces maux faits pour  
 » abréger nos jours (1), nous mourons pour  
 » être *usés*, les ressorts de l'ame sont *usés* (2),  
 » les ressorts de l'ame sont *usés* (3), tout le  
 » corps courbé vers la terre, chancele, & la  
 » machine tombe toute *usée* (4) «.

Que de beautés sublimes ! quelle chaleur dans ce morceau pathétique ! quelle énergie de style ! Des *maladies*, des *maux*, des *événemens* & des *chagrins* réunis tous, toujours, & par *milliers*, offrent le tableau frappant d'une conjuration formidable, plus propre à *user les ressorts* de la machine humaine que ceux de votre éloquence. Quant aux *ressorts* de l'ame, la métaphore seroit un peu hardie, si elle n'étoit justifiée par cette belle allusion qui y est analogue, & dans laquelle vous observez doc-trement que *le lait de vache épaisse l'ame* des Allemands, & des Suisses (5).

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 19.

(2) Ibid. lig. pénult. (3) Ibid. p. 21. lign. 1.

(4) Ibid. lig. 2.

(5) Hist. de la p. v. T. II, p. 137.

Vous n'expliquez pas comment cela se fait...  
 mais rien n'est si aisé pour quelqu'un d'un peu  
 familiarisé avec vos  thiologies ; & je ne crains  
 pas d'en être démenti par vous. C'est que ce  
 lait des cellules du tissu cellulaire de l'estomac,  
 passant dans les cellules du tissu cellulaire des  
 veines lact es , de cellules en cellules va d -  
 poser ses parties caseuses les plus sujettes à se  
 durcir , dans les cellules du tissu cellulaire qui  
 forme le réservoir à baume , où ces ames Ger-  
 maniques & Helv tiques , les unes serr es par  
 des ligatures comme une botte en forme de cu-  
 lotte , les autres envelopp es par des couver-  
 tures , celles-ci couch es sur des matelas de ta-  
 piserie , celles-là ferm es dans des sacs de  
 toile en forme de calotte , ne savent par laquelle  
 des deux principales ouvertures elles laisseront  
  chapper les opérations de leur épais intellect.  
 C'est , à-peu-près d'une maniere aussi claire &  
 aussi transcendante , que vous développez com-  
 ment se fait la communication de la matiere  
 varioleuse , » qui d'abord seche & concrete , s'at-  
 » tache à la peau de celui qui la contracte . . .  
 » L  , dissoute par l'humeur de le transpira-  
 » tion (1) reçue à la surface du corps , comme  
 » dans une terre propre à la faire germer . . .  
 » est entra in e dans le tissu cellulaire , ou  
 » dans celui de la peau . . . occasionne une  
 » irritation légère , comme quelque chose qui  
 » pique . . . les nerfs de la peau avertis , il  
 » surviendra un picotement général dans toute  
 » la surface . . . Cette matiere log e sous la  
 » peau , s'y développe , bouchera les pores ,

---

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 28.

» empêchera la transpiration, *irritera* les par-  
 » ties . . . ne trouvant point d'issue, sa qua-  
 » lité muriatique la rend propre à *irriter*, si  
 » elle se porte aux intestins, elle y occasion-  
 » nera ou la diarrhée ou la dysenterie . . . à  
 » la poitrine la toux . . . à la tête une dou-  
 » leur . . . la nature ne pouvant se délivrer  
 » des humeurs, en est *surchargeée, fatiguée* . . .  
 » le cerveau *refuse* ses sucs . . . la nature  
 » cherche à se débarrasser . . . cependant ce  
 » germe étranger se développe, occupe le  
 » *tissu cellulaire* où la peau pénètre, suivant  
 » toujours le même *tissu*, dans le pharynx,  
 » dans l'ésophage, l'estomac & les boyaux,  
 » *irrite* ces parties (1), cause des *douleurs*,  
 » des *inflammations*, des *embarras* ». Enfin,  
 car il ne faut pas toujours copier, j'aurois  
 plutôt fait de donner une nouvelle édition de  
 votre Histoire, & je peux en deux mots  
 achever l'extrait de ces douze à quinze pages...  
 enfin les pores, après s'être *ouverts & refer-*  
*més* huit ou dix fois, & avoir laissé ainsi le  
 germe variolique se promener de *cellules en*  
*cellules* dans le *tissu cellulaire* des divers or-  
 ganes & des différentes capacités du corps  
 humain, après lui avoir permis dix à douze  
*irritations*, autant d'*inflammations* & de dou-  
 leurs excitées ça & là, l'établissent dans son  
 siège . . . sans le fixer toute-fois, car ce siège  
 est le premier théâtre de son inconstance.  
 » Il est encore bien plus vraisemblable qu'il  
 » ne soit logé que dans le seul *tissu cellulaire*

---

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 29, 30.

» à travers lequel il pénètre & se répand, par  
 » la voie des *cellules*, aux parties voisines,  
 » aux parties intérieures même, de la même  
 » maniere que le souffle s'introduit d'une  
 » *cellule* à l'autre (1).

#### D I A G N O S T I C.

» Il sera aisé de *distinguier* la petite vé-  
 » role . . . si l'on fait attention au tableau  
 » que nous en avons fait, en *distinguant*  
 » toutes ses *espèces*, & aux symptômes qui  
 » l'accompagnent. Son caractère *distinctif* est  
 » de marquer la peau de creux. Les différentes  
 » espèces sont aisées à *distinguier* (2) ».

Affurément, M., si l'on ne distingue pas la p. v., d'après ce tableau, ce ne sera pas faute d'avoir été traitée d'une maniere très-distinguée, en la distinguant par ses espèces distinctes, si aisées à distinguer au moyen du caractère distinctif qui les distingue.

Le Pronostic est un peu long. Passons-le. D'ailleurs voici une phrase qui m'a fait peur, & je vous avoue bonnement que je n'ai osé lire le reste. » Si les Habitans du Nord prennent la p. v. dans les grands froids, ils mourront *Tous*, parce qu'elle ne peut pas faire facilement éruption sur un *cuir* trop ferré par le froid (3) ». Il est certain que cela est effrayant. J'avois pensé que votre *réservoir huileux & balsamique* pourroit être ici de quelque utilité . . . mais j'imaginois alors

(1) Hist. de la p. v. T. II, pag. 38. (2) Ibid. p. 39.

(3) Ibid. p. 41.

31

que les Lapons, les Norvégiens, les Suédois, avoient une peau sur les *cellules du tissu cellulaire* de leur visage... Or je vous le demande, comment graisser les ressorts des joues de cuir des Demoiselles Russes? *couvertures, matelas, calottes, culottes & bottes naturelles*, tout est cuir chez elles. Si la p. v. les prend dans les grands froids, (& ils regnent toujours dans ces climats) *elles mourront toutes*, & si le Nord se dépeuple, honneur à votre pronostic; mais ce ne sera pas ma faute.

Au reste, si dans les Pays dont la température est plus douce, on est autorisé, d'après vos principes, à espérer par la raison des contraires, une issue moins funeste; les assertions que vous établissez, dans votre curation générale, sont bien faites pour plonger dans de nouvelles alarmes, vous ne rassurez pas même sur le degré de capacité probable, que semblent devoir donner à un Médecin l'étude & l'expérience. » Un Médecin, selon vous, qui « aura parcouru les différens Auteurs qui traitent de la p. v. ne saura jamais quelle est la route qu'il doit suivre (1). D'autres plus hardis... secouent le joug de ces Auteurs qui font de longues dissertations sur les rafraîchissans, les purgatifs... & veulent suivre la nature. Mais ils sont *tous les jours trompés*, & l'embarras qu'ils éprouvent, n'est que trop souvent confirmé, soit *par des aveux tacites*, soit par les suites funestes de la maladie (2).

Grace, M, je vous en supplie, grace au

---

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 49. (2) Ibid. p. 51.

moins pour quelques-uns de vos Confrères. Il me semble, à moi, que ceux qui abandonnent ces systèmes pour suivre la nature, devoient être moins malheureux dans le traitement de cette maladie... car, pour le dire comme vous, le fameux précepte pour le Médecin, est, *quid natura vergit, eò ducendum*; ce que vous traduisez par cette phrase : *La voix de la nature vous empêchet oujours de vous égarer* (1). » Mais d'où vient donc, continnez-vous, cette impuissance dans le traitement de cette maladie? Est-elle dans l'Art, dans l'Artiste, dans les secours? Non. Elle n'est que le fruit des systèmes & des principes mal établis. On fait souvent des systèmes pour la combattre, sans avoir établi aucun principe fondamental, &c. &c. « (2).

Ne vous paroît-il pas plaisant à vous-même d'entendre un *Homme du métier* parler des voies de la nature, déclamer contre les systèmes, contre leurs abus, & confondre cependant dans la même proscription les Médecins qui veulent suivre la nature? Et c'est sur toutes ces données que vous prétendez établir une doctrine saine (3)? Mais cette marche de la nature me laisse toujours des scrupules & de la perplexité. Faut-il, ou ne faut-il pas la suivre?

Faisons en sorte de deviner vos intentions, en parcourant sommairement les moyens curatifs que vous indiquez. Ce qui me frappe le plus, c'est qu'un *Homme du métier*, qui se donne pour modèle & qui s'annonce pour

---

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 50.

(2) Ibid. p. 51. (3) Ibidem.

être si réservé , si modéré sur la prescription des remedes , ne laisse pas , lorsqu'il entre dans ses détails de curation , d'employer , comme le *vulgaris Medentium* , & comme *tous ces gens-là* , & les saignées , & les purgatifs , & l'opium , & l'eau froide , & l'eau chaude , & les bains , & les frictions , & les vapeurs , » & les plus puissans diaphorétiques , qui sont ( selon lui ) les pavots : ainsi l'opium , le laudanum , qui en sont les sucs ou l'extrait , le pavot proprement dit , & les fleurs de coquelicot , &c. (1) « . Vous proscrivez tous les sudorifiques chauds , & la proscription est sans réserve quelconque. Vous motivez votre arrêt d'une maniere si physiquement & médicinallement plausible , qu'il faudroit , pour s'y refuser , être peu sensible aux attrait des théories bien raisonnées & bien concluantes. Vous bannissez du traitement de la p. v. les sudorifiques chauds , » parce qu'ils agissent d'une maniere toute opposée à celle des calmans , c'est-à-dire , en échauffant , en irritant & en FOUETTANT la circulation « . Le danger d'échauffer , d'irriter & de fouetter la circulation , faute aux yeux. C'est que , comme dans la p. v. les solides sont en général dans un état de tension , qu'il faut relâcher , détendre , au lieu d'irriter ; delà , le danger de donner des sudorifiques dans la p. v. Et comme les pavots produisent un effet contraire en relâchant les solides , & en calmant la *fougue* des humeurs ; delà , la

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 59.

» nécessité de les administrer dans le traitement de cette maladie : aussi l'expérience est-elle conforme à ce raisonnement , & dans les cas les plus désespérés , il n'y a que les parégoriques capables de rétablir un malade dans la p. v. , parce qu'ils produisent l'effet que le Médecin desire (1) «.

L'opium est encoré ici un Maître Jacques du Médecin , comme le baume cellulaire est le Maître Jacques de la nature. Et comme celui-ci fait à propos devenir *mucus* , *huile* ou *plâtre* , de même les parégoriques , pour produire l'effet que le Médecin desire , deviennent probablement quelquefois des cordiaux , des excitans , des toniques même , selon la nature des cas les plus désespérés. Sans cela il leur seroit difficile de produire toujours l'effet que le Médecin desire. Je pense que la guérison est le principal . . . Or je vous avoue que sans cette intention des parégoriques effectuée & variée selon le besoin & l'indication , je ne conçois guere , par exemple , comme dans un cas désespéré de p. v. confluente & répercutée chez un enfant ou chez un vieillard foible , abattu & assoupi , l'opium & les pavots auroient le secret de rétablir le malade.

Pardon , M. , je vais trop vite dans mes extraits , & vous avez non seulement prévu le cas , mais même admirablement indiqué les secours qu'il exige. » Sil étoit cependant essentiel de ranimer la nature , il faudroit alors marier les cordiaux aux narcotiques , & les

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 60.

» gouttes anodines de Sydenham sont le seul  
 » cordial qu'il soit permis de donner dans ce  
 » cas (1) «. Peu après vous étendez la même  
 faveur jusqu'au camphre. Vous en faites mêler  
 un grain avec un cinquième ou un sixième de  
 grain d'*opium*. C'est la dose des enfans à la  
 mammelle (2); & en faveur de cet âge tendre  
 & intéressant, vous donnez la permission d'a-  
 jouter au tout, si l'on veut, un grain de sel de  
 nitre, parce que cela réussit toujours (3). Je  
 n'en suis pas étonné, je vous jure. Belle théo-  
 rie, bien lumineuse, point hypothétique!...  
 formules dosées de main de Maître...

Je ne fais, ces parégoriques honorés d'a-  
 bord d'une faveur si spéciale & d'une protec-  
 tion si exclusive, se sont mal trouvés sans  
 doute de leur premier mariage avec les cor-  
 diaux, puisque, soit après un divorce tacite,  
 soit autrement, vous appellez à leur secours  
 » les acides tels que la limonade, les trois  
 » acides minéraux sur-tout, le vitriolique à la  
 » dose de quelques gouttes dans l'eau, usque  
 » ad gratam aciditatem... « Les crèmes  
 de ris, d'orge, &c. & ces derniers venus  
 savent encore capter votre bienveillance au  
 point qu'au mépris de cette tendresse paternelle,  
 que vous sembliez avoir vouée aux parégori-  
 ques, & même aux narcotiques, vous allez  
 jusqu'à décorer les acides du titre des plus  
 puissans remèdes dans la petite vérole (4). Le  
 triomphe de leur faveur est bien court; car vous  
 ajoutez, sur le champ, que leur action est

(1) Hist. de la p. v. T.II, p. 62. (2) Ibidem.

(3) Ibidem. (4) Ibid. page 63.

insuffisante, qu'ils sont même un obstacle à l'éruption de la p. v. Sur quoi vous concluez pour la préparation de la peau par des secours externes (1). Je suis tenté de me ranger à ce dernier avis. L'éloge que vous faites du bain tiede, ravit les suffrages malgré qu'on en ait :  
 » Le bain tiede a beaucoup plus d'avantages  
 » & moins d'inconvénients que les incendiaires.  
 » Il ramollit, détend, ouvre les pores de la  
 » peau, pénètre dans l'intérieur, y porte un  
 » liquide qui humecte, relâche tout, & facilite  
 » la transpiration & l'éruption de la p. v. (2) «.

Je ne vois effectivement rien de mieux pour entrer dans les vues de Rhazès, qui sont, à votre dire, de ramollir sans échauffer, & d'humecter sans brûler (3), que d'employer un liquide qui humecte.

Lorsque la p. v. est sortie, qu'on se garde bien de troubler la nature. » Il est trop tard pour purger le malade . . . les évacuations de l'intérieur doivent être faites. Il ne faut en faire qu'à l'extérieur. Dériyez à la peau. » Faites DES RUISSEAUX DE SANG. Si vous craignez un excès d'inflammation, ou que le malade ne suffoque . . . appliquez les véritables catoires : faites des fomentations, des bains de vapeur pour ramollir la peau, & faire en sorte qu'elle se souleve. Adoucissez les humeurs avec du petit lait séreux & aigrelet : » ECOUTEZ RHAZÈS (4).

Et vous déclamerez encore, M., contre les Médecins hardis qui osent ne pas se

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 63, 64.

(2) Ibid. p. 72.

(3) Ibid. pag. 77.

(4) Ibid. p. 79.

borner , dans la p. v. à être spectateurs oisifs des marches de la nature? Vous ne cessez de défendre qu'on la trouble , cette nature ; tandis que, par le contraste le plus inconséquent, vous mettez en action non seulement tous les remèdes les plus énergiques , analogues ou non... mais vous allez encore jusqu'à proposer des phlébotomies dont il n'est guère possible de prendre le modèle ailleurs , qu'aux lieux où votre Restaurateur va chercher la matière première du bœuf *d la mode*. Ces ruisseaux de sang sont un corollaire un peu extrême de ce bel axiome de vérité éternelle , axiome dans lequel vous établissez savamment » qu'en général » il y a toujours moins de risques de *rafraîchir* que d'échauffer dans une maladie *inflammatoire* (1). « c'est pour cela qu'on ne doit jamais oublier » d'ordonner le bain de vapeurs , » dans toutes sortes de p. v. , parce qu'il ne » peut jamais faire que du bien . . . (2). « Encore un autre . . . mais vos Menins , mon cher Précepteur , me paroissent toujours gâtés par des préférences trop exclusives. Si la machine peche par défaut de force , s'il y a affaissement total qui mette obstacle à l'éruption , quel pourra être l'effet avantageux de ce bain de vapeurs , quoiqu'il soit vrai , comme il n'y a qu'un Dieu , & que vous êtes Homme du métier , qu'il y a moins de risque de *rafraîchir* que d'échauffer dans une maladie *inflammatoire* (3)?

Si je suis fort pour les *miracles* & pour trouver des *merveilles* dans les choses les plus ordinaires , vous êtes fort pour les prédilections.

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 92.

(2) Ibid. p. 101. (3) Ibid.

Mais l'objet en change souvent, & il n'est pas de remede qui ne puisse se flatter de le devenir à son tour. » Dans la fievre secondaire , si l'on donne des purgatifs , il faut du moins se borner à un seul & à un minoratif , sans quoi il n'y a point de sûreté pour le malade (1) « . C'est bien vraiment ici , M. , qu'on ne vous reprochera de copier personne , ni Méad , ni Freind , ni Rhazès . . . c'est bien ici que vous ne parlez , ni d'après les livres , ni d'après la nature , ni d'après l'observation , ni d'après l'expérience . Est-ce que vous ne connoîtriez pas l'excellente Dissertation du Docteur Freind , *de purgantibus in secundâ variolarum febre?* Vous auriez pu la voir dans les Œuvres de Méad , lorsque vous parcouriez son Traité de la peste , pour faire votre Traité de la p. v. Et vous avez suivi avec succès les fievres secondaires de cette maladie sans employer les purgatifs ! je vous en félicite . Je n'ai jamais été heureux en pareils cas , sans en faire usage , & plusieurs Médecins très-habiles & très-acrédités , m'ont assuré que la méthode de Freind étoit , à cet égard , la regle de leur conduite . Citez donc , M. , citez des observations authentiques , & offrez-nous les en foule , lorsqu'en dépit de celles des Maîtres de l'Art , vous prononcez d'un ton si tranchant , que si l'on ne se borne à un seul minoratif , il n'y a point de sûreté pour le malade (2) . Sans ce préliminaire , personne ne vous pardonnera cet acte publicque de modestie négative par lequel vous terminez vos préceptes , en disant : » Nous

---

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 104.

(2) Ibid.

» serions très-contens de notre travail , si nous  
 » pouvions nous flatter d'avoir seulement jeté  
 » les fondemens d'une bonne pratique (1).

Le Précepteur des nations & le Réformateur de toutes les pratiques admises jusqu'à lui dans le traitement de la p. v. , étoit bien en droit de discuter les avantages & les inconvéniens de l'inoculation. Aussi en avez-vous usé , & après de mûres réflexions , vous avez jugé que vous ne trouviez dans l'inoculation qu'un avantage , tandis qu'elle a au moins vingt-cinq caractères de réprobation (2); cet avantage , selon vous , est la préparation du sujet. Mais pardonnez-moi , M. , c'est un des accessoires de cette pratique , qui imprudemment généralisé , a le plus nui à ses succès. Est-ce que vous ne seriez pas plus familiarisé avec les sages réflexions de M. Gatti , que moi avec les catalogues de la rue Saint Jacques (3) ? Il y a douze ans & plus , que les Inoculateurs ne préparent que ceux qui en ont besoin. Et vous ignoriez cela , vous ... Docteur de Paris ! tandis que le Médecin pensionné d'une Ville & d'une petite Province aux pieds des Alpes , avoit déjà banni de sa pratique cet abus de préparation absolue que vous comptez pour un avantage. Ce jeune Médecin , c'étoit moi ; & quoique long-temps après , vous veniez le taxer de prendre des vérités antiques pour de nouvelles conjectures , il n'en est pas moins autorisé ici , à vous dire comme à Nicodeme : *Tu es Magister in Israël , & hæc ignoras* (4) ?

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 104.

(2) Ibid. page 105.

(3) Lettre de M. P. p. (4) Joann. cap. 3.

N'allez cependant pas vous persuader , M. , & tâcher de le persuader à d'autres , que je prétende bannir de la méthode d'inoculer , toute espèce de préparation. Je n'entends blâmer que les abus de celle qu'on adapte indistinctement à tous les sujets. Sans doute il est des cas où elle devient nécessaire. Mais l'application n'a rien d'absolu , comme vous vous efforcez de le faire entendre. Relativement au régime , par exemple , elle consistera aussi souvent pour les enfans débiles , cacochymes , pituiteux & sujets aux glaires acides , dans l'usage des substances animales , que dans celui des végétaux , pour les tempéramens vigoureux & échauffés. C'est donc mal-à-propos , M. , que vous établissez toujours des règles générales aussi contradictoires avec l'art , qu'avec la nature ; voilà le seul avantage de l'inoculation réduit à bien peu de chose. Voyons si vous aurez été plus heureux dans le calcul de ses *vingt-cinq* désavantages.

J'ai été curieux de les compter ces *vingt-cinq* caractères de réprobations , comme vous dites. Vous les énoncez , ma foi , tous . . . le calcul est juste. *Vingt-cinq* en toutes lettres , » le vingt-cinquième est de n'avoir rien qui » l'autorise & lui serve de fondement , qu'un » système insoutenable . . . & une idée absurde , » & supersticieuse « (1). A votre place j'aurais commencé par prouver ce vingt-cinquième caractère de réprobation , & le Lecteur équitable vous auroit tenu quitte des *vingt-quatre* autres , quels qu'ils soient. Et vous aviez si beau champ ! tous ces Inoculateurs , en effet , tous ces Patrons de l'inoculation , ont toujours été

---

(1) Traité de la p. v. T. II , p. 111.

des gens si *absurdes*, si *superstitieux*, qu'il ne faut pas s'étonner qu'une idée aussi *absurde* & aussi *superstitieuse*, les ait rangés sous les étendards d'un *système aussi insoutenable*; mais je suis fâché que des vingt-cinq *caractères de réprobation* que présente l'inoculation, vous ayiez tout de suite conclu d'une maniere, ce me semble, trop générale, que » tout art en » *général* de donner une maladie, est un mauvais art, puisqu'il n'est pas essentiel d'en avoir aucune (1). « On feroit, M., le Docteur, un Traité singulièrement intéressant des maladies qu'il ne faut pas guérir, & de celles qu'on ne doit faire disparaître qu'en procourant d'autres. Vos remedes, oui, M., la plupart de vos remedes, même dans le cas où ils méritent ce nom, font-ils autre chose que procurer de nouvelles maladies propres à dissiper la premiere? Mais, sans aller jusques-là... les crises heureuses dues à des métastases dans lesquelles la matière morbifique passe de la *calotte* à la *culotte* du *tissu cellulaire*, ne sont-elles pas une démonstration évidente de l'utilité de certaines maladies? C'est ce que l'art imite avec tant d'avantages par l'application des vénificatoires, &c.

Oh! M., qu'il me soit permis de reprendre haleine; on en a besoin quand on a parcouru vos sublimes productions, à dessein d'en donner une idée! Dans la cruelle alternative de faire perdre quantité de choses intéressantes pour le Lecteur, ou de se réduire à la simple condition de Copiste, on ne fait quel milieu saisir. J'ai fait du mieux qu'il m'a été

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 113.

possible, & en finissant cet extrait, j'ai un plaisir que vous n'avez pu vous procurer en achevant celui de mon Méad. Votre bon cœur à souffert, M., d'être obligé de conclure qu'un de vos Confrères ne savoit ni latin, ni françois, ni chymie, ni botanique, ni anatomie, ni médecine, ni, &c. &c. &c. Je suis plus heureux. J'ai la douce satisfaction d'avoir prouvé que vous méritez non seulement les titres que la sévérité de votre justice m'a refusés ; mais de bien plus flatteurs, de bien plus respectables, de bien plus utiles & de bien plus illustres encore. Oui, M., dût votre modestie s'en allarmier, j'ai montré, par les détails, que vous êtes un homme distingué & grand en tout.

Grand Chymiste, grand Botaniste, grand Naturaliste, grand Chronologiste, grand Copiste, grand Etymologiste, grand Panégyriste, grand Nouvelliste, grand Moraliste, grand Puriste, grand Droguiste, grand Anatomiste, grand Algébriste, grand Critique & grand Politique... grand Rhétoricien, très-grand Chirurgien, Grammairien de la première classe, grand Magicien, GRAND MÉDECIN, grand Bibliographe, grand Géographe, grand Cuisinier, grand Chapelier, grand Littérateur, grand Rétheur, grand Narrateur, grand Traiteur, grand Docteur, grand Auteur, grand Traducteur, grand Editeur, grand Restaurateur, grand Compilateur, grand Complimenteur & grand Querelleur.

Je dis grand Chymiste ; témoin votre dissertation sur le sublimé corrosif, & ce que vous savez sur la coloration des mélanges d'acides & d'alkali, sur la non-existence des aiguillons salins, &c. &c.

Grand Botaniste ; témoin l'assurance avec laquelle vous décidez que c'est l'héliotrope qui teint le papier bleu , que le cynorrhodon est l'églantier , que la racine de guimauve à beaucoup de propriétés communes avec la racine d'althea , &c. &c. &c.

Grand Naturaliste ; témoins les animaux d'Amérique aussi venimeux qu'avant la découverte du nouveau monde ; témoin votre goût décidé pour les noisettes; témoin cette propriété admirable des raisins pour remplir le sang d'esprit.

Grand Chronographe ; témoin les obligations que vous nous faites contracter envers les Arabes comme fondateurs des deux plus célèbres Ecoles de Médecine qu'on ait vues... celle de Salerne & celle de Montpellier (1). Pardon, M., je croyois qu'une Faculté de Médecine , qui a compté les Riolan , les Fernel , les Houllier , les Duret , les Hunaud , les Winslou , les Geoffroy , les Astruc . . . & qui compte aujourd'hui trente Médecins , dont le moindre est digne d'effacer tout ce qu'ont fait les Arabes , je croyois que cette Ecole méritoit au moins d'être citée après celles Salerne & de Montpellier. Sans doute la reconnaissance que je dois aux instructions que j'ai puisées dans son sein , m'abusoit ; puisqu'un Médecin , qui lui tient par des liens plus sacrés , la confond dans le nombre de celles qui ne méritent pas d'exception . . . quoi qu'il en soit , vous n'en êtes pas moins

Grand Copiste ; témoins vos précautions con-

(1) Hist. de la p. v. T. I , p. 99.

tre la p. v., copiées dans les précautions contre la peste du Docteur Méad ; témoin l'histoire des Hottentots prise au même endroit ; témoins cinq cens passages pris ça & là, & plusieurs idées ou expressions heureuses dénaturées de maniere à n'être pas reconnaissables.

Grand Etymologiste ; témoin l'étymologie généalogique des varioles, rougeoles, babioles, bestioles, &c. &c. &c.

Grand Panégyriste ; témoin ce lieu où, en parlant de M. Antoine Petit, vous dites que ses lumieres & sa célébrité sont aujourd'hui connues de toute l'Europe (1). Il est certain que vous êtes resté là en beau chemin ; car lorsque vous écriviez ces choses, il y avoit long-temps que M. Petit jouissoit, au-delà même des bornes de l'Europe, de la réputation éclatante due à son rare mérite & à l'universalité de ses talens supérieurs.

Je dis grand Nouvelliste ; témoin cette Gazette promise depuis six mois, & dans laquelle doivent être inférés tout-à-la-fois des Métamorphoses d'Ovide, des Mémoires sur Mademoiselle terre calcaire, sur lui Mercure, sur les Médecins d'esprit, & sur les sauterelles à trois pieds.

Grand Moraliste ; témoin votre sermon des *mille maux*, *mille chagrins*, *mille événemens*, qui usent les ressorts de notre ame, & font que notre machine tombe toute usée.

Grand Puriste ; témoins ces remarques érudites sur la nécessité d'écrire le nom du dia-

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 258.

bete , maladie , diabetes ; afin qu'on ne la confonde point avec le syphon diabetes.

Grand Drogiste ; témoin cette prédilection dont vous honorez les vieilles drogues éventées ou altérées , que vous nous assurez être toutes aussi bonnes que les autres.

Grand Anatomiste ; témoins vos judicieux Arrêts sur l'inconvénient d'écrire & moïde en deux mots . . . témoin cette découverte inconnue aux Duverney , aux Ferrein , aux Petit ; témoins ces calottes , culotes , bottes , matelas , sacs , toile , tapiserie & réservoirs à baume , démontrés dans les cellules du tissu cellulaire.

Grand Algébriste ; témoin les cinq moi de votre création ; témoin les vingt-cinq causes d'anathème de l'inoculation ; témoin l'explication du quinquies millies de Keil , qui veut dire cinq mille ; témoin la remarque sur les Libraires d'aujourd'hui , qui comptent à tant la feuille.

Grand Critique ; témoins les sauterelles à trois pieds dont personne n'a parlé que vous ; témoins ces léviers de la bouche des araignées ; . . . témoins ces fautes typographiques grossières & faillantes citées comme preuves de l'ignorance de l'Auteur ; témoins ces vices de ponctuation discutés avec autant de scrupule que de supériorité , &c.

Grand Politique ; témoin cette ligue offensive & défensive proposée contre la p. v. ; témoins ces établissements essentiels & dignes de la protection la plus spéciale & la plus immédiate de tout Gouvernement bien policé ; témoin l'érection de ces Blanchisseuses & de ces Inspecteurs chargés de les faire changer de chemises en leur présence , &c. &c. &c.

Grand Rhétoricien ; j'en atteste ces belles métaphores où le Journal de Médecine est assimilé à un meuble menstruel , l'homme à un cloaque , vous à un lion décrépit , item , à un cheval qui n'est pas ferré , puis à un Arlequin qui n'est pas plaisant.

Très-grand Chirurgien ; témoins ces archiphlébotomies dérivatives qui doivent produire des ruisseaux de sang.

Grammairien de la première classe ; témoins la gueule dont vous gratifiez les dragons à qui j'avois donné des bouches , le *continens* de Rhazès , que vous me défendez de transformer en *continent* . . . témoin les capillamens délicats , les hypothèses préconçues , les irritamens méchaniques , & tant d'autres nouvelles expressions de ma fabrique , que vous avez mises à *l'index grammatical* , sans compter *efficacia* , que sur la foi de mon Dictionnaire , j'ai si sottement rendu par *efficacité*.

Grand Magicien ; témoins toutes les métamorphoses que vous m'avez fait subir , chien , loup , écolier , prédicateur , Dom Quichotte , &c. &c.

Grand , plus grand & très-grand Médecin ; témoins vos idées sur la fièvre , sur le sublimé corrosif , sur les poisons , sur les alimens , sur la méthode de guérir la p. v. , en noyant celui qui en est attaqué ; sur l'inoculation , sur la rage , sur la nécessité de laver le linge sale des étrangers , de *brosser* leurs habits avec des *brosses* , parce que *cela* est propre & que *cela* délassé . . . & sur cinq cens autres objets d'une aussi singulière importance.

Grand Bibliographe ; témoin votre ardeur à poursuivre tous les Libraires , & à compulser

tous les catalogues de la rue Saint Jacques ; votre intrépidité à copier le nom de la vingtième partie des Auteurs qui ont traité des poisons , croyant les citer tous ; l'exhortation que vous me faites pour m'engager à grossir mes volumes à leurs dépens .

Grand Géographe ; témoin ce nom scientifique , antique , majestueux & sonore , que vous substituez à la dénomination moderne & trop vulgaire de la Capitale de l'Autriche .

Grand Cuisinier ; témoin le bœuf à la mode , les jambons couronnés de laurier ; témoins vos liaisons avec les Cuisinières de la rue Saint Jacques . . .

Grand Chapelier ; témoins ce bon sens , cette rectitude de judiciaire avec laquelle vous prononcez qu'il feroit dangereux de gâter les chapeaux de Venise , en les déchirant , & en y faisant pratiquer d'autre en outre diverses ouvertures par des crocheteurs à bras nuds . Morbleu ! si les Vénitiens favoient l'intérêt que vous prenez à leur coëffure , le plus beau , le plus ample castor de la République vous feroit décerné , pour garantir la *calotte* de tissu cellulaire qui a l'honneur de servir de *sac* à votre intelligence capitale .

Grand Littérateur ; témoin ce saint enthousiasme avec lequel vous vous êtes écrié , en parlant de M. d'Alembert & de M. de la Condamine , au sujet de l'inoculation , *de quoi se mêlent-ils , puisqu'ils n'y entendent rien ?* témoin cette familiarité confraternelle , qui vous autorise à désigner le plus grand génie de notre siècle sous le nom de *cet autre Voltaire* que j'avois encore dans mon canton ?

Grand Rhéteur ; témoin ces belles prosopo-

pées; mais sur-tout ces chries simples & mixtes, ces terribles amplifications, ces longues & petites narrations, ces antonomases, ces épichrêmes, ces crocodiles, ces catachreses, ces répétitions sans fin, ces synonimies admirables, toutes figures de goût semées dans vos œuvres avec autant de profusion, que les maladies le sont dans le parterre pathologique de M. Sauvage. Au reste, tout bon chrétien n'est pas par cela même un excellent traducteur, *ita, & à pari*, c'est-à-dire, de même à Paris & à Vienne-en-Autriche, à Vienne-en-Dauphiné & à Chambéry; toute figure de discours n'est pas *fleur oratoire*.

Nous disions, grand Narrateur; témoin l'histoire de la création & celle du déluge, &, ce qui est bien plus fort encore, l'histoire des Chinois, pour servir d'introduction à l'Histoire de la p. v.; témoin l'histoire de vos malheurs & de vos succès littéraires, médicinaux, typographiques & *librairiens*, pour lui servir de conclusion; témoin l'Histoire de la prise de Minorque; témoin celle des manchettes que ce Médecin de Leipsick donna à sa sœur, pour les faire blanchir, & dont le blanchissage fut si funeste; témoin quantité d'autres histoires tant anciennes que nouvelles; le tout indépendamment & sans préjudice des contes tant frais que réchauffés, dont elles se trouvent parsemées ça & là.

Grand Traiteur, & ne prenez point ce compliment pour un pléonasme... nous avons déjà dit *Grand Cuisinier*, il est vrai... c'étoit l'article du bœuf à la mode, du jambon, &c.&c. mais il n'est bonne chere, quand le vin n'est pas en proportion, & si vous êtes un grand Traiteur dans toute l'étendue du terme, c'est qu'on

qu'on peut mettre hardiment sur votre enseigne,  
en gros caractere, EXCELLENT VIN DE BEAUNE  
DE SON CRU.

Grand Docteur (tout court) ; témoin le catalogue de la Faculté de Paris, où vos Confrères ajoutent à cette qualité celle de *Régent*... vous y paroissez comme un phénix... vous êtes le seul *Docteur non-Régent*... Eh ! quel dommage pour l'univers, si le Précepteur des Rois & des nations eût été indiscrettement perdue des momens précieux, à *dicter des cahiers & faire des explications* dans une chaire prostituée par les systèmes des Professeurs qui se sont écartés des voies de la nature, & de ceux même qui les ont indiquées... dans une école que n'ont point fondée les Arabes, & qui n'a pas l'avantage d'être l'une des deux plus célèbres du monde, puisqu'elle n'est ni celle de Montpellier, ni celle de Salerne.

Grand Auteur ; témoin tout ce qui est sorti de votre plume, quoique, la plupart du temps, pris ailleurs ; mais présenté d'une maniere propre à empêcher qui que ce soit d'en rien re-  
veiller.

Grand Traducteur ; témoin ce domicile dont vous avez gratifié le Docteur de Haen ; témoins cette plaisanterie attribuée à Robert Etienne... témoin la pénétration avec laquelle vous avez saisi, d'après Boudot, que *turdus* devoit nécessairement être rendu en françois par *grive* ; & d'après vous-même, que le *volente Deo* des latins, devoit l'être en françois par *volente Deo*, &c. &c. &c.

Grand Editeur ; témoins vos connoissances uniques sur la législation des guillemets, sur la propriété des italiques ; vos ressources infi-

nies assignées sur les additions ou soustractions de points &c de virgules, sur les divisions ou réunions d'*alinea*, changemens de majuscules, substitutions de lettres, obſervations sur les marges, sur les lignes, sur les cartons, sur les Libraires, sur leurs Protes, sur leurs catalogues, sur leurs tables, sur la maniere dont ils paient les Auteurs, & sur tant d'autres objets non moins nobles & moins intéressans pour l'inſtruction de l'univers, &c. &c. &c. &c.

Grand Restaurateur, non feulement en *bœuf à la mode*, en *vin de Beaune*, mais encore grand Restaurateur de la doctrine arabesque, & surtout de la méthode de dériver à la peau la matière variolique, en *faisant des ruisseaux de sang*, & celle de noyer les gens pour achever de les guérir; cette dernière, pratiquée, selon vous, avec beaucoup de succès par le bon Rhazès, sous les yeux & du consentement des Magistrats de l'Hôtel-de-Ville de Bagdad, environ l'an trois cent vingt-trois de l'Egire.

Grand Compilateur; témoin cette ardeur infatigable à rassembler en un même volume tout ce que les lieux communs de diffé<sup>re</sup>s genres & des différens pays ont jamais pu produire de plus vulgairement usité, dit, redit, écrit & répété, pour apprendre à l'univers cette vérité très-phylique assurément, que *l'eau est très-bonne pour laver*.

Grand Complimenteur; témoin ces *saluades* qui ne finissent point dans vos écrits. Je suis très-reconnoissant de celles qui me sont adresſées.. mais pourquoi cette prosopopée *salutarine* à Soranus de la secte des méthodiques? que vous a fait ce pauvre Soranus? toutes ces ironies . . . toutes ces chicannes, faites à dessein

de troubler le repos des vivans & des morts,  
vous méritent bien le titre de . . .

Grand Querelleur ; témoin les querelles que vous avez faites au Docteur Méad , à Rha-  
zès , à Robert Etienne , à M. Lorry , à M.  
Cavelier de la rue Saint-Jacques , à Chan-  
ning , à M. Roux ; à moi en cinq personnes ;  
témoign l'envie que vous avez eue de me met-  
tre aux prises , tantôt avec les Anatomistes ,  
tantôt avec l'Académie ; là avec les Naturalistes ,  
ici avec les Marchands de cochon ; d'un côté  
avec les Grammairiens , de l'autre avec les  
Cuisinieres ; témoins les marrons que vous faites  
jeter dans mon jardin par cet autre Voltaire ,  
les pierres que vous jetez vous-même à M.  
de la Condamine , à M. d'Alembert , à tous  
les Philosophes & les Inoculateurs ; témoins ces  
métamorphoses que vous subissez & que vous  
faites subir aux autres , toujours à dessein de  
quereller . . . tantôt vieux lion , tantôt méchant  
cheval , tantôt mauvais Arlequin , vous êtes un  
Protée qui vous reproduisez sous toutes les for-  
mes pour fusciter les plus mauvaises querelles  
à mes différentes personnes ; & non content  
de tous ces débats , vous blâmez la pratique  
de tous vos Confrères Naturalistes . . . ou  
non . . . ce sont des combats perpétuels de la  
nature avec la fièvre , de la fièvre avec la petite  
vérole , de la petite vérole avec l'inoculation ,  
de l'inoculation avec vos écrits , de vos écrits  
avec eux-mêmes , de vous-même avec eux ;  
c'est un cahos de batailles , d'affauts , de prises  
de Villes , de prises de maladies , de triomphes ,  
de ruades , de pasquinades . . . c'est une con-  
fusion de cuisine , de calottes , de culottes , de  
sacs , de bottes ; de baume , de jambons , de

chapeaux, de sauterelles, de vin de Beaune . . .  
J'en reste sur cette bonne bouche & vais m'en faire servir une bouteille, tandis que vous débrouillerez tout cela, sans doute pour le mieux . . . car je dirai, en toute humilité, à la vue de ces procès de tout genre, que je ne suis pas en état d'en faire un bon extrait.

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

